
UCTOR
PRETIOSA
FACIT



NKE
Ballanche



ŒUVRES

DE

M. BALLANCHE.

La présente édition est, en tout, conforme à la grande édition in-8°.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.



OEUVRES

DE

M. BALLANCHE,

DE L'ACADÉMIE DE LYON.

TOME V.

ADDITION AUX PROLÉGOMÈNES.

ORPHÉE.

LIV. I, II, III, IV, V.



A PARIS.

BUREAU DE L'ENCYCLOPEDIE DES CONNAISSANCES UTILES,

RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 18.

1833.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PALINGÉNÉSIE
SOCIALE.

ORPHÉE.


LENOX LIBRARY
NEW YORK

PALINGÉNÉSIE
SOCIALE.

ORPHÉE.

PREMIÈRE ADDITION

AUX PROLÉGOMÈNES.

Nous sommes à une époque où toutes les idées doivent être produites, où tous les problèmes qui importent à l'homme doivent être exposés en même temps. Le sentiment d'une telle simultanéité est la cause de l'apparente incohérence que l'on a cru remarquer dans les prolégomènes ; mais il ne faut point s'en trop inquiéter, une pensée dominante finira par se faire jour, et par se dégager des nuages dont elle est encore entourée. C'est pour hâter le moment où ce but pourra être atteint que je me suis décidé à demander un nouvel entretien avec mes lecteurs, avant de leur présenter l'Orphée.

A mesure que j'avance, je procède à ma propre initiation : ce qui était replié en moi se déplie successivement, et comme à mon insu. L'impulsion de la pensée première,

l'enchaînement de celles qui en découlent, me conduisent à un terme que souvent je n'ai point su prévoir. D'ailleurs les notes que j'ai rassemblées sont en si grand nombre, ont tellement besoin d'être éclairées les unes par les autres, que ce serait un travail au-dessus de mes forces, si je voulais les consulter et les discuter toutes à-la-fois, pour les employer d'une manière définitive, pour être certain de la place que chaque chose doit occuper dans les compositions successives; et ce fut là aussi la raison de l'édition provisoire que je donnai l'année dernière.

Voici donc cet Orphée, que j'ai déclaré ne pas être établi sur des bases scientifiques, et qui cependant, j'ose presque l'affirmer, n'est, sous certains rapports, qu'une véritable évocation de l'antiquité.

La mythologie est une histoire condensée, et pour ainsi dire algébrique.

La tradition groupe les événements primitifs, pour faire d'un ensemble de faits un seul fait symbolique; par-là elle est dispensée du soin de marquer de longues éphémérides. Quelquefois ces faits groupés sont rendus plus saillants, par une faculté merveilleuse de per-

sonnification, qui est un des attributs de l'esprit humain. Les traces de l'évolution cyclique s'effacent, et la mémoire du seul fait symbolisé brille dans la nuit des âges. Ainsi était le clou du siècle, enfoncé par le marteau d'un pontife sur le frontispice des temples.

Chaque peuple ancien a sa cosmogonie sociale, laquelle est une image, un écho, une transformation d'une cosmogonie générale, universelle.

Ce n'est point par des emprunts faits avec discernement, coordonnés avec élégance, que l'on peut parvenir à établir un système d'idées exact et complet ; c'est par une vue qui plane sur le tout, par une impression collective reçue à un centre commun, par l'assimilation de la pensée divine ou humaine avec sa propre pensée. Si l'on voulait comparer et faire sympathiser entre eux les témoignages, on arriverait à faire un poëme arrangé comme ceux des Alexandrins, au lieu de faire un poëme spontané comme ceux d'Homère, comme le Ramayana ou les Eddas.

Il existe, dans le cours des âges, un mo-

ment où les traditions deviennent de l'histoire, le même sans doute que celui où la poésie devient de la prose; une bande obscure couvre toujours ce moment, et le couvre sur toute l'étendue de l'horizon.

On ferait fausse route si l'on voulait chercher, en étudiant les Mystères des Gentils, une antiquité historique, au lieu d'une antiquité religieuse.

Je ne pouvais considérer le mythe grec que d'une manière tout-à-fait générale, mais il m'était permis de chercher à pénétrer dans les profondeurs du mythe latin. Toutefois celui-là même, je n'ai pas voulu le peindre, mais le faire sentir. Il devait être pour moi la cosmogonie romaine; de plus, il deviendra le type de toutes les cosmogonies sociales, dans l'application que je compte en faire; comme les développements de la chose romaine, son cours et ses vicissitudes, seront pour nous le type et le symbole de toute histoire considérée dans ses éléments génésiaques.

Le mythe latin me paraît avoir, mieux que le mythe grec, conservé son caractère cosmogonique. Il est une transition plus sévère et plus majestueuse de l'Orient à l'Occident. Vir-

gile fut trop bercé par la brillante fantaisie de la Grèce; et moi-même, me trouvant si souvent en présence d'un mythe affaibli, mais vivement coloré, j'ai dû quelquefois m'en laisser éblouir.

Ératosthènes pensait que la poésie n'est pas la philosophie par excellence, ou la philosophie primitive, mais un moteur des esprits; Varron prétendait que la poésie fut devancée par une philosophie; il s'occupait des mythes dont d'anciennes villes voilaient leurs origines et même leurs lois. Cette philosophie qui, d'après Ératosthènes et Varron, précéda la poésie, ne reporte-t-elle pas notre pensée vers cette doctrine et cette langue des Barbares qui excitaient l'admiration et le respect de Platon? Et, à notre tour, ne pouvons-nous pas supposer que ce mot *Barbares* est une expression vague, indéterminée, pour désigner la source ignorée des doctrines, le point de départ inconnu des traditions? Plus tard nous trouverons encore à méditer sur ce sujet.

Il ne faudra donc pas s'étonner lorsqu'il m'arrivera de traverser l'hellénisme sans m'y arrêter.

Quoi qu'il en soit, Strabon exigeait pour la

poésie trois éléments, l'histoire, le mythe et l'arrangement. Tel fut, en effet, le génie poétique de Virgile, et telle fut sans doute aussi la raison qui le fit nommer par l'antiquité le compilateur. Ce génie néanmoins s'étant allumé dans la sphère patricienne, Virgile fut inhabile à pénétrer le mystère profond de l'évolution plébéienne; de plus encore, étant homme nouveau, il ne put connaître qu'imparfaitement le mystère patricien, déja si obscurci de son temps. Qui sait même si l'empire, heureux légataire du tribunat, n'aimait pas à confondre toujours les choses patriciennes et les choses plébéiennes? Il est curieux, au reste, de remarquer combien les hommes nouveaux sont singulièrement portés à se dépouiller de leurs sympathies naturelles. Un exemple remarquable est celui de Cicéron flétrissant l'institution du tribunat, enfantée par l'indomptable loi du progrès, et sans laquelle le peuple romain n'aurait pu accomplir son immense destinée. Cette institution, si faible à sa naissance, toujours si contestée, mais qui devait dévorer toutes les autres, tant était inéluctable le destin dont elle recélait le germe, si elle n'eût pas été produite par la nécessité,

n'aurait pu résister aux efforts constants qui furent faits pour l'abolir. Au contraire, il est permis de croire qu'une autre aurait inévitablement surgi, en l'absence de celle-là, dans le cas où elle eût été étouffée, ainsi que l'eût voulu Cicéron, comme ces monstres civils désignés dans la loi des XII Tables; une autre aurait surgi, car il fallait bien que la conquête du droit commun finît par s'accomplir. Or la dictature, devenue permanente, ne fut que la faculté plébéienne se faisant puissance sous le nom d'empereur; et, dans l'hypothèse inadmissible de la victoire du patriciat, c'est lui qui aurait produit sa personnification. Mais le patriciat depuis long-temps était frappé d'immobilité; et Sylla avait abdiqué pour tout le corps aristocratique.

Le principe patricien ne devait pas tarder, en effet, de se cristalliser, comme fait toute langue non parlée, toute langue arrivée à l'état de momie, de langue morte.

L'Orphée, et je l'ai déja donné à entendre, doit servir d'introduction à ce que, dans la

Formule générale, j'aurai à dire sur l'histoire romaine; il en résulte que plusieurs expositions de doctrines paraîtront sans doute étranges, comme, par exemple, celle de la nature différente des ames. C'est bien là une trace de l'Orient, ou plutôt c'est l'Orient lui-même marquant de sa forte et indélébile empreinte les antiques croyances du Latium. Ces croyances, il faut maintenant les chercher dans les vieux débris de la langue qui se parlait sur les collines d'Évandre, et que Virgile ignora.

Le genre humain partagé en initiables et en initiateurs est une idée dérivée d'un dogme caché dans toutes les cosmogonies, le dogme identique de la déchéance et de la réhabilitation. Cette même idée de la nature différente des ames, dégénération du dogme primitif, nous ne tarderons pas d'en avoir la preuve, passa ensuite dans la gnosse, philosophie mystique qui devait embrasser à-la-fois le monde ancien et le monde nouveau de l'humanité.

N'est-il pas singulier que, dans le latin, le mot *sons*, coupable, soit le mot simple, et que *insons*, innocent, soit le mot composé? Or, dans l'origine, le second s'appliqua au patricien, et le premier au plébéien.

Comme on le verra, l'idée d'initiables et d'initiateurs, l'idée de la nature différente des ames se produisit donc, dès les premiers temps, sous la forme d'une croyance à des ames innocentes et à des ames coupables.

Dans tout ceci est le fait cosmogonique oriental, devenu le fait cosmogonique latin. Ainsi l'être patricien et l'être plébéien témoigneraient du dogme identique, du dogme un de la déchéance et de la réhabilitation.

Ce fait, je ne pouvais le présenter sous un vêtement historique; j'ai dû faire un mythe.

Et l'Orient est venu m'apprendre les secrets de la langue des Barbares.

Remarquez que lorsque Plaute nomme le latin une langue barbare, ce n'est point par comparaison, mais d'une manière absolue.

Au reste, il faut bien l'avouer, ce qui fit l'avantage du mythe est pour nous une difficulté de plus, parceque nous ne pouvons l'employer dans toute sa concision et toute son énergie. Aussi, dès que j'ai voulu m'en servir, je me suis senti obligé de l'expliquer, et de faire entrer cette explication dans la contexture même du poëme; il est impossible qu'il n'en résulte pas quelque embarras dans la narra-

tion. Un jour peut-être, lorsque nous serons accoutumés à cette sorte d'histoire contenue dans le mythe, on l'écrira aussi facilement que M. de Barante écrit nos chroniques nationales.

Virgile succomba à la peine, et j'en ai dit la raison.

Dans l'Orphée, on pourra trouver des choses qui supposent établi précisément ce qui est peint comme s'établissant. Le poëme de Nonnus et tous les poëmes cosmogoniques doivent être pleins de ces apparentes interversions, de ces synchronismes qui semblent être de véritables anachronismes, parceque là est la zone obscure, tout autour de l'horizon; parceque là est le fini se dégageant de l'infini; parceque là est à-la-fois le monde se formant et le monde tout formé. Plus le poëme sera une image juste et vraie des traditions, plus il sera empreint de ce défaut grossier, qui est, j'ose le dire, l'expression d'une vérité profonde. S'il m'était permis d'user ici de tous mes droits, je citerais la Bible elle-même, qui, dès le meurtre d'Abel par Caïn, marque implicite-

ment la terre déja peuplée de vengeurs du sang innocent.

Aux objections qui pourraient m'être adressées sur ce sujet, j'aurais à répondre que l'Orphée est l'histoire condensée de quinze siècles du genre humain : une telle synthèse laisse intact l'ordre de travaux consacrés à l'analyse scientifique. Tous les efforts doivent tendre maintenant à reculer, le plus possible, l'horizon de l'histoire dans la nuit des origines, à agrandir son empire, en faisant des conquêtes successives sur la région des fables.

Mais puisque l'Orphée devait être un poëme antique, il est assez juste que tout ne puisse pas être saisi dans le premier moment. Il me suffit donc d'affirmer que rien n'est hasardé, que tout repose sur une étude approfondie, sur des autorités certaines. Ainsi le lecteur est prié de ne point s'effaroucher de quelques expressions que je me suis cru obligé d'employer telles que je les suppose fournies par le vieux Latium, et que je ne pouvais traduire sans en dénaturer le sens. Tous les mots dont je me sers, et c'est sur-tout pour le livre neuvième que j'ai besoin de cette explication, tous les

mots dont je me sers sont pesés avec une scrupuleuse exactitude; s'il en est plusieurs d'inusités dans la langue latine qui nous est familière, je ne les ai point tirés des éléments mêmes de la langue pour le plaisir de produire des sons archaïques et inconnus. Les Preuves entassées dans les deux derniers volumes achèveront ma justification, et seront le plus souvent comme de véritables scolies. La situation où je me suis trouvé explique, à mon avis, celle où furent placés quelques uns des poëtes alexandrins.

Je n'ai point cherché à compléter l'exposition du mythe latin; une telle entreprise eût été trop difficile pour moi, et trop fastidieuse pour le lecteur. Ce mythe se déroulera par la suite, à mesure qu'il viendra s'offrir à moi, car je n'ai point le projet d'aller au-devant de lui.

Je crois cependant utile de prouver l'altération que lui a fait subir Virgile, et d'établir dans quel système d'idées, ou plutôt sous l'influence de quels préjugés cette altération a eu lieu. Un seul exemple suffira. Mézence paraît avoir été, pour l'âge mythologique, ce que fut Servius Tullius pour l'âge héroïque; selon

toute apparence, l'ancien larthe étrusque voulait unir des races que la croyance séparait fatalement, ou, pour mieux me faire comprendre, il voulut non pas confondre les classes, mais les rendre moins hétérogènes l'une à l'égard de l'autre. Voyez ce qu'en a fait Virgile; je ne l'accuse point, parceque sans doute la tradition avait été pervertie avant lui. Les poëtes grecs n'ont pas eu plus de respect pour Sisyphe et pour Tantale. Et, sans doute aussi, ce n'est pas Virgile qui a inventé le châtiment de Thésée éternellement assis.

Au reste, la mémoire des émancipateurs ou des civilisateurs a souvent été exposée à de tels outrages, dans les temps fabuleux aussi bien que dans les temps historiques. Ceux qui ont favorisé l'avancement des plébéiens n'ont point été épargnés par cette renommée aristocratique qui fit du sixième roi de Rome, de l'instituteur du cens, le fils d'une femme esclave.

Homère a consacré tous les degrés de civilisation antique, et formant une sorte d'échelle progressive. Ainsi il représente les Cy-

clopes, par familles isolées, sans culte public; les Lestrigons ayant des assemblées semblables à celles des sauvages de l'Amérique; les Cicomiens, qui avaient dompté les chevaux et découvert l'emploi des métaux, et qui avaient une guerre régulière. Je ne pousserai pas plus loin cette énumération, qu'il suffit quant à présent d'indiquer. Aristote et Homère; l'un investigâteur, l'autre peintre de sociétés contemporaines, sont analogues en un sens. L'Odyssée et les Politiques s'appliquent à divers âges sociaux avec la différence dans les formes que motive celle des âges. Virgile imite Homère, à la spontanéité près. Un tel travail synchronique, j'aurais pu sans doute l'essayer, à mon tour, quoique avec quelque peine, dans l'Orphée; mais n'aurait-ce point été un travail plus curieux qu'instructif? D'ailleurs je ne crois pas qu'il me fût permis d'excéder, au-delà de ce que je l'ai fait, l'emploi du langage mythique. J'ai déja expliqué les raisons qui m'ont porté à négliger la peinture des civilisations de la Grèce antique. Il en est de même de celles du Latium, dont l'Odyssée a péri, et qu'il aurait fallu reconstruire. Il m'importait seulement, pour atteindre à

mon but, de signaler l'initiation successive du plébéien général, et, dès le commencement des épreuves auxquelles ce plébéien général était soumis par la Providence, faire entrevoir l'époptisme de l'humanité, c'est-à-dire le christianisme. Toutefois j'ai voulu que l'Égypte fût une image de toutes les civilisations synchroniques de cette époque du monde, et même qu'elle conservât une image des civilisations antérieures. Il s'agissait pour moi de montrer l'enfantement merveilleux de l'Occident par l'Orient, et l'Occident conservant les titres de sa filiation.

On sentira bien ici ce que je disais dans le volume des Prolégomènes, qu'arrivé à une antiquité où l'on espère pouvoir signaler le fait primitif plus ou moins évident, on trouve toujours les traces d'une antiquité antérieure, incontestable. Les mots indigènes et autocthones, comme les expressions poétiques *nés du chêne ou du rocher*, ne nous empêchent point de creuser plus avant, de chercher sur le sol les pas effacés de proto-anciens par-delà les anciens. Nous savons que tout est sous une forme indéfinie avant d'être sous une forme circonscrite; nous savons que le mythe est

une histoire condensée, et que nous sommes appelés à lire cette histoire.

Il est fort à remarquer que plus l'on remonte haut, plus l'on trouve illimitée la supputation des temps. Une année solaire se fond, et se perd, pour ainsi dire, dans des cycles immenses formés par le concours des astres : c'est ce qui a donné lieu aux grandes années. Les semaines d'années et les années jubilaires des Hébreux sont déja une restriction à ce qu'il y avait d'illimité dans le langage de l'Orient; et cette restriction émanait de leur cosmogonie elle-même, si admirable dans son imposante simplicité. Les olympiades, qui sont une restriction plus grande encore, qui ne sortent pas non plus de la contemplation de la marche du soleil relativement à notre terre, mais qui appartiennent à une cosmogonie locale, au lieu de porter la forte empreinte d'une cosmogonie générale, les olympiades marquent le commencement des temps historiques, et leur institution est presque synchronique avec l'ère adaptée à la fondation de Rome. Par-tout le temps se dégage de l'éter-

nité; le fini de l'infini; l'Occident de l'Orient; le connu de l'inconnu; l'histoire du mythe.

Les périodes astronomiques, les cycles de différents genres, où s'est épuisée tantôt l'imagination, tantôt la science, pour trouver des phases certaines, des alternatives de décours et de recours, dans cette immense et merveilleuse horloge de l'univers, qui sonne incessamment les heures palingénésiques de tant de globes roulants au sein de l'espace infini, ces périodes et ces cycles ont été des temps de purification, d'épreuves, de félicité perdue ou promise, de malheur passé ou futur, de menace ou d'espérance, d'épouvante ou de retour à la confiance; ils ont été des âges pour les intelligences pures avant d'être des âges pour le genre humain, pour les diverses sociétés humaines. De là les différentes acceptions du mot siècle, et même du mot éternité: la langue latine primitive, où l'on trouve encore quelques anneaux usés de cette chaîne antique par laquelle nous fûmes attachés au roc immobile du vieil Orient, la langue latine aura à nous raconter toutes ces significations oubliées, si riches en enseignements, d'une doctrine si profonde.

Telle est la cause qui a produit la confusion de l'astronomie avec la religion : le temps a dû être l'image de l'éternité.

Nous touchons également à l'écueil contre lequel se sont brisés Boulanger, Court de Gébelin, et sur-tout Dupuis.

Ainsi donc les phénomènes sociaux se succèdent dans une chronologie idéale, et non dans une chronologie qui se compte par la succession des années et des siècles : on a voulu faire de cette chronologie idéale une chronologie positive, et alors tout a été embrouillé. Newton ne put coordonner cette chronologie, qui est une chronologie cyclique de civilisation, et non une chronologie astronomique.

Vico ne s'y était pas trompé. Il avait bien compris que la philologie était le meilleur instrument pour sonder les profondeurs de l'antiquité. Bacon l'avait également compris.

Depuis, une science nouvelle est survenue, la géologie.

Nous savons à présent deux choses, l'une, que l'homme est nouveau sur la terre, l'autre, que l'idée a précédé le fait.

Les poissons, dans les abymes des mers, sont la proie les uns des autres; les espèces n'y sont limitées que par d'insatiables destructeurs. Les entassements d'animaux fossiles dans des cavernes que l'on découvre en divers lieux annoncent qu'à une époque où l'homme n'existait pas encore les animaux étaient comme sont les poissons de la mer.

Dès le moment où l'homme a paru, les animaux ont eu un dominateur intelligent; il fallait bien qu'il fût complet dans sa nature d'être intelligent, car sans cela il n'aurait pu subsister. En outre, si les merveilles de l'institution du langage et celles de l'institution sociale eussent été successives, nulle chronologie historique ne serait suffisante pour rendre compte de la série graduelle des faits.

Ceci nous indique une autre fonction du mythe, celle d'expliquer symboliquement tantôt la spontanéité, tantôt la succession.

Ainsi a été confirmée l'antique révélation.

Si nous nous reportions, par la pensée, à une époque génésiaque, où le monde physique tout entier était comme en ébullition; où les éléments, pour ainsi dire, n'avaient pas leurs limites assignées, enfin où tout était

dans la confusion, nous trouverions les inondations dans la péninsule grecque, les embrasements dans la péninsule italique, le brisement des rochers dans l'isthme immense qui sépare la Baltique du Pont-Euxin. La vallée du Nil et l'Étrurie sont des marais. L'homme épouvanté fait de tout des signes et des puissances, soit dans les animaux, soit dans les arbres des forêts, soit dans les météores d'une atmosphère bouleversée. La science fulgurale, l'aruspicine, les pronostics des fontaines, les rites des augures, toutes ces choses furent un souvenir, une tradition d'un état cosmogonique où la nature entière avait un langage pour les facultés instinctives de l'homme.

M. de Sainte-Croix a vu dans les Titans les défenseurs d'un ancien culte, vaincus par les sectateurs d'un culte nouveau. Il fallait y voir la peinture d'un âge cosmogonique, où l'homme avait à lutter contre les forces de la nature, à s'approprier la terre, pour ainsi dire en la faisant. De plus, c'est une très courte vue de croire que l'on fonde un établissement religieux et politique comme l'on bâtit une maison; que l'on fait une religion comme une hypothèse philosophique. Soyez

certain que vous ne rencontrerez jamais une origine avec cette courte vue. Dieu et la forme essentielle de l'esprit humain donnée par Dieu, voilà le type et le germe de toutes les manifestations successives de l'homme.

Le règne de l'humanité, c'est l'homme se détachant du tout panthéistique. Les statues à gaînes sont remplacées par les statues avec l'attitude de la faculté locomotrice. Le progrès de l'art de Dédale est l'emblème du progrès *du libre* arbitre. Certaines affections pathologiques, certaines impressionabilités, certains modes accidentels de nos perceptions, ne nous donnent-ils pas une idée de cette confusion de l'être dans le tout, de ce magisme de la nature, qui sont une des explications du paganisme? Dans une sphère, les influences de l'air et du sol; dans une autre sphère, les sentiments généraux se personnifiant, ne conduisent-ils pas à la même idée?

Le christianisme pouvait donc seul nous sauver des superstitions naturelles comme des superstitions théurgiques.

Venons à quelques observations de détail,

sans trop chercher à y mettre de l'ordre.

Céphalœon avait fait une histoire universelle, depuis Ninus et Sémiramis jusqu'au règne d'Alexandre, en neuf livres, avec les noms des neuf muses.

L'histoire d'Hérodote a encore l'unité de l'épopée.

Un poëte, du nom de Linus, est dit avoir écrit les aventures d'Orphée en caractères pélasgiques.

Une peinture de Polygnote établit le synchronisme de Thamyris et d'Orphée. Dans cette peinture Thamyris est représenté avec la lyre cassée.

Orphée, d'après les traditions, Thrace, c'est-à-dire Scythe, homme du Septentrion. La Thrace, lieu sacré, primitif; l'Inde est transportée dans la Thrace; tous les mythographes, tous les poëtes, sont unanimes.

Une contrée très limitée s'agrandit et devient le monde même : comme il y a une chronologie idéale, il y a aussi une géographie idéale.

Leibnitz avait bien compris que l'histoire de l'homme est liée à l'histoire de la terre. Charles Bonnet a une fort belle page sur cette

théorie; Herder l'a beaucoup développée.

Les climats, les génies des peuples, donnés, le problème historique pourrait se résoudre *à priori* : ceci nous présenterait une image de la prescience de Dieu.

Les Grecs ont rapproché toutes les distances, dans le temps comme dans l'espace : les Latins ont été plus rigoureusement vrais.

Dans Orphée, deux hommes, le fondateur, ou, pour parler plus exactement, celui qui représente l'idée de la religion, puis le fondateur ou le représentant d'une superstition. Pausanias en fait un sorcier. Voyez avec quel mépris Aristophane traite les Orphiques; et toutefois Euripide et son scoliaste, de même que Pausanias et Aristophane, attribuent à Orphée l'institution des Mystères. Toute tradition se bifurque; j'ai montré la bifurcation, dès l'origine, par le rhombe retentissant, analogue au tambour lapon, et qui a été sitôt un objet employé aux tristes rites des conjurations et de la magie.

Une théogonie a été attribuée à Orphée; on en trouve quelques fragments épars.

Eumolpus, qui appartient au temps d'Érechtée, était de Thrace; on connaît les Eumolpides d'Éleusis.

Toujours la même hypothèse que, dans la géographie idéale, la Thrace est, pour la Grèce, le berceau sacré de toute croyance : c'est l'Inde, c'est la Scythie; c'est ce que nous nommerions l'Orient.

Tout peuple a une tradition dont le commencement mystérieux se rapporte à un lieu symbolique.

De plus, le lieu qui devient le berceau d'une institution est le hiéroglyphe de cette institution.

Chaque colline ajoutée à la Rome primitive est le relief d'une institution introduite dans le droit civil romain. De là une tradition consignée dans Servius, à savoir que sept tertres existaient à l'origine sur le Palatin, et portaient déja le nom des sept collines, dont plus tard devait être successivement formée la ville de Rome.

Il n'y a point de lieu sans le génie de ce lieu, d'après le même Servius; c'est ainsi qu'en Égypte chaque nome était sous la protection d'un génie : il fallait bien que l'on retrouvât

ici ce qu'une telle chorographie a de vivant et de merveilleux.

Cette remarque sur les lieux portant en quelque sorte l'institution comme le sol produit la plante, est confirmée par Plutarque. Il dit que Thémistocle, en joignant le Pirée à la ville d'Athènes, fit une révolution, et qu'il affaiblit ainsi l'ascendant des nobles.

J'ai voulu que Talaon fût l'anneau de la tradition d'une révélation primitive, qui plus tard devait être déposée dans les Mystères.

L'établissement des Mystères ne remonterait-il point à l'époque du premier affaiblissement des patriciats?

Peut-être eût-il été dans les convenances de ma fable qu'Æagrius eût été fait roi et prêtre par Orphée.

Homère partage les hommes en deux classes, selon les langues qu'ils parlent : les hommes qui parlent une langue barbare et inarticulée, et les hommes qui parlent une langue articulée.

Les cris d'Évohé prononcés par les ménades appartenaient à cette langue barbare qui fut appelée langue sacrée.

Les Grecs disaient que les dieux aiment à

être priés avec des articulations barbares. Les antres de Samothrace et les sommets du Cythéron étaient célèbres et vénérables sous ce rapport.

J'aurais pu peindre une danse orgique sur le Cythéron.

J'ai dit les mystères des Barbares, profonds et primitifs. Je dois ajouter que ces mystères sont intuitifs; car, pour la gentilité, ils sont l'expression de toute antiquité religieuse, insondable, de toute origine dont il était impossible de rendre compte.

Talaon est donc le barbare, dans le sens où d'anciens philosophes ont pris ce nom.

Nous savons à présent pourquoi Platon parlait avec respect des Barbares, d'où, ainsi que Pythagore, il avait tiré la plupart de ses dogmes et de ses doctrines; car, pour eux, remonter aux Barbares n'était autre chose que chercher au-delà du mythe.

M. Pictet, dans son ouvrage sur le culte des Cabires, chez les anciens Irlandais, prétend que le mot Pythagoras signifie littéralement en gallois explication de l'univers, cosmogonie. Porphyre et Iamblique assurent que Pythagore fut initié aux mystères des druides.

Æagrius, ce roi des Odrysiens, petite peuplade de la Thrace, est le barbare, dans le sens où on entend plus généralement ce mot.

Ne trouverait-on pas les deux caractères confondus dans le moyen âge?

C'est Pomponius Sabinus qui m'a appris que Talaon fut le père d'Eurydice.

Servius dit qu'Eurydice était une dryade.

Nul poëte, nul écrivain ne m'a enseigné le nom de la mère d'Eurydice. Le nom de Vola, que j'ai cru pouvoir lui donner, a quelque chose de sacré et de primitif. Vola désigne la paume de la main, symbole très expressif dans le langage figuré de ces temps. Le mot est resté avec cette signification en latin. Il fut, chez les Étrusques, le nom général de toute ville, considérée comme cité mystique. Une Edda porte le nom de Voluspa, oracle de la prophétesse Vola. Voluspa est un mot composé qui, après avoir été le nom d'une poésie, devint le nom des prophétesses des nations celtiques. C'est ainsi que le nom d'une faculté, d'une institution, d'un ordre de choses, fut souvent le nom même de celui qui représente cette faculté, cette institution, cet ordre de choses. J'ai osé placer une Vo-

luspa apparaissant au milieu du combat des Thraces. J'ai fait plus, car j'ai introduit un Scalde dans les souterrains de l'Égypte : s'il y a anachronisme, c'est tout au plus dans le mot, car Orphée lui-même pourrait bien être un Scalde. Les Scandinaves, avant d'habiter les bords de la Baltique, furent établis sur les rivages du Pont-Euxin. L'émigration d'Odin est contemporaine de Mithridate, mais il y en avait eu d'antérieures, dont l'histoire n'a pas recueilli les témoignages, et certainement Odin n'est pas le créateur de la mythologie qui lui est attribuée.

Je ne m'arrête pas davantage à ces sortes d'inductions, parceque les occasions ne me manqueront pas pour compléter ma justification.

Les Orphiques croyaient que Bacchus succèderait à Jupiter, comme celui-ci avait succédé à Saturne.

Dans la donnée où Bacchus indique la croyance à une dernière émancipation plus complète, il est facile de comprendre comment plusieurs ont pu y voir une transformation de Moïse.

Souvent son char est traîné par un centaure

et une ménade, ce qui en fait un mythe civil. Il est suivi de ménades, et nous avons vu que les ménades, sexe passif, ont été l'emblème du plébéianisme. C'est même ce qui nous a conduits à interpréter ainsi le mot *mulieres*, dans la loi des XII Tables.

Les premiers chrétiens croyaient que les nations païennes avaient, aussi bien que la nation juive, une tradition des promesses faites au genre humain.

Ainsi le phanès de Bacchus est l'annonce d'un dernier époptisme promis par toutes les sibylles de l'ancien monde.

Je ne saurais trop insister sur la perpétuité et l'identité d'un sentiment général répandu par-tout.

Érechtée fut appelé diphye, c'est-à-dire de deux natures : le nombre de ces sortes de types est très grand.

J'ai fait Orphée diphye : il est très exact de dire qu'en effet les patriciens et les plébéiens étaient considérés comme appartenant à deux natures différentes. Toutefois j'ai cru que je devais faire Orphée plébéien par choix; il fallait bien moraliser ma fable par la sanction de la volonté. Le plébéien peut seul avoir les

sympathies générales de l'humanité ; ainsi que je l'ai dit, le plébéien c'est l'homme même.

Une ancienne tradition, recueillie par Pausanias, dit qu'Orphée fut foudroyé parcequ'il livra l'initiation, sans les épreuves préparatoires.

C'est Servius qui m'a autorisé à l'emploi que j'ai fait du saut de Leucade. Le mot *desiderium* exprime une soif de connaître ; on l'a appliqué à l'amour. Vénus présida aux *desideria*. C'est toujours la soif de la race, l'initiation de la race. Le Jupiter dont il est question, à propos du saut de Leucade, fut *incertus deus*. Ulysse fut *incertus heros*. Remarquons, en passant, que ce langage mythique est transporté souvent d'une sphère dans une autre. Il serait peut-être assez facile de démontrer que l'Olympe fut l'image d'une société civile. On y trouverait des dieux opès et des dieux inopès ou hostès ; comme ailleurs nous trouverions des rois opès et des rois hostès, et même des rois serfs. Il y eut des autels desservis par un pontife serf.

Toutes les classes étaient représentées dans le navire Argo.

Toutes les classes sont également repré-

sentées parmi les prétendants de Pénélope.

Homère s'est trompé pour le second fait ; les poëtes alexandrins pour le premier.

Aristée est un mythe antérieur à Orphée, si l'on fait d'Orphée un des héros de la Toison d'Or, et appartient à une cosmogonie sociale, devenue une fable.

Ici analogie de Bacchus, d'Orphée, d'Actéon ; l'un déchiré par les géants, l'autre par les ménades, le troisième par ses chiens : trois âges d'émancipation. Romulus se trouve dans la même catégorie.

La lyre, le nutùs divin, la foudre : un fait primitif quelconque ; ce fait primitif, un mythe, un emblème, qui devient une légende.

Lorsque Cicéron demandait à Atticus, pour le poëte Chilius, des renseignements sur les initiations, c'était sans doute afin que ce poëte fît ce que Virgile a fait depuis, quoique sans doute dans une tout autre direction d'idées.

Virgile, traditions populaires, arrangées dans un système philosophique sur les progrès de la civilisation, système expliqué au livre V de Lucrèce, mais arrangées par une pensée d'adulation.

Virgile n'est point un poëte spontané comme

Homère; et Homère n'est spontané que parce-qu'il est une personnification.

Pourquoi Virgile place-t-il dans une sorte de purgatoire les enfants, ainsi que les hommes injustement condamnés à mort? On ne peut douter que ce ne soit un dogme de l'initiation, celui-là même qui répugnait tant à Platon. Serait-ce une trace de cette culpabilité générale dont l'espèce humaine aurait besoin d'être rachetée?

Quoi qu'il en soit, Virgile et les poëtes alexandrins ont exécuté, dans une sphère d'idées, ce que plus tard les philosophes alexandrins exécutèrent dans une autre sphère.

Si l'on me demandait comment j'ai introduit le poëme de Job dans une des séances des initiations, j'aurais à répondre que ce poëme était un des vases sacrés enlevés par les Hébreux aux Égyptiens; en d'autres termes, l'histoire de Job, Arabe, fait partie des traditions générales, communes à tous les peuples de cet Orient.

Il me faudrait un volume au lieu d'une simple digression pour exposer convenablement le mythe de Prométhée, sur-tout pour réfuter lord Byron, qui, dans son terrible drame de

Caïn ; a évidemment été égaré par l'imitation d'Eschyle, parceque la pente de son génie douloureux le portait à sympathiser avec l'ancienne fatalité tragique. Cependant il lui eût été commandé d'éclairer son sujet par la lumière du christianisme, et d'entrer avec une religieuse réserve dans les secrets de la prescience divine. Alors il aurait compris réellement la destinée humaine; alors, tremblant, comme tout l'ancien monde, devant le redoutable problème de l'origine du bien et du mal, il aurait pu rencontrer, comme l'ancien monde, cette grande pensée, que la responsabilité est une promotion. Telle est, nous l'avons entrevu, et nous le verrons pleinement, telle est la condition du plébéianisme appelé à être l'humanité elle-même.

J'aurais, au sujet du phénix, une trop longue dissertation à faire, et ce n'est pas ici le lieu. D'après des témoignages qu'il ne m'appartient pas de discuter, la dernière apparition de l'oiseau cyclique serait de l'an 138 de notre ère; la précédente remonterait au temps de Sésostris. Quant à l'énigme, on reconnaîtra cette fameuse énigme du sphinx, mais avec les développements donnés par le scoliaste de

Sophocle, avec le sens profond des oracles anciens, celui de la conscience, de la responsabilité, acquises à l'homme individuel et à l'homme collectif.

Elle n'était point tout-à-fait ainsi dans l'Antigone, dont je n'avais voulu faire qu'une épopée domestique. On verra plus tard que le premier Brutus et Œdipe sont deux personnages analogues.

Ce n'est pas sans raison que j'ai placé dans les spectacles de l'initiation tout un idéal de représentations scéniques, et que j'ai attribué les plus éclatantes illusions de la peinture à ces tapisseries égyptiennes dont la célébrité fut si grande, précisément sous ce rapport.

Qu'il me soit permis de citer à ce sujet une anecdote ancienne. Théon de Samos avait fait un tableau où l'on voyait un guerrier armé; et avant de découvrir le tableau, le peintre faisait jouer une fanfare militaire par un trompette. L'art d'ajouter les prestiges de la musique à ceux de la peinture, de faire concourir plusieurs ordres de sensations à une impression unique, fut fort connu des prêtres de l'Égypte.

Plutarque parle de l'astrologue Tarutius qui

dressa le thème fatal de Rome, d'après la science astrologique, et indépendamment de la science chronologique. Le jour fixé ainsi pour le jour de la fondation de Rome se rencontra avec celui que Varron avait déterminé. N'étais-je pas autorisé à faire dresser ce thème au sein des sept tertres qui furent, d'après Servius, l'emblème, j'oserais dire embryonaire, de la ville aux sept collines?

Homère a gardé le silence sur l'Assyrie. Cette remarque, jointe à beaucoup d'autres, nous confirmera dans la pensée qu'Homère n'est point un poëte, mais une poésie. Platon (Lois, III) dit que Troie était vassale de l'Assyrie. Ce grand empire était-il déja sur son déclin, qu'il ne put fournir des secours suffisants à la ville de Priam pour la garantir de la ruine? ou plutôt n'était-ce point le commencement des destinées ascendantes de l'Europe? Ne soyons point étonnés si la guerre de Troie est devenue une ère du genre humain.

Continuons nos observations de détail, toujours sans chercher à les lier entre elles. Quoique isolées, elles se rattachent toutes à un même ensemble de choses, et elles servent

toutes ou à expliquer ou à justifier ma composition.

Les Phéaciens et non les Cyclopes ont fait, les premiers, des enceintes défensives. On aurait donc dû nommer constructions phéaciennes ces monuments que l'on a coutume de désigner sous le nom de murs cyclopéens.

L'importance de l'île de Samothrace tient sans doute à ce que cette île portait l'empreinte des derniers bouleversements du globe.

La cause, la substance, l'idée : telle est au fond la trithéie de Samothrace, d'après Schelling. De plus, le lien magique par lequel sont unies les divinités de Samothrace, devenues des idoles populaires, ou changées en amulettes, fait comprendre cette dégénération superstitieuse qu'on a appelée fétichisme.

Il y aurait un chapitre à faire sur les îles sacrées, et un autre sur les montagnes sacrées; les montagnes sont aussi des îles. Platon remarque cette expression monter à la ville comme un monument de la tradition du déluge. Elle est aussi dans la Bible.

Les hommes qui faisaient partie de la cité étaient les hommes des hauts lieux; les colons qui cultivaient la campagne étaient les

hommes des bas lieux. Souvenons-nous que la différence des lieux est un emblème de la différence des destinées.

Anna Pérenna est un personnage palingénésique méconnu par Virgile.

Sous Saturne, Picus, Faunus et Latinus, raison de la cosmogonie romaine. Énée, raison de la mythologie romaine. Romulus, raison de la cité romaine.

La fable de Faunus et celle de Protée sont analogues.

D'après Festus, le nom mystique de Rome fut Romula, et le nom sacré de l'Italie fut Barbaria.

Un fragment d'un poëte, désigné comme antérieur à Homère, donne le jugement de Pâris comme un emblème cosmogonique.

Platon dit que les lois de l'Égypte étaient des poëmes de la déesse Isis.

Maxime de Tyr dit que Jupiter avait donné à Minos ses lois en vers.

Suidas dit que les lois données par Dracon aux Athéniens étaient en vers.

Tacite dit que les histoires primitives des Germains étaient en vers.

La nymphe Carmente, c'est-à-dire la muse

latine primitive, racontait en vers les origines héroïques du Latium. La porte carmentale était près du Capitole.

Les lois royales de Rome étaient en vers.

Les Scandinaves attachaient aux vers une puissance magique. Un héros croit succomber sous cette sorte de maléfice. Ce sont des vers qui commandent une bataille. La loi des XII Tables punit du feu les coupables de maléfices par les vers, les incantations.

Diodore de Sicile et Ovide s'accordent en ceci, que le règne de Jupiter commença le gouvernement domestique et patriarcal; ce fut le premier rudiment du gouvernement civil, fondé, en effet, sur la famille certaine. J'ai parlé plus haut du règne de Bacchus, qui devait succéder à celui de Jupiter.

Origène dit que Bacchus est l'ame, dans le mythe de Sabazius : s'il est vrai que le cœur soit l'ame civile, du moins c'est ainsi dans le vieux latin, on conçoit pourquoi les Titans voulurent arracher le cœur à Bacchus : ici les Titans sont les patriciens voulant que les plébéiens restent à jamais privés de l'ame civile.

J'aurais trop de choses à dire sur l'analogie

des cérémonies nuptiales avec les croyances relatives à la cosmogonie; sur le mariage, considéré, chez les anciens, à l'égal d'une initiation.

Jupiter Téléios et Junon Téléia présidèrent aux noces. Or Télos signifie initiation, mystère.

Le mariage reposant sur une tradition cosmogonique est un souvenir égaré de la Bible, comme on en trouve par-tout.

Le mariage fut, de plus, une prérogative de la propriété : voilà pourquoi le plébéien universel, Ulysse, marche à la conquête d'un lit nuptial formé de l'olivier franc dont les racines sont restées profondément enfouies dans le sol.

L'idée du mariage étant identique avec celle d'une véritable initiation, il résulta que les profanes durent être exclus du mariage. Les profanes étaient ceux qui habitaient la ville sans faire partie de la cité; ceux qui participaient à la religion, et restaient en dehors de la *res sacra;* ceux qui pouvaient *avoir,* et ne pouvaient pas *posséder :* les profanes étaient donc les plébéiens.

De là noces justes et noces injustes. Pour

bien comprendre l'acception des mots justes et injustes, il faut remonter à celle de justice, *juris statio*, limitation du droit; et le mot *jus* signifie en même temps droit et force, si même, à son origine, il ne signifie pas force seulement. Les noces injustes finirent par obtenir des effets civils.

De là l'*ortus*, c'est-à-dire la naissance, qui était le partage des seuls patriciens; et ce mot *ortus* est la racine de plusieurs mots importants. On comprend que l'histoire des mots serait toute une histoire des choses.

Les plébéiens étaient sans *ortus*, c'est-à-dire sans naissance. Par la même raison, ils n'avaient point de nom, si ce n'est le nom chacun de son patron; point de tombeau, si ce n'est le tombeau commun de la famille du patron.

J'aurais beaucoup de choses aussi à dire sur la propriété aux confins célestes, et sur la propriété aux confins terrestres; mais, dans le prochain volume, nous aurons à nous enquérir de ce que fut le *Pomœrium*, de ce que furent les champs ou les territoires nommés *effata*.

Cette différence dans les deux propriétés,

ce qui fait l'essence de l'une et de l'autre, tient à ce qu'il y a de plus profond dans un ordre de choses très profond, et dont il est impossible de s'occuper en passant.

Tout ce que je puis dire en ce moment, c'est que la propriété est une sorte d'assimilation de la terre à l'homme, une extension du moi; et que le droit de propriété, en remontant à l'origine première, repose sur le défrichement primitif.

Ainsi le prix actuel de la propriété transmissible, le prix même du fermage, ne sont autre chose que la transformation de la valeur conquise sur la terre par le défrichement. Le mot *auctor*, le mot *auctoritas*, qui en est émané, achèveront plus tard de nous instruire sur ce sujet, comme sur beaucoup d'autres, car tout est lié dans le monde civil ancien.

C'est par cette raison que je ne sais quel roi d'Égypte fut dit avoir achevé le monde.

C'est par cette raison encore qu'OEmund, roi scandinave, dans le sixième siècle, est connu sous le nom de roi défricheur.

Joignez à cette idée de la propriété, telle que nous venons de l'apercevoir, celle de faire que le ciel et la terre soient une image l'un de

l'autre, et vous aurez le pressentiment de cette harmonie sévère et inconnue qui fait l'ame des sociétés antiques.

Quant au droit de la conquête, on sait qu'il se substitue à tous les droits.

J'aurais également à m'expliquer sur les tombeaux, qui étaient disposés de manière à représenter aussi le ciel et la terre; sur les villes primitives, qui étaient de véritables hiéroglyphes de l'ordre le plus élevé; sur les sexes, qui exprimaient divers états d'initiation sociale : toutes ces doctrines se développeront successivement par la suite.

Quelques mots cependant nous y prépareront, sans beaucoup nous retarder.

Les tombeaux étrusques et les tombeaux arcadiens étaient formés d'une petite colline et d'une chambre souterraine. Un tombeau était comme une borne placée sur les limites de deux mondes.

Ne dirait-on pas qu'une seule pensée préside à la formation de la ruche? Les cités primitives ressemblent, sous ce rapport, à une ruche : tout y est prescrit *fatalement*. Je ne crains pas d'employer cette expression, parce-qu'elle fait mieux sentir l'analogie de la pen-

sée qui fait la ruche avec la pensée qui fait la ville : celle qui faisait la ville était une pensée cosmogonique.

Ne pourrait-on pas conjecturer que les anciens palladium furent les châsses où étaient conservés les os du fondateur? Je ne serais pas en peine de trouver des faits à l'appui de cette conjecture.

Dans le mélange des peuples, soit par migration, soit par les conquêtes, il est une chose tout-à-fait primitive à considérer. Cette philosophie, qui a été supposée antérieure à la poésie, avait admis des principes mâles et des principes femelles, c'est-à-dire des principes actifs et des principes passifs, pour causes premières des diverses organisations sociales : plus nous avancerons dans nos investigations, moins une hypothèse si extraordinaire nous paraîtra hasardée.

Les peuples-femmes sans doute furent des peuples-hostès, des peuples avec le principe passif, et privés du principe actif. Les Amazones se nourrissaient de tortue, du *victu fœdo*, dont Orphée, d'après Horace, détourna les hommes. Nous verrons, en effet, dans le volume suivant, qu'Amazone signifie, à la lettre,

privé du pain. Les peuples que Sésostris soumettait à son empire étant déchus du principe actif, il les marquait du signe du principe passif.

Nous avons déja remarqué que la distinction ou la séparation des sexes était une loi générale dont la raison est toute cosmogonique. Ajoutons ici que, dans un langage théosophique, l'homme, c'est l'existence; la femme, c'est la conscience du moi. Ajoutons encore qu'Orphée est dit avoir donné une théogonie où, pour la première fois, les dieux furent distingués par les sexes.

La pensée m'était venue de construire dans Orphée, à l'occasion de la Thrace, une législation cyclopéenne; je m'en suis abstenu, parceque je me propose de la construire historiquement, lorsque je m'occuperai de la loi des XII Tables, dernier monument de cette sorte de législation, enveloppée du mythe. D'ailleurs je ne pouvais ni limiter ni particulariser le caractère indéfini et général que j'avais adopté pour la Thrace. Il eût fallu expliquer les degrés divers d'initiation sociale des Thyades, des Mimallones, des Bassarides; et ce n'était point à moi d'entrer dans de tels dé-

tails, de résoudre de tels problèmes, qui appartiennent à la muse de l'histoire.

D'un autre côté, même dans l'hypothèse de ma composition, la Thrace n'était pas une contrée assez primitive, assez enfoncée dans les ténèbres du monde naissant, pour que j'eusse pu y placer l'action d'un combat cosmogonique, comme est, dans le Mahabarat, celui des Soors et des Asoors, pour la conquête de l'amréeta, breuvage de l'immortalité; comme est, dans Hésiode, celui des Titans. C'était bien assez empiéter sur la chronologie idéale, que de peindre en ce moment une première guerre de l'humanité.

J'ai placé dans le neuvième livre d'Orphée, sous la forme d'un poëme runique, les lois-morès destinées à être un jour le premier fondement de cette même loi des XII Tables.

Sur ceci j'ai encore à me justifier; et cette nouvelle justification, comme celle que j'ai donnée au sujet de Vola, sera fondée sur l'identité de tout ce qui tient aux origines.

M. Pictet a prouvé l'antiquité du culte des Cabires chez les Irlandais. L'analogie de ce culte, dans l'ancienne Érin, avec celui de Samothrace, frappait les écrivains du siècle qui

a précédé le christianisme. La cosmogonie illustrée par la savante discussion de M. Pictet est analogue aux cosmogonies indiennes, et a pour dernière limite, pour horizon incommensurable, l'absolu, c'est-à-dire l'infini, c'est-à-dire encore les imposantes, les silencieuses, les créatrices ténèbres de l'Orient.

Quant aux runes, on dit qu'on en trouve dans la Tartarie comme en Danemarck, en Norwége et en Suède. On sait que les runes ont participé de la puissance magique ou divine attribuée à la poésie primitive de tous les peuples. Elles étaient de plusieurs sortes, et avaient diverses propriétés : il y avait les runes amères, les runes secourables, les runes victorieuses, les runes médicinales.

Les *mala carmina* punis de mort par la loi des XII Tables étaient des *runes amères*, des maléfices.

Les mots charmes et enchantements sont, dans notre ancienne langue française, les derniers témoins de cette antique superstition.

Nous avons vu plus haut de quelle contrée sont sortis les Scandinaves. Je ne veux pas laisser échapper une remarque. Quelques unes de leurs plus anciennes poésies sont des élé-

gies sur une patrie primitive, qui avait un beau ciel et de beaux fruits. Un de leurs proverbes exprime des regrets sur la figue. Il ne faut pas trop mépriser cette petite induction, et l'on sait combien les Athéniens furent jaloux des figues que produisait l'Attique.

Voici une autre analogie.

Les fées du Nord ne sont-elles pas une transformation des péris de l'Orient? J'aurais donc pu peindre Eurydice consultant l'arbre des fées, comme Jeanne d'Arc fut accusée de l'avoir fait durant sa rêveuse et innocente enfance.

M. Lévêque, dans les notes de sa traduction de Thucydide, troisième excursion, sur l'origine septentrionale des Grecs, fait un parallèle détaillé du chamanisme avec la religion primitive des Grecs et des Latins. M. Georgi, de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, dans une description détaillée de tous les peuples qui habitent l'empire de Russie, a fait, sur les mœurs et la religion de ces peuples, un résumé dont M. Lévêque s'est servi pour son introduction à l'Histoire de la Russie.

Le point de départ serait le Japhet de la Bible, d'après M. de Formont.

Nous sommes toujours assurés de rencontrer la Bible, lorsque nous arrivons à une certaine hauteur dans les traditions générales du genre humain. A ce sujet, puisque l'occasion s'en présente, je crois devoir rappeler quelques paroles du texte sacré, qui viennent ici à mon secours, et qui confirment en même temps ce que j'ai dit ailleurs de l'identité du génie des peuples avec le génie de leurs langues, peut-être même avec la forme et les circonstances des lieux où ils s'établirent. Les descendants de Noé se partagèrent la terre; et la Genèse (ch. X) entre dans les détails de ce partage. Elle dit, en terminant l'énumération des enfants de Japhet : « Ils se partagèrent entre eux les îles des nations, s'établissant en divers pays, où chacun éût sa langue, ses familles et son peuple particulier. » Elle dit, en terminant l'énumération des enfants de Cham : « Ce sont là les fils de Cham divisés en leurs familles et leurs langues, leurs pays et leurs nations. » Enfin elle dit en terminant l'énumération des enfants de Sem : « Ce sont là les fils de Sem distribués en leurs familles et

leurs langues, leurs régions et leurs peuples. »

La traduction française est insuffisante sans doute, et déja le latin de la Vulgate caractérise mieux le fait que je veux signaler. Ces mots, en parlant des fils de Japhet, *unusquisque secundum linguam suam;* en parlant des fils de Cham, *in linguis.... suis;* en parlant des fils de Sem, *secundum linguas suas;* ces mots, dis-je, indiquent, à mon avis, non seulement la division des langues et des races, mais aussi l'identité de chaque race avec chaque langue, renseignement cosmogonique de la plus haute importance.

Ce n'est pas tout : si nous pouvions discuter les passages dont je viens de donner des extraits, nous aurions à y remarquer encore ces sortes d'anachronismes qui sont de véritables synchronismes, dans un ordre d'idées plus vaste, et que nous avons considérés comme les expressions d'une vérité profonde.

Il convient mieux, je crois, de revenir à ce qui nous occupait tout-à-l'heure.

Suivons une famille humaine marchant le long de la mer Caspienne et des Palus-Méotides. Un rameau entre dans la Thrace, puis se divise encore. Les uns pénètrent dans la

Grèce; les autres continuent leur route par l'Illyrie. C'est de là qu'un dernier rameau serait venu en Italie. La Grèce ne touche au continent que du côté du nord. Du côté de la mer, les colonies phéniciennes et égyptiennes auraient croisé les races venues par l'intérieur du pays. La race antérieure qui garnissait la Thrace, la Macédoine, l'Épire, paraît avoir reçu le nom de Pélasges, nom évidemment générique, et que nous retrouvons sur toutes les côtes de l'ancienne Italie.

La Thessalie s'est nommée Pélasgie. Au siége de Troie, les Pélasges avaient pour chef Hyppotoüs.

La langue de cette famille humaine aurait-elle été la langue sacrée du vieux Latium? Sa religion, peut-être le chamanisme primitif, serait-elle la religion protoancienne que Romulus voulut abolir? car Romulus se présente comme législateur et non comme théocrate. Cette religion fut-elle la même qui fut rétablie par Numa, toutefois avec les formes de cette philosophie italique personnifiée sous le nom de Pythagore? fut-elle enfin cette religion de Numa, dont on brûla plus tard les livres, lorsqu'ils furent retrouvés après avoir été si

long-temps perdus? Un autre Esdras ne se rencontra pas pour les conserver, pour leur rendre leur antique puissance.

Dodone était en Épire. Que l'on songe au peu de mots que j'ai dit sur une géographie et sur une chronologie idéales. Homère fait une chronologie de Troie, parallèle à la chronologie des Grecs. Pour lui les mœurs et le culte sont semblables et analogues; il est évident que cela ne peut pas être ainsi. Moïse de Khorène donne, sur la guerre de Troie, des détails qui peuvent servir à rectifier les récits d'Homère.

Orphée et Homère sont sur deux lignes différentes.

Dodone, fondée par les Pélasges, antérieure à Delphes fondée par les Hellènes.

Il y aurait maintenant à parler des Ioniens et des Doriens, dont la guerre du Péloponèse signale l'antique antipathie, antipathie qui se reproduit dans toute l'histoire romaine, sous la forme de la lutte des patriciens et des plébéiens, c'est-à-dire du principe stationnaire et du principe progressif, du principe fatal et du principe volitif, du principe initiateur et du principe initiable.

Je crois que les travaux actuels de la science jettent plus de jour sur tant de problèmes historiques dont il ne m'appartient pas de m'occuper. C'est peut-être trop d'en avoir dit le peu que j'en ai dit; mais il fallait bien que je justifiasse mes données.

Il s'agit cependant de fixer quelques idées préliminaires sur l'état des plébéiens aux premiers siècles de Rome. On verra que cela est nécessaire pour expliquer plusieurs choses d'Orphée.

Les clients étaient tenus d'assister aux funérailles de leurs patrons. Les Ilotes, à Sparte, étaient tenus de même d'assister aux funérailles.

Ceci n'expliquerait-il pas un passage de la loi des XII Tables, par lequel il était défendu aux femmes de se déchirer les joues en suivant les convois funèbres? J'ai déja dit que le sexe exprimait un degré dans la hiérarchie sociale.

Cela servirait alors à faire comprendre pourquoi la peine de mort était infligée aux femmes qui buvaient du vin. Ici le mot *temetum* est le

vin civil, interdit aux plébéiens. J'ai dit ailleurs ce que fut, dans un autre ordre de choses et d'idées, l'amréeta des épopées indiennes.

L'outre, emblème de l'éternité, emblème dont je me suis servi, d'après Pausanias, c'est l'outre contenant le vin civil.

Le vase, la coupe, à la Chine, au Japon, dans l'ancienne Égypte, signe honorifique, symbole de noblesse, de puissance; c'est non seulement l'offrande du vin pour les sacrifices, c'est sur-tout la rétribution du vin civil.

Hercule est peint écartant des centaures qui veulent se désaltérer au vin de Faulus.

Voici encore une analogie, et je suis loin de chercher à en affaiblir l'étrange énergie : les parias suivent les funérailles, et enlèvent les immondices des chemins.

Je ne veux pas laisser croire que je me livre à de simples conjectures.

Cicéron (Lois, liv. II) dit que Sextus Ælius et Lucius Acilius, interprètes de la loi des XII Tables, n'entendaient plus celle dont nous venons de parler. Je le crois bien, le sens mythique était perdu. Ils ne pouvaient pas s'imaginer que le mot *mulieres* voulût dire les plébéiens, comme ils ne pouvaient pas comprendre

que le mot *temetum* signifiât le vin civil. Un autre interpréte de la loi des XII Tables, Lælius, ne comprenait pas le mot *lessus*. C'est qu'il n'avait pas pu suivre la ligne d'idées déposées dans la généalogie des mots : *plebs*, *ples*, *plessum*, ou *plessus*, ou *lessus* ; c'est-à-dire que le plébéien privé des funérailles allait aux funérailles du patron dont il était le client : *plebs* c'est funérailles. Comme le client n'avait point de nom, mais le nom de son patron, nous suivons la même ligne d'idées dans les mots *ops* et *inops*. Le client de Marcus était donc Marcipor, Marcipos.

Il n'est pas temps encore de réfuter l'étymologie ridicule qu'on a adoptée pour le mot *pontifex*.

Vico dit, d'après Aristote, que, dans les républiques héroïques, les nobles juraient d'être éternels ennemis des plébéiens. Vico se trompe pour l'époque : c'est des oligarchies de son temps qu'Aristote parle, et le passage en effet est formel. Il me semble qu'il explique assez bien cette loi des XII Tables : *Adversus hostem æterna auctoritas esto.*

A Sparte, toutes les années les éphores déclaraient la guerre aux Ilotes, afin que chacun

pût tuer impunément ces hommes toujours considérés comme ennemis. Je cite ce fait d'une manière générale, et non pour venir à l'appui du sens que je crois pouvoir donner à la loi des XII Tables, car les Ilotes de Sparte ne sont pas les plébéiens de Rome.

Voici un passage qui se rapporte à celui d'Aristote : « Vous ne trouverez pas une seule ville où les grands soient bien intentionnés pour le peuple..... » (Xénop., Rép. d'Ath.)

Les Romains avaient les mots *plebs* et *populus*, que l'on confondait assez facilement à une époque où les institutions avaient changé, et où les mots étaient démeurés, ce qui arrive toujours.

En parlant de Servius Tullius, que j'appellerai le roi des plébéiens, Tite-Live dit : *Primus injussu* POPULI, *voluntate* PLEBIS *regnavit*. (I, 41.) Toutes les éditions que je connais portent PATRUM au lieu de PLEBIS, mais c'est une faute évidente, car un peu plus loin (I, 46), on trouve : *Injussu* POPULI.... *conciliata prius voluntate* PLEBIS.

Ce règne de Servius Tullius est plein de merveilles à expliquer, de problèmes à résoudre : il appartient, si j'ose parler ainsi, à une my-

thologie plébéienne, ou plutôt il est la partie cosmogonique des destinées plébéiennes.

Quoi qu'il en soit, le peuple était l'ensemble de ceux qui avaient des droits dans la cité; tant que les plébéiens furent sans droits, les patriciens seuls étaient le peuple. La célèbre maxime *Salus populi suprema lex* fut une maxime aristocratique.

La vérité est que les sympathies d'humanité générale ne peuvent naître dans la classe patricienne, mais seulement dans la classe plébéienne; et la maxime *Salus populi* reçut quelquefois des applications qui font frémir.

Varron avait cru que les enfants qu'à Sparte on précipitait du Taygète étaient non les enfants mal conformés, mais les enfants issus d'unions prohibées. Une loi des XII Tables, restituée d'après Cicéron, donnerait lieu de croire que la même chose se faisait à Rome. Qu'on se rappelle que les patriciens seuls avaient la beauté civile; qu'on se rappelle encore cette expression, *natura secum discors*, pour exprimer l'union réprouvée entre le sang patricien et le sang plébéien, et l'on comprendra celle-ci, *insignem ad deformitatem*, employée pour désigner un enfant que la loi condamnait à

périr. L'enfant né de ces sortes d'unions était un monstre civil.

Je crois devoir donner un exemple remarquable de la difficulté qu'offraient les institutions anciennes pour effacer une tache originelle, et cet exemple sera connu de tout le monde : il s'agit de l'esclave chez les Romains, lorsque l'humanité eut fait assez de progrès pour admettre l'affranchissement.

Première génération, l'affranchi ; seconde, le fils de l'affranchi, le libertinus ; troisième, le fils du libertinus, qui n'était pas encore ingénu ; quatrième, le petit-fils du libertinus, par conséquent l'arrière-petit-fils de l'affranchi. A la quatrième génération de l'affranchissement commençait l'ingénuité ; et encore quelle ingénuité !

Nous avons vu ce qu'étaient l'être patricien et l'être plébéien, dans leur enveloppement cosmogonique ; nous les retrouverons plus tard dans leur développement historique. Alors il sera établi que le plébéianisme est l'humanité elle-même prenant possession de la conscience et de la responsabilité de ses actes, c'est-à-dire s'élevant à la capacité du bien et du mal ; car, en dernier résultat, l'émancipation plébéienne

n'est autre chose que le don de la capacité du bien et du mal.

Les mythes anciens disaient que, pour accomplir l'initiation, l'initié devait tuer l'initiateur : voilà pourquoi les patriciens furent si constants à refuser ou à retarder l'initiation plébéienne. Ils avaient bien compris que cette expression mythique, transformée en expression historique, est le symbole d'un fait devant lequel ils devaient toujours reculer. Mais la Providence ne recule jamais. Le christianisme a accompli l'initiation générale par la mort volontaire de l'initiateur; et cette mort, qui fut l'exécution d'un décret éternel, est la rançon infinie de la capacité du bien et du mal accordée à tous.

Me voici arrivé sur les limites d'un nouvel ordre de choses; je dois pour le moment m'abstenir d'aller plus loin. Il me suffit que la pensée chrétienne soit manifestée.

J'ai donc trouvé ce qui distingue réellement le christianisme de la gentilité. Le vrai christianisme c'est l'humanité; la gentilité c'est l'exclusion de l'humanité. Ainsi le christianisme est la religion du genre humain; et cette expression genre humain était nouvelle au

temps de Tacite, chose remarquable, puisqu'elle annonçait l'unité que le christianisme apportait dans l'accomplissement des destinées humaines.

Le temps était venu où il ne pouvait plus y avoir plusieurs essences humaines, où il ne pouvait plus y avoir une religion patricienne et une religion plébéienne. D'après Plutarque, Alexandre se plaignait à Aristote de ce que ce philosophe avait publié des ouvrages appartenant à sa doctrine orale ou ésotérique. *Il mettait plus de prix à surpasser les hommes par la doctrine que par la puissance.* Aristote s'excuse en répondant que ses livres pouvaient être compris seulement par ses disciples.

Maintenant il n'y a pas besoin de deux doctrines; la même est donnée à tous; l'ésotérisme et l'exotérisme ne peuvent plus résider que dans la différence des esprits.

Je n'ai point dissimulé que j'avais en quelque sorte inventé un mythe, toutefois comme on invente une telle chose, c'est-à-dire en pénétrant le plus possible dans les entrailles mêmes des croyances.

J'ai dit que j'avais fait un poëme antique. Toute histoire commence par une épopée; j'étais donc tenu de commencer l'histoire de l'humanité par une épopée.

Il faut s'identifier avec le génie général des temps où les compositions symboliques étaient de l'histoire. Elles étaient saisies pour le fond, sans que l'on se rendît compte de la forme, sans que l'on eût besoin de les expliquer dans les détails. Ulysse faisait l'effet d'un héros différent du type héroïque : c'était le plébéien, à l'insu des poëtes et des peuples, qui l'adoptaient tel que le donnait la tradition. Nul ne demandait pourquoi il employait toujours la ruse; on savait bien que la force essentielle du héros lui manquait. Nul ne s'étonnait de voir sa tête couverte du pétase, parcequ'on le prenait pour l'homme voyageur. S'il voulut obtenir les armes d'Achille, avait-il un autre moyen que la parole? Les armes d'Achille étaient une Genèse, comme le démontre la célèbre description du bouclier, imitée depuis par Virgile, qui a fait aussi du bouclier d'Énée une Genèse.

L'emblème donné par la tradition était

adopté dans toute sa rigueur, et homogènement complété. Il importe peu de savoir où Photius a trouvé qu'Ulysse fut changé en centaure par Halé, magicienne étrusque; il suffit de sentir que la légende est conforme à l'esprit du mythe.

Strabon niait les Amazones, parcequ'il ne pouvait les expliquer. Mais les Amazones étaient consacrées par la poésie et par les arts; et nous voyons, à côté de tous les ordres de civilisations primitives, apparaître un peuple d'Amazones.

Ainsi les Centaures; ainsi les Cyclopes; ainsi ces îles habitées seulement par des nymphes.

Quant aux personnifications, il serait permis de dire non pas qu'elles sont naturelles, mais qu'elles sont dans la nature même de l'esprit humain. Cette faculté primitive de personnification tiendrait-elle à un sentiment confus d'une vérité cosmogonique, à savoir que l'homme universel fut divisé pour être expié?

Les personnifications, il n'est pas inutile de le remarquer, sont de deux sortes, de

même que parmi les hommes marqués pour marcher à la tête des siècles il en est de deux sortes.

En effet, il y a les hommes spontanés et les hommes assimilatifs ; ceux qui devancent leur temps, et ceux qui le représentent.

Voilà pourquoi il est arrivé que nous avons plusieurs personnages portant les noms de Thot, de Zoroastre, d'Orphée. Les uns sont les hommes spontanés, qui ont gouverné l'avenir; les autres sont les hommes assimilatifs qui ont été l'expression d'un temps.

Voilà pourquoi n'ayant fait qu'un Orphée, j'ai dû réunir dans le même type l'homme spontané et l'homme assimilatif. Cet Orphée a donc dû représenter quinze siècles, ainsi que je le disais tout-à-l'heure.

De plus, toute doctrine, toute institution, ainsi que je le disais encore, se bifurquent : de là une nouvelle personnification, revêtue toujours du même nom.

Mais on ne peut exiger que je dise tout dans ce premier supplément aux Prolégomènes. J'ai seulement voulu montrer que je pouvais justifier tous les éléments de ma composition.

Les arguments placés à la tête de chaque livre sont les développements successifs de cette première addition.

J'ai donné au neuvième livre le nom de cosmogonie romaine.

L'épilogue qui termine l'Orphée s'unit intimement au prologue qui commence la Formule générale. Ce sont comme deux anneaux qui entrent l'un dans l'autre. La chaîne des destinées humaines étant continue, il fallait bien que la pensée essayât de suivre sans interruption cette chaîne.

La Formule générale sera précédée elle-même par une seconde addition aux Prolégomènes.

Toutefois j'ai dû desirer une transition métaphysique; Vico est venu me l'offrir. Son traité *De antiqua Italorum sapientia* est en quelque sorte le complément de cette cosmogonie romaine tentée dans le neuvième livre d'Orphée.

La psychologie que j'en tire, analogue à la gnosse, et que je chercherai à rendre sensible, suppose que l'homme a graduellement acquis la conscience; j'oserai dire que la révolution

française, époque si puissamment palingénésique, confirme cette théorie. Une partie considérable du peuple qui était hors des mœurs générales y est entrée. L'acquisition du droit commun n'est autre chose que la participation aux mœurs générales.

FIN DE LA PREMIÈRE ADDITION AUX PROLÉGOMÈNES.

ORPHÉE.

LIVRE PREMIER.

ARGUMENT

DU LIVRE PREMIER.

Le lecteur doit savoir maintenant ce qu'est le poëme d'Orphée. Le lieu de ma fable est cette partie de l'horizon historique qui est le lieu de l'épopée primitive.

Dans les Prolégomènes, j'ai fait sentir l'idée générale; dans les arguments de chaque livre, je m'occuperai de quelques détails.

Le premier livre est l'exposition du poëme.

Le vieux *Latium* représente ce qu'il y a de plus reculé dans les origines romaines.

Évandre est sorti de la région *anté-lunaire*, c'est-à-dire conserve la mémoire d'une époque antérieure au défrichement primitif, alors que les rayons de la lune ne pouvaient pénétrer jusqu'au sol encombré d'une végétation exubérante. Les hiéroglyphes des bois sacrés nous apprendront plus tard à apprécier cette tradition de la grande forêt de la terre, éclaircie çà et là par les premiers travaux de l'homme.

Évandre est un *meurtrier*, car, ainsi que cela a

été dit, tout *auteur* d'un ordre de choses, dans la langue du mythe primitif, est un *meurtrier*. Ce *meurtrier* fut même un *parricide*, car, dans cette même langue, un *dynaste*, un fondateur de dynastie, est un *parricide*.

Je me serais bien mal expliqué jusqu'à présent si j'avais besoin de revenir sur les idées attachées à ces meurtres, à ces incestes, à ces expositions d'enfants prédestinés, qui sont des évènements si communs non seulement dans les mythologies, mais aussi dans les premières narrations de toute histoire antique.

Toutefois ces meurtres, ces crimes divers, qui sont des mythes, ont besoin d'être expiés; et c'est là que réside le principe enveloppé de la grande loi des sociétés humaines.

Carmenta est une prophétesse palingénésique; j'ai conservé la désinence de son nom à cause de sa transformation en sibylle latine : j'aurais pu aussi bien la désigner sous le nom de Nicostrate pour le temps où elle fut *thyade arcadienne*.

La succession des *muses théogoniques* et des *muses cosmogoniques* exprime une succession de faits antérieurs au défrichement primitif. Les *muses de l'humanité* expriment une troisième période qui se partage elle-même en trois autres périodes, celles qu'ont signalées Varron et Vico,

celles dont il a été si souvent parlé dans les Prolégomènes.

Hortuna est la *Fortune*, mais la Fortune italique primitive. J'ai conservé l'aspiration et la désinence; la vétusté du mot dit la vétusté du sens que j'ai voulu réveiller. Il en est de même du mot *Fatum*, qui désigne le *Destin latin* primitif, dans le sens déterminé par Vico et par moi.

En général, je n'emploie ces sortes de mots que pour leur conserver un sens originel qui se perdrait soit par une traduction française, soit même si je ne prenais pas le soin d'en étudier les vieilles acceptions, quelquefois perverties par les élégances latines du siècle d'Auguste, quelquefois aussi ignorées de ceux qui s'en sont servis. Mais, il faut bien le dire, nous nous sommes tant occupés, dans nos écoles, de la langue du siècle d'Auguste, que la plupart de ces inflexions de sens ou d'acceptions peuvent nous être attribuées. De là la nécessité de remonter le plus possible aux sourees.

Le mot *numèn* est déja expliqué dans les Prolégomènes : chaque dieu avait son *numèn*, et était lui-même un *numèn* : ceci tient à une idée sur laquelle repose la cabale, car cette idée, qui est celle de la puissance des noms, n'appartient pas aux Juifs seulement.

Le mot *génius* ne pouvait se traduire, parceque

je voulais lui donner une signification spéciale, et que le mot *génie* eût eu besoin d'être restreint par une périphrase : d'ailleurs il fallait bien que plus tard le lecteur fût préparé aux mots *ingenuùs* et *ingénuitas. Ingéniùm*, c'est comme on le verra, la capacité du bien et du mal. Et ici nous nous trouvons en présence du dogme universel, si souvent démontré par les destinées humaines.

Je ferai, au reste, l'histoire de tous ces mots que j'ai nommés *mots témoins*, de leurs diverses phases, de leurs significations successives.

Pour mieux comprendre ce que les Latins entendirent par le *géniùs* de famille, il est bon de se rappeler que les Indiens et les Chinois prennent collectivement une race comme un individu. L'enfant céleste, le type de la race, agit dans tous ses successeurs. Les actions des ancêtres et des descendants sont toutes mises sur le compte de ce personnage qu'on pourraît nommer mythique. Nous attachons quelque chose de cette idée à l'unité d'une race royale, dont les destinées commencent, durent et finissent.

Loi-*mos*, au pluriel, lois-*morès* : c'est la désignation de toute loi antérieure à la constitution civile des sociétés humaines. Si je m'étais servi de la locution *loi traditionnelle*, j'aurais égaré le lecteur dans un sens incomplet : le sens vrai et légitime

sera fixé dans le IXe livre. La loi-*mos* est éminemment ésotérique.

Ops, au pluriel *opès :* c'est la terre, c'est la richesse, c'est l'homme identique avec la terre, c'est le possesseur par sa nature propre, c'est le défricheur primitif, c'est l'homme dans le sens le plus absolu et le plus virtuel. Ici, il faut que je l'avoue, j'ai tout pris sur moi. Néanmoins ma hardiesse sera pleinement justifiée dans les volumes de preuves.

L'*ops* est donc pour moi le *vir* d'un âge antérieur, l'*homme* qui a en soi la raison de lui-même, et qui par conséquent, né dans la capacité du bien et du mal, peut s'attribuer l'impunité.

Le *vir* est l'*ops* d'un âge suivant. Ainsi le mot *vir* serait mal traduit par le mot *héros*. *Énée* est appelé dans Virgile *vir* et *pater*. Il aurait dû être appelé aussi *auctor*, dans le sens de la vieille langue latine, dans le sens où *Romulus* disait *fides* AUCTORITASQUE *mea*, c'est-à-dire dans le sens de *source* et *cause*.

Je me suis plus d'une fois arrêté sur le mot *hostis*, et j'y reviendrai encore.

Maintenant nous savons ce que sont les religions *opiques* et les religions *hostiques*. Ce n'est pas seulement la différence de l'ésotérisme à l'exotérisme, puisqu'il s'agit ici d'une différence dans la nature

même de l'*ops* et de l'*inops*, du *vir* et de l'*hostis.*

La *vira*, comme on le voit, est la *femme*, dans le sens où *vir* est l'*homme.*

Les *viræ* latines de cette époque participèrent à la cité. Les mystères de Vesta leur appartenaient. Elles rendaient des oracles. Elles ont donc de l'analogie avec les femmes des nations celtiques.

La *mulier* des XII Tables n'est point pour moi la *femme*, c'est l'individu frappé du caractère passif ; c'est l'*inops*, l'*hostis*, le *plébéien*, selon l'âge ou le cycle de civilisation : c'est le *client* tenu d'aller aux funérailles du *patron. Mulier* est une expression mythique, reste d'une loi-*mos.*

Le *Sulcus primigénius* est le *sillon* que l'*auctor*, l'*auteur* de la cité, traçait pour fixer les limites d'un *oppidum*, de la ville.

Il suffit de cette énonciation : sans cela il faudrait un traité tout entier. J'espère plus tard ne rien laisser en arrière sur ces rites si étonnants de la fondation d'une ville primitive. Mon lecteur se sera accoutumé peu à peu à ces flots de lumière qui sortiront de cet ancien monde.

Sur le sol que j'ai voulu peindre, chaque glèbe de terre a un nom, et cet ensemble de noms est lui-même toute une langue : à ce sujet, il n'est pas inutile de remarquer que, d'après l'*Etymologicum magnum*, le nom d'*Amphion* veut dire *étymologue.*

Remarquons encore que ceux qui ont droit à la cité, les *possesseurs*, jettent dans le *sillon* la glèbe, qui est le signe de la propriété incommunicable, que ce même signe est placé sur la bouche de l'*ops* à sa mort; et l'as qui, dans un autre temps, fut mis entre les lèvres du mort représenta cette glèbe mystique.

Dans l'*Antigone* je n'avais point oublié la glèbe célèbre donnée par Protée à Jason.

Le *connubiùm*, c'est-à-dire le mariage considéré comme une initiation, les cérémonies du mariage liées à des traditions cosmogoniques, enfin le mariage identique avec la possession du sol : tout cela sera manifesté en son lieu.

Thamyris, qui était sans race, eût été obligé d'emprunter un enfant de race, pour parvenir à l'initiation civile : cet enfant se fût nommé *casmilòs*, *condominùs*, *hérès*, toutes expressions relatives à l'identité de race, dont il vient d'être question.

Nous verrons, dans la Formule générale, que, pour accomplir toute action civile, le *client* était tenu d'emprunter le nom et l'amulette de son *patron*.

Le mont *Murcùs* est le mont Aventin de la première sécession plébéienne.

Jupiter *ombriòs* ou *pluviùs*, c'est le dispensateur des ames.

Il fallait bien conserver quelque part la tradition suivie par Virgile et par Ovide : tel est le motif du chant de Pallas.

J'ai rendu compte de la raison qui m'a porté à faire investir Thamyris d'une mission donnée par les prêtres de l'Égypte.

ORPHÉE.

LIVRE PREMIER.

CLIO.

LE LATIUM.

A l'hespérie de la Grèce est une terre ancienne, où l'on raconte que Saturne, descendu directement du ciel, donna jadis de paisibles lois. C'est là que, jeune encore, l'Arcadien Évandre avait transporté ses pénates. Les nuages dont est restée enveloppée l'histoire de ces temps reculés, sans doute, doivent nous laisser beaucoup d'incertitudes sur les causes et les motifs qui déterminèrent Évandre à prendre une telle résolution. Avait-il été attiré dans le mystérieux Latium par la vague renommée de Faunus, par la renommée, non moins obscure, de Garanus, l'Hercule latin? Est-il vrai qu'il se fût souillé d'un parri-

cide, en cédant aux conseils de sa mère, la nymphe Carmenta, prophétesse illustre? Toutefois ces nuages se retireront devant nous, à mesure que nous avancerons dans les secrets du passé. Nous saurons ce que furent et ce meurtre symbolique, et l'expiation, également symbolique, à laquelle il donna lieu. Nous saurons ce que fut Carmenta, vira magnanime, qui devait un jour avoir des autels; nous apprendrons comment, thyade détestée dans sa première patrie, elle inspira les lois-morès dans la seconde patrie où elle accompagna son fils. Nous évoquerons le génie des traditions, et il nous répondra.

Les muses théogoniques, les premières dans la hiérarchie intuitive; les muses cosmogoniques, qui marchent après; les muses des destinées humaines, qui viennent les dernières; toutes vierges immortelles, filles à jamais sacrées de l'inspiration et de la prière, forment trois chœurs qui se succèdent et se répondent, trois chœurs différents, selon la nature des faits confiés à la mémoire des peuples, chœurs éternellement harmonieux, dont il nous sera permis peut-être d'entendre quelques sons affaiblis; et lors même que nous ne

parviendrions à n'en saisir que le plus léger retentissement au travers des siécles, encore devrons-nous rendre graces au génie des traditions, si, pour nous, il vient briser un instant les liens de son long sommeil.

L'antique Hortuna, qui n'est ni la parque terrible, sœur sévère de l'inexorable Fatum, ni la justice distributive connue sous le nom de Némésis, Hortuna, numèn conciliateur entre le destin et la liberté, l'antique Hortuna nous ouvrira-t-elle ses redoutables sanctuaires? Le génius, qui présidait à la génération des ames, nous dira-t-il ce que, dans ces temps si obscurs, furent les opès et les inopès, qui seront les patriciens et les plébéiens d'une autre époque?

Le vaste sens enfermé dans le mot hostès nous sera-t-il révélé, pour nous raconter tout un ordre de choses primitif? Verrons-nous les religions opiques, expressions impassibles des traditions générales, sortir du silence jaloux où elles résidèrent, pures et inconnues de ceux qu'on nommait les profanes? Saisirons-nous le caractère des religions hostiques, transformations diverses, selon les temps et les lieux, qui furent d'abord des condescendances pour

la multitude, et qui devinrent ensuite des superstitions imposées par d'inflexibles patriciats? Reconnaîtrons-nous ainsi la grande pensée de la dignité humaine fortement exprimée pour quelques uns, soigneusement soustraite à une partie considérable des mortels, se dégageant peu à peu, pour un plus grand nombre, par des initiations lentement successives, jusqu'au jour où le christianisme devra la mettre à l'usage de tous?

Parviendrai-je à faire jaillir la lumière du sein de si épaisses ténèbres? Je ne puis pas trop l'espérer. N'importe, mes efforts ne seront pas perdus, car nul effort n'est inutile; et si la vérité ne se dépouille pas pour moi de son triple voile, elle ne trouvera pas trop téméraire la main qui voudra, sinon le soulever, du moins le toucher avec respect; elle daignera sourire à mon entreprise, et les plis de ce triple voile, vus de plus près, nous manifesteront quelques traits de la vérité elle-même.

Bien des années s'étaient écoulées depuis que le pasteur arcadien avait fui les profondes retraites du mont Lycée, et les rives fleuries de

l'Érymanthe, pour venir dans une contrée où il devait être pasteur moins heûreux et moins tranquille, mais pasteur des hommes. Évandre, on le sait, croyait appartenir à une race qui avait précédé la lune; et cette parole proverbiale cache l'énonciation d'un mythe civil. Quelle dût être sa surprise, lorsqu'il reconnut ici les vestiges puissants d'une race ancienne de héros dont il n'avait jamais ouï parler! Ces tombeaux sicans qui, dans un autre âge, avaient été construits avec une vaine solidité, qui plus tard furent brisés et dispersés par des volcans furieux, et dont les cimes, encore subsistantes, semblaient comme des débris d'un vaste naufrage, jetés au hasard sur les flots d'une lave à peine refroidie; ces tombeaux attestaient l'existence d'une génération qui avait eu déja de terribles combats à soutenir contre les éléments. Quelle dut donc être sa surprise de voir des ruines de villes, là où il croyait trouver des hommes nouvellement sortis de la terre; d'apprendre des doctrines, là où il croyait avoir à en enseigner! En effet, aurait-il pu soupçonner qu'il existât une contrée où chaque glèbe avait un nom, le nom sacré d'un numèn? La série de ces noms sa-

crés était toute la langue, et formait une sorte de théogonie hiérographique écrite sur le sol; pouvait-il soupçonner qu'il eût à s'instruire dans une théogonie si extraordinaire? mais cet étonnement ne fut point partagé par la nymphe Carmenta, en qui l'inspiration était une science; ce fut à elle qu'il dut de pouvoir pénétrer dans cette langue, appelée barbare, et chère aux dieux; ce fut encore à ses conseils, ou plutôt à ses irrésistibles commandements, qu'il dut aussi de pouvoir gouverner avec force et sagesse les peuples que lui soumettait une destinée mystérieuse.

L'exilé de la région anté-lunaire, à son arrivée dans le Latium, avait commencé par bâtir deux villes; l'une, à l'embouchure du Serranus, qui sera le Tibre, père immortel; l'autre, sur le sommet du Palatin, où avait été déja une cité antérieure, connue sous le nom de la Ville Sicilienne. Selon le rite primitif, Évandre avait attelé au même joug un taureau et une génisse, et avait profondément creusé le sillon mystique, enceinte inviolable des deux villes nouvelles, pour y enfouir religieusement les choses fatales et les deux glèbes de terre arcadienne qu'il avait

apportées avec lui. Non loin de là était le mont Murcus, double colline couverte de forêts, asile des terreurs religieuses, et entourée de fertiles marais, de gras pâturages. Ce mont sera l'Aventin destiné à une gloire toute plébéienne. Évandre le choisit pour sa demeure. Il voulait d'abord n'avoir qu'une simple cabane, abritée d'un toit de chaume, à la manière des pasteurs du Ménale; mais il trouva, tel fut l'avis de Carmenta, qu'un palais serait plus convenable pour l'habitation d'un pasteur des peuples. Une enceinte de fortes murailles, construites par les Sicans autocthones avec des pierres brutes posées l'une sur l'autre, sans ciment, et délaissées par eux, était restée debout au milieu de ravages dont les siècles n'effaceront point l'empreinte. Cette forteresse phéacienne qu'un vaste lierre embrassait de ses rameaux immenses était devenue le fruste palais du roi.

Maintenant il touchait au terme de sa longue carrière, et ce n'était pas sans de vives inquiétudes qu'il voyait approcher sa fin. De redoutables oracles, qui commençaient à se répandre en tous lieux, un avenir devenu tout-à-coup incertain, lui causaient de mor-

telles alarmes sur son fils Pallas, pieux héritier d'un trône qui ne pourra point s'affermir. Ce jeune prince préludait, par les durs exercices de la chassse, aux cruels travaux de la guerre. Trop tôt, hélas! il devra déployer son courage dans les combats meurtriers; trop tôt, noble victime de l'hospitalité généreuse, il périra pour la cause alors inconnue d'un étranger par qui vont se renouveler encore les destinées humaines.

Évandre avait reçu depuis peu, dans sa cour modeste, un chantre inspiré dont il ignorait la patrie et l'origine; et, pour se conformer à l'usage antique, avant de l'admettre à la sainte communauté du sel, il avait fait avec lui échange de présents. Thamyris était le nom du chantre inspiré; ce nom, qui lui fut mérité par sa voix harmonieuse, n'est point demeuré obscur parmi les hommes. Confident des quatre muses filles du ciel, dès sa plus tendre enfance Thamyris avait parcouru les îles et les mers, avait visité les lieux célèbres, s'était rendu savant dans toutes les sciences divines et humaines. Mais les muses qui l'avaient instruit étaient des muses jalouses, conservatrices rigides du mys-

tère civil et social; elles ne surent point supporter sans déplaisir qu'il divulguât ce qui lui avait été enseigné. Elles se repentirent, dit-on, d'avoir laissé un plébéien s'avancer, malgré sa nature infime, dans la connaissance du bien et du mal. Ne pouvant le dépouiller de la science, elles le privèrent de la vue. Nous saurons le moment qu'elles choisirent pour lui infliger cette peine, qui fut toutefois le signe d'une grande initiation. Depuis long-temps donc il était aveugle; mais les tableaux de la nature, qui ne venaient plus frapper ses yeux, se représentaient toujours, avec une merveilleuse vivacité, dans sa féconde imagination. Le malheur avait marqué, sur son front, d'augustes empreintes; néanmoins, quelquefois encore, un doux sourire errait avec charme sur ses lèvres. Les muses avaient puni leur poëte, et ne l'avaient point enrichi. Souvent obligé, à cause de sa pauvreté, d'essuyer les rebuts des hommes, il paya le chétif loyer de son voyage par des chants sublimes, dont toute la magnificence des rois de la terre n'aurait pu sans doute égaler le prix.

Ainsi le poëte indigent, vieux, aveugle,

égaré loin de sa patrie, semblait ne chercher qu'une sépulture ignorée; car, à force d'avoir survécu à tous les siens, dont peut-être jamais il ne partagera les paisibles habitudes, il était devenu étranger à la génération nouvelle: il ne reverra plus la terre de sa naissance, et c'est une terre, pour lui sans souvenirs, qui doit recouvrir ses os. Et toutefois Évandre était à présent le seul homme dans le monde avec qui il pût parler des anciens peuples de la Grèce, et des évènements d'un autre âge.

Au reste, il faut le dire avant tout, c'était pour le genre humain un temps de crise, une époque de fin et de renouvellement, et bientôt nous admirerons comment, sous les yeux de la Providence, s'opèrent les renaissances sociales.

Le roi vénérable s'est empressé d'accueillir le dépositaire de mille traditions diverses, pour en acquérir la connaissance; à son tour, il ne craindra point de communiquer à son hôte illustre les secrets de la sagesse italique. Ainsi l'échange des présents de l'hospitalité n'a été pour eux que l'emblème d'un autre échange bien plus précieux, celui des doctrines puisées dans mille sortes d'initiations. Ils auront

l'un avec l'autre de tristes et doux entretiens, dans plusieurs langues, tantôt sévères, tantôt flexibles, toutes issues de cette langue sacrée, qui fut ensuite nommée barbare, cette langue qu'on dit avoir été le produit spontané de l'étonnement et de la reconnaissance des peuples, alors qu'Apollon, fils de Jupiter, perça de ses flèches divines le serpent Python.

On voyait les deux vieillards, nobles et pacifiques témoins de ce combat merveilleux entre les destinées anciennes et les destinées nouvelles, errer seuls au sein des collines dont la gloire alors était obscure, mais où devait être Rome, et sur les bords du Serranus, également inconnu, qui sera le Tibre, père immortel. Ils allaient ensemble visiter les débris de Saturnia, de Vola, d'Atys-Janus, villes dont la célébrité a péri dans la mémoire des hommes. Ensemble ils affrontèrent les mystères terribles du Capitole, les mystères amphictyoniques de la Junon farouche assise sur l'Aventin. Ensemble ils étudièrent les phénomènes de la foudre, signe sublime, un et varié, qui est aussi toute une langue, la langue du nutùs divin, langue détachée du sour-

cil redoutable de Jupiter. Ensemble ils apprirent les secrets de l'haruspicine, par laquelle l'ame de la victime est interrogée; car pour les Étrusques la palpitation était l'ame même des animaux; et cette ame, qui réside dans la palpitation, ils la croyaient en contact avec l'ame universelle. Ensemble ils lurent dans les anciens rituels les présages tirés du vol des oiseaux, et ils surent ainsi que ces présages étaient fournis et dirigés par l'ame des ancêtres opès, raison pour laquelle les inopès étaient inhabiles à prendre les augures. Enfin ils parvinrent ensemble à connaître la différence des ames, celles qui sont émanées directement de Jupiter ombriòs, celles qui, après avoir habité des natures patriciennes, viennent ensuite subir le châtiment d'être comprimées dans des natures plébéiennes; telle était pour ces temps l'explication du géniùs des familles, du lare domestique.

Mais n'anticipons point sur l'exposition de telles doctrines, que nous verrons se développer successivement. Oui, nous pourrons y atteindre sans craindre ou la cécité de Thamyris, ou le supplice de Prométhée sur le Caucase. La muse qui m'inspire n'est point

une muse jalouse; et, grace au christianisme, il n'y a plus deux natures humaines.

Le vieux roi aurait desiré que le vieux poëte eût retracé sans cesse à sa pensée la peinture de ces contrées ingénieuses, dont ni l'un ni l'autre ne respireront plus l'air embaumé; de ces contrées, échappées les premières à la conjuration des éléments, et pleines déja de souvenirs qui charmeront toute la suite des âges. Lorsque Évandre sortit de la Grèce, l'expédition des Argonautes venait d'être terminée. Alors le nom d'Hercule se répandait dans le monde entier, qu'il avait rempli de ses exploits, des sommets du Caucase au détroit de Calpé, ouvrage de ses mains puissantes. Alors une renommée, non moins éclatante, mais pleine de plus touchantes merveilles, commençait à naître; c'était celle du législateur de la Thrace, qui, avec Atalante, avait pu voir les magnifiques mystères de Colchos, qui, dans ses courses civilisatrices, avait rencontré Jason, le héros juste, la mélodieuse sirène du Phase, le centaure Asbolus, devin infaillible.

« Depuis, disait Évandre, bien des évène-

« ments ont travaillé la race misérable des « mortels. J'ai connu tous les détails de la « guerre odieuse de Thèbes. D'ici j'ai en quel- « que sorte entendu le bruit des batailles ter- « ribles, qui a ensuite retenti en Asie et en « Europe. Sait-on à présent la cause secrète et « profonde qui a produit la guerre de Troie? « Est-ce le combat des idées de l'Orient et de « l'Occident qui se sont revêtues de cette cruelle « manifestation? Les sages ne disent-ils pas, « en effet, que tous les événements de la terre « se passent dans les sphères de l'intelligence « avant d'être éclairés par la lumière du so- « leil? Pâris, le premier auteur de cette fu- « neste division qui coûta la vie à tant d'il- « lustres victimes, était-il le chantre d'une « cosmogonie contestée? Pourquoi l'Assyrie, « ce premier grand empire qui sans doute « marche à sa décadence, pourquoi l'Assyrie a- « t-elle lâchement abandonné son malheureux « tributaire? Enfin est-ce, comme je l'ai ouï « raconter, le refus de l'initiation du mariage « qui a allumé tant de haines furieuses? Quoi « qu'il en soit, cette puissante métropole du « roi Priam n'a pu s'écrouler au milieu du « sang et des flammes sans que le fracas d'une

« si grande catastrophe n'ait frappé mes oreilles
« inquiètes. Je n'ai pu rester insensible à de si
« lamentables infortunes. Chaque jour, sur
« les côtes des diverses régions euxoniques,
« on recueille les débris de cette vaste ruine.
« Grecs et Troyens errent sur toutes les mers,
« cherchent des abris dans les profondes anses
« de tous les rivages, pénètrent par toutes les
« embouchures des fleuves. Également pour-
« suivis par le sort, ils viennent tous demander
« une hospitalité menaçante. Mais, parmi de
« si prodigieux revers, qui ont enveloppé les
« vainqueurs et les vaincus dans de sembla-
« bles douleurs, j'ai dû sur-tout m'intéresser
« aux calamités sans nombre qui ont pesé sur
« les enfants de Dardanus. Nos ancêtres sont
« les mêmes; nous reconnaissons pour pre-
« mier auteur de notre race un sage Atlante,
« qui nous a transmis toutes les plus émi-
« nentes prérogatives du sang royal; et des
« oracles, qui agitent sourdement les peuples,
« nous annoncent que la postérité d'Assaracus
« doit régner sur la terre de Saturne. J'entre-
« vois donc des destinées nouvelles, qui se
« préparent à l'insu des faibles humains, à
« l'insu même des anciens rois, pasteurs des

« peuples, et qui précipitent les jours de ma « vieillesse dans d'incroyables troubles dont je « ne suis pas le maître. Je me confie toutefois « à la bonté et à la sagesse des dieux immor- « tels. Pan et Diane, divinités arcadiennes que « j'ai transportées dans le Latium, finiront, « je l'espère, par former une alliance avec les « dieux indigètes de la contrée. Peut-être, « ajoutait-il, poëte savant, pourrez-vous m'ai- « der à sonder de tels mystères, peut-être « pourrez-vous rassurer mon ame si juste- « ment et si profondément agitée. »

Ainsi parlait, avec une tristesse pleine de douceur, le vieil Évandre, dans son modeste palais, vaste ruine d'une citadelle phéacienne, au sein des collines qui devaient être la ville éternelle.

Thamyris ne pouvait rassurer son hôte bienveillant; il ne saurait, hélas! qu'ajouter à ses terreurs intimes, en l'encourageant à supporter avec constance les évènements qui paraissaient se préparer et se mûrir. Seulement, laissant échapper quelques mots sur la rigueur des destinées humaines : « Il est à croire, « disait-il, que les peuples ne doivent pas tou- « jours demeurer sous le sceptre des rois pas-

«teurs. Les dynasties royales, dont l'existence merveilleuse se compose à-la-fois des directions du passé et des lois qui régissent l'avenir....; mais est-il bon, ajoutait-il en se reprenant, de vous faire ainsi connaître d'avance les choses qui vous seront trop révélées par la suite de nos entretiens?»

Thamyris n'avait pas voulu d'abord dévoiler à son ancien ami le but et le motif de son voyage. En effet, ce n'était point un vain goût d'aventures qui l'avait porté à confier aux orages des mers les restes d'une vie inquiéte. Le poëte divin, dépouillé en quelque sorte de ses propres pensées, et transformé par la haute mission qu'il avait reçue, était chargé de répandre les lumières de l'initiation, et de les distribuer selon le besoin des sociétés naissantes. Dépositaires de notions primitives, dont le secret jusqu'à présent est resté enseveli dans leurs souterrains, les prêtres de l'Égypte, attentifs alors à tout ce qui pouvait produire l'avancement des hommes sur la terre, habiles à suivre et même à diriger les destinées des différents peuples, n'ignoraient pas qu'Énée allait, avec les débris de Troie, fonder un empire dans le Latium. Cette con-

trée, où les travaux de l'homme venaient d'être renversés par la formidable puissance d'une nature ébranlée, où des fleuves de feu avaient coulé sur les monuments à peine achevés des Ombriens et des Sicans; cette terre, encore mal affermie, attirait en ce moment tous les regards. Énée avait été reconnu, dans l'assemblée des sages, père et chef d'une nouvelle race royale. La Parque s'était, dit-on, expliquée. Il fallait donc préparer les voies, et s'assurer que les symboles de l'Orient, les pénates d'Énée, ne seraient point repoussés de toutes les côtes de l'Italie, que le héros pourrait fonder l'empire promis à ses armes. Les sages avaient pensé que le vieil Évandre devait être le lien naturel entre des fortunes si diverses. Le parjure de Laomédon avait été assez puni, et la justice divine, une fois satisfaite, il n'y avait plus de place que pour la clémence. Le châtiment ne doit point se perpétuer à l'infini sur la terre. Le sceptre d'Ilus fleurira sur d'autres rivages; et les choses fatales de Troie deviendront les choses fatales d'une cité qui ne sera vassale de nulle autre. L'outre gonflée, marque et gage de l'éternité, sera respectée de la tempête. La noble Vesta de Pergame trouvera

un sanctuaire où elle recevra les hommages nouveaux. Ainsi les vénérables traditions se succéderont sans être interrompues, et se perpétueront religieusement parmi les hommes. Toutefois les sages, dans leurs conseils, n'eurent jamais le fol orgueil de rendre des arrêts dont ils voulussent exiger l'exécution; ils ne faisaient qu'acquiescer d'avance à ceux où ils reconnaissaient la marque de la volonté divine. Ils ne faisaient point le destin, ils y obéissaient les premiers. Ils savaient ce qu'exigent d'adoration l'économie générale de la Providence, et de respect la liberté des êtres intelligents. Toute vue élevée, toute vue intime, dans les affaires humaines, consistent seulement à voir ce qui est, et, dans ce qui est, le germe infaillible, la prophétie de ce qui doit être.

Thamyris se décide à accomplir une tâche qui lui est imposée. Les préceptes de la sagesse ne doivent point être arides; ses oracles animent une poésie quelquefois mâle et sévère, quelquefois douce et persuasive, selon le besoin des hommes, selon le grade de l'initiation. Des récits touchants et variés sont le cadre heureux qu'a choisi l'envoyé des prêtres de l'Égypte, pour instruire le roi de la

forteresse phéacienne; Orphée sera l'objet de ces récits, qu'Évandre ne pourra se lasser d'écouter. « Je n'ai point été son disciple, di-« sait Thamyris, je n'ai point vécu avec lui. « J'ai suivi de loin la trace lumineuse qu'il « laissait après lui, par-tout où il portait ses « pas. Je l'ai à peine aperçu; et, regret sans « égal! je ne l'ai aperçu que lorsque déja sans « doute il recélait la mort dans son sein. Les « seules paroles que j'aie entendues sortir de « sa bouche sont les paroles de l'heure su-« prême, alors que la vie concentrée au fond de « l'être, mais toujours fidéle aux grandes sym-« pathies de l'humanité, commence à se déta-« cher des organes terrestres, et à revêtir les « ailes immortelles qui doivent la porter dans « une sphère plus élevée. Il ne m'a pas même « été donné de l'appeler par son nom glo-« rieux et mystique, car j'ignorais entière-« ment quel était celui qui refusait d'entrer en « communication avec moi. Je venais de le « chercher par toute la terre, et il m'échappe « au moment où je le rencontre; il m'échappe « aussi inconnu que s'il n'eût jamais été l'objet « de mes pensées. Toutefois les paroles de « l'heure suprême sont restées dans ma mé-

« moire, comme la plus haute révélation de « Dieu, de l'homme, de la société. Mais, « étrange dédain de sa propre gloire! il est « mort loin du mouvement des peuples dont « il fut le bienfaiteur. Il s'est survécu; et son « nom lui arrivait à lui-même comme le nom « d'un autre; il lui arrivait, tantôt vénéré, « tantôt détesté, car les créations de son génie « avaient eu déja en plusieurs lieux le temps « de se pervertir. Les Muses toutes seules ont « reçu son dernier soupir, ont pris soin de sa « dépouille mortelle, et lui ont élevé un tom- « beau dans la solitude. J'ai vu le tombeau « élevé par les Muses au poëte divin; il sub- « sistera toujours, parceque l'ouvrage des « Muses ne doit point périr. Un oracle cepen- « dant, que je ne puis passer sous silence, in- « dique la destruction de ce tombeau sacré. « Lorsque les cendres d'Orphée, est-il dit, « verront le jour, un porc détruira une ville. « Quelle est cette ville ainsi menacée? Le porc « n'est-il point le hiéroglyphe du patriciat? « L'oracle lui-même n'est-il pas un symbole, « le symbole de l'effort que fera l'initié pour « se saisir des cendres de l'initiateur, et con- « quérir à ce prix un tombeau? Le reste de

« l'histoire d'Orphée, je ne dois pas vous le « dissimuler, prince pacifique, se compose de « faits incertains, façonnés par les voix con- « fuses de la Renommée et par l'imagination des « peuples. La multitude et la rapidité des mer- « veilles qu'il a opérées autour de lui, et qui « se sont aussitôt propagées au loin, ont suffi « pour couvrir sa noble vie comme d'un voile « analogue à celui des souvenirs antiques; on « ne le voit plus en quelque manière que dans « la nuit des temps, où l'on dirait qu'à force « de prodiges il ait voulu se réfugier d'avance. « Son apothéose dans les adytes de l'Égypte « est venue mettre le comble à sa gloire; car, « pour que vous ne l'ignoriez pas, les prêtres « des saints mystères jugent non seulement les « rois et les princes des nomes sacrés, après « que la mort a éclairé leur vie d'une lumière « définitive, mais ils jugent aussi les princes « et les rois des autres contrées; ils jugent en- « core à leur auguste tribunal tous ceux à qui « il a été donné d'exercer une grande in- « fluence sur les sociétés humaines. Ainsi vous- « même, roi pasteur, vous le dernier des rois « de cet âge du monde, vous n'échapperez « point à cet impassible jugement. Et moi.

« moi qui ne devais être qu'un obscur voya-« geur sur la terre, mais que les Muses ont « daigné visiter, moi à qui a été confié un « flambeau pour éclairer les peuples, flam-« beau qui n'a pu m'être retiré lorsqu'une fois « il a été remis entre mes mains, je serai jugé « à mon tour comme les rois et les princes des « nations; en cela les poëtes sont les égaux des « maîtres de la terre, et le bandeau de l'inspi-« ration est aussi un diadème. »

Thamyris s'explique ensuite sur le message dont il est chargé par les prêtres de l'Égypte. « Vous savez peut-être, dit-il à Évandre, qu'il « y a plusieurs sortes d'initiations; celle des « hommes appelés au pouvoir souverain, celle « des héros législateurs, et celle des poëtes : « diverses routes, en effet, sont ouvertes pour « gouverner les mortels, pour les perfection-« ner et les diriger vers le bien; la route de la « force, la route de la raison, la route de « l'enthousiasme. Mais les prêtres mesurent la « science à la capacité de chacun; ils ne s'im-« posent point de régle fixe et immuable. C'est « comme poëte que j'ai été introduit dans le « sanctuaire, et cette première initiation ne fut « que le prélude des grandes initiations. Quoi-

« que mon ame ne soit pas venue directement « du ciel, puisque mes parents n'ont point con- « tracté leur union sous les auspices de Jupi- « ter, il m'a été permis de connaître les ensei- « gnements réservés d'ordinaire aux chefs des « peuples. Les motifs d'une telle conduite à « mon égard sont faciles à comprendre : les « poëtes aussi sont les instituteurs des nations ; « mais ceux-là seulement qui sont instruits dans « les profonds mystères de la morale et de la « politique. Nul de ces secrets n'eut besoin « d'être dévoilé à Orphée ; il les avait tous trou- « vés en lui : il en est d'autres encore sur les « traditions primitives du genre humain, qui « sans doute furent accessibles à sa haute in- « telligence, et qui m'ont été déniés. Peut-être « étais-je destiné à trouver dans le Latium le « complément de la science théogonique. Quoi « qu'il en soit, on a voulu me tenir compte de « la persévérance que je mettais à suivre les « traces d'Orphée, à m'identifier avec le sen- « timent des vérités qu'il répandait parmi les « hommes, à étudier les institutions dont il « enrichissait les peuples nouveaux. Vous serez, « me dit-on, le disciple de ce beau génie, en ce « sens que toutes les sources de la sagesse vous

« seront ouvertes comme à lui, et qu'il vous « sera donné de propager les mêmes doctrines. « Vos chants seront également doués de fécon- « dité, mais d'une fécondité restreinte, moins « puissante et moins sympathique, puisqu'elle « n'est pas puisée en vous, et que déja elle est « transmise. Vous avez reçu l'inspiration et la « lumière d'un autre; vous ne les avez pas « puisées vous-même à la source de toute lu- « mière et de toute inspiration : ce n'est pas « un souvenir de l'idée éternelle; en un mot, « vous n'avez pas vu Protée, mais sa fille. Vous « n'êtes point du sang royal; vous n'êtes point « issu du sang royal; votre mère, nymphe, « charmante, chaste épouse, mais épouse d'un « profane, a dû ne point revêtir le voile pu- « dique du connubium. Vous ne pouvez donc « être ni héros législateur ni fondateur d'un « empire, et le genre humain vous est refusé. « Il vous sera ordonné d'aller à l'hespérie de la « Grèce initier le vieux roi Évandre. Ce roi « pasteur est destiné à rajeunir cette terre an- « tique, en y jetant les fondements d'une force « morale qui lui survivra, en la coordonnant « toutefois aux lois-morès et aux traditions « particulières de la contrée; car nul coin de

« terre n'est privé de traditions qui remontent « aux temps cosmogoniques. Il ne sera pas sans « nécessité que de tels fondements soient éta- « blis par vous : le prince guerrier qui s'ap- « proche pourrait ne vouloir régner que par « la violence des armes ; et le peuple de fugi- « tifs qu'il traîne après lui serait un peuple de « brigands s'il n'était sagement contenu par un « joug façonné d'avance. Dans cette merveil- « leuse terre d'Égypte, nous ne faisons pas au- « trement pour la distribution des eaux fé- « condes du Nil. Lorsque nous voulons en « étendre, en multiplier les bienfaits, après « avoir creusé des canaux pour le fleuve futur, « nous les revêtons d'un fort ciment ; et bien- « tôt l'onde tumultueuse coulera docilement « parmi les solides rivages que nous lui faisons. « Ainsi, ajoutait Thamyris, ainsi vous voyez, « ô roi pasteur, que si je veux vous faire par- « ticiper aux mystères de l'initiation, ce n'est « point pour les trahir ; et de plus vous saurez « sur Orphée tout ce qu'il m'est possible de « vous en apprendre, tout ce que j'en ai pu re- « cueillir moi-même. »

Puis il dit encore ces mots obscurs, dont le sens mythique nous sera connu plus tard :

« La sibylle à qui vous devez le jour, ô « Évandre, sait qu'un empire cyclique s'établit « par le meurtre de celui qui représente l'em- « pire précédent. C'est ainsi qu'Uranòs tua son « père Acmon ; que Saturne à son tour immola « son père Uranòs ; Jupiter pour régner a osé « mutiler son père Saturne ; et Saturne, relé- « gué dans les sombres royaumes du Tartare, « est réduit au triste emploi de tenir les Titans « enchaînés. Les dépositaires des sciences se- « crètes prétendent qu'un jour Jupiter sera dé- « trôné par Bacchus, chef et roi futur de cette « nouvelle race humaine, dominée aujour- « d'hui par les patriciats, rigides successeurs « des Titans. Tel est donc l'ordre rigoureux du « destin qui gouverne le monde. Vous, Évandre, « parceque les rois de la terre sont tenus aux « mêmes lois que les rois des sphères étoilées, « vous avez voulu, je le sais, vous avez voulu, « d'après les conseils de votre mère illustre, « fonder en Arcadie une puissance dynastique, « prématurée. Mais il fallait plus de force et « plus de courage que vous n'en aviez. Vous « avez dû vous exiler de la région anté-lunaire. « Vous avez été poursuivi par les furies, comme « Prométhée le fut avant d'être enchaîné sur le

« Caucase. La thyade, intrépide conseillère du « meurtre, a pu devenir vira magnanime sur « les bords du Serranus ; le meurtrier arcadien « ne saurait s'élever au rang de héros législa- « teur dans la citadelle latine. Toutefois je « vous expierai. Après la cérémonie de l'expia- « tion, lorsque vous aurez symboliquement « avalé un de vos doigts, je pourrai procéder « pour vous à la cérémonie plus auguste et « toute pacifique de l'initiation. Vous aurez à « choisir un bain, comme les barbares ; une « libation ou un sacrifice, comme les Grecs : « la plus solennelle de toutes, celle du tauro- « bole, je ne puis vous l'accorder, puisque « votre régne va finir. Encore votre initiation « restera incomplète, car il ne vous sera pas « donné d'ôter la vie au vieillard malheureux « qui vous aura initié. Une image de cette loi « terrible des destinées humaines, qui fonde la « vie sur la mort, une image de cette loi se « rencontre chez vous : le prêtre de la Diane « farouche ne peut être remplacé que par son « propre meurtrier. Quoi qu'il en soit, cette « nouvelle race humaine, dont je vous parlais « tout-à-l'heure, et que Bacchus doit faire ad- « mettre un jour aux banquets de la cité, c'est

« à elle qu'Orphée est venu donner la capacité « du bien et du mal. »

Pendant que les vieillards discouraient ensemble, Pallas entre dans l'appartement de son père. Le roi fait asseoir à ses côtés le jeune chasseur, vaine espérance d'un avenir qui n'existera jamais. Il lui dit : « Écoute, mon « fils, tu peux prendre part aux graves entre- « tiens qu'un envoyé des dieux veut bien avoir « avec ton père. Les discours des vieillards sont « toujours profitables à la jeunesse. Thamyris « sur-tout, si plein d'expérience, et qui a vu « tant de peuples célèbres, ne sait proférer que « des paroles qui doivent rester gravées dans « la mémoire. D'ailleurs il connaît la contrée « où vécurent nos ancêtres ; il te rappellera une « patrie qui aurait dû être la tienne. Mais au- « paravant prouve-lui que je n'ai point laissé « évanouir dans ton cœur des souvenirs qui « n'ont jamais cessé de m'être chers : retrace « quelque fait mémorable de la Grèce, dans le « langage, pour lui, si nouveau du Latium. En « t'égarant à la chasse, tu as vu le tertre fu- « nèbre où viennent d'être ensevelis les trois « fils d'Amphiaraüs, ce noble devin qui fut « englouti devant Thèbes, après avoir été en-

« traîné, contre son gré, dans la querelle impie « des deux frères : c'est dans les belles retraites « de Tibur, au milieu de mille limpides fon« taines, que repose la jeune postérité du prêtre « guerrier; et la perfide Éryphile, sans époux, « sans enfants, a vu, trop justement délaissée, « finir ses jours malheureux dans les palais so« litaires d'Argos. Non loin de ce tertre fu« nèbre, et tout près de la demeure de la si« bylle, un berger sicilien t'a appris des chants « que tu aimes à redire. Les aventures d'Or« phée, telles que tu les tiens de ce chanteur « habile, plairont sans doute à l'hôte auguste « qui ne dédaigne pas notre irréprochable « foyer. Il ne les écoutera pas sans intérêt, par« cequ'il saura ainsi ce que sont devenus les « récits de la Grèce en traversant les mers, en « passant de bouche en bouche, et en se pliant « aux lois de notre poésie sauvage. On nous a « raconté, mon cher Pallas, que Thamyris était « né dans la Thrace, et qu'il avait été disciple « d'Orphée. Ceci n'est point entièrement exact : « toutefois nul ne peut mieux que Thamyris « lui-même rectifier l'histoire que tu vas dire; « nul ne peut mieux nous instruire de ce que « l'on sait sur ce génie sublime, à qui les dieux

« inspirèrent les lois de la société, celles du « bien et du beau. Mais, mon fils, si la jeunesse « doit être avide d'apprendre et de connaître, « elle doit aussi être réservée et modeste. Ce « que tu ne comprendras pas des discours de « Thamyris, tu ne chercheras point à le pénétrer; car, mon fils, ce n'est pas à ton âge que « tous les trésors de la sagesse peuvent être « ouverts; et tu ne dois pas même t'étonner si « dans de certains moments je t'ordonne de te « retirer pour me laisser seul avec le poëte di-« vin. Allons, mon fils, commence tes chants. »

A ces mots, le fils docile du vénérable Évandre, le visage coloré d'une aimable rougeur, se mit à chanter en s'accompagnant de la lyre :

« Muses agrestes de l'Œnotrie, saurez-vous « peindre des objets élevés? saurez-vous plier « à une harmonie douce et savante vos rudes « accents? Jusqu'à présent vous n'avez inspiré « que des bergers. Les troupeaux errants dans « les campagnes connaissent seuls vos rustiques « concerts. Quelquefois vous avez assez bien « exprimé les cris sinistres de la guerre, les « mâles habitudes de hordes à demi barbares. « Muses agrestes de l'Œnotrie, pour la pre-« mière fois, imitez les suaves mélodies de la

« Grèce ; pour la première fois, rivalisez avec « les nymphes de l'Hélicon, avec les chastes « filles du Parnasse. »

Ainsi commença de chanter le jeune Pallas avec une voix pure et timide. Puis il peignit les rochers émus aux accents d'Orphée, les arbres des forêts s'inclinant aux puissants concerts du poëte inspiré, les animaux féroces accourant de leurs asiles, et venant lécher ses pieds. « Tels furent les prodiges de cette har- « monie ravissante, disait Pallas ; muses de « l'Œnotrie, vous appartiendra-t-il jamais de « renouveler de semblables merveilles ? »

Pallas chanta ensuite comment Eurydice, fuyant la poursuite d'Aristée, fut blessée mortellement par un serpent caché sous les fleurs de la prairie, comment elle descendit dans les royaumes sombres, où bientôt Orphée voulut la suivre, pour essayer de l'arracher à la rigueur de son sort. Le poëte divin, qui avait apprivoisé les tigres et les ours, obtint un triomphe plus grand encore ; il répandit quelque calme parmi les lamentables habitants de l'Érèbe, il suspendit les tourments des coupables livrés à la justice divine, il adoucit le tyran des morts lui-même ; et il lui fut accordé

de pouvoir ramener son épouse à la lumière du jour. Mais, hélas ! ce fut à une condition bien cruelle qu'elle lui fut rendue. Il devra marcher le premier, pour guider Eurydice, et s'abstenir de se retourner jusqu'à ce qu'il soit parvenu sur la terre où l'on respire l'air de la vie, que baigne la lumière du soleil. Imprudent ! lorsqu'il souscrivit à ce pacte funeste, il crut qu'il serait assez maître de lui-même. Songes enivrants de l'amour, bercez l'ame du poëte ! endormez toutes ses pensées ! qu'il marche en rêvant le bonheur, mais qu'il se contente de le rêver ! Un seul regard peut perdre cette grande espérance qui habite en lui ; et comment croire qu'il pourra résister au desir d'en acquérir la certitude par un regard ! Le redoutable roi des morts connaissait bien les faiblesses du cœur de l'homme ; il savait que sa proie lui serait rendue ; vaincu par les accents d'Orphée, il avait cédé, et en cédant il n'avait accordé qu'un présent trompeur. Eurydice suivait son époux ; elle le suivait à pas furtifs, osant respirer à peine, et craignant toujours d'être trahie par le plus léger frôlement de ses vêtements aériens ; timide et tremblante, pleine d'un doute infini sur la mort,

sur la vie, sur l'amour, elle renfermait en elle-même tous les sentiments dont elle était agitée. Elle cherchait à repousser doucement les inquiétudes charmantes qui faisaient battre son cœur; plus doucement encore, elle eût voulu s'abandonner aux incertains enchantements de son ame. Ce voyage silencieux, parmi de muettes ténèbres, devenait trop long pour le faible époux. Non, il n'accomplira pas sa promesse, et le roi des épouvantes sera inexorable à tenir la sienne. Cependant le couple divin s'avançait toujours dans la route de mystère et d'effroi. Un moment de plus, et Orphée sauvait sa conquête, et il allait être affranchi de la loi cruelle qui lui fut imposée. Mais il ne peut supporter le poids de ce moment trop rempli de délices. Déja un crépuscule douteux commençait à remplacer l'obscurité immense; un rayon de pâle lumière, qui vint flotter autour de ses yeux, lui fit oublier le passé et l'avenir : ce n'était pas une lueur trompeuse, c'était bien un rayon détaché de la clarté du jour; la marque de son salut devint le signe de sa perte. Ainsi donc il touchait au seuil qui sépare l'empire des morts du séjour des vivants, lorsqu'il s'arrêta involontairement pour

jeter un regard d'amour sur l'épouse qui lui était rendue, hélas! rendue et ravie à-la-fois. Si du moins il eût eu le temps de soulever le voile qui retombait sur le visage d'Eurydice! Mais c'était à une moindre infraction que tenait son destin. Alors le pacte fut rompu, et le tyran des morts reprit ses droits; alors toutes les voûtes de l'Averne retentirent, dans leurs vastes profondeurs, d'un long gémissement; alors les supplices des coupables, qui avaient été suspendus, reprirent une activité nouvelle; alors le terrible gardien des demeures désolées poussa d'affreux rugissements. Eurydice, exhalant à peine un dernier adieu, s'évanouit comme un songe vain; sa plainte, semblable au léger frémissement d'une feuille qu'agiterait le vent du matin, sa plainte ne fut qu'un faible et doux murmure, et sa fuite au travers des ombres ne laissa point de trace après elle. Orphée, le malheureux Orphée, repoussé par la puissance de la mort, revint seul sur la terre. Dès cet instant affreux, plus de concerts même funèbres, et cependant ils eussent calmé son désespoir; son luth harmonieux dédaignait jusqu'aux sons de la douleur; sa triste voix, se refusant même aux paroles qui peignent le

mieux les ennuis des mortels, pour toute expression de ses chagrins amers, ne conserva que le nom de sa chère Eurydice. Il errait inconsolable sur les bords de l'Hèbre, parmi les glaces hyperborées, au sein des solitudes les plus sauvages. Insensible désormais à l'amour, eh! qu'est-il besoin de le dire? insensible aux distractions que présentent et le spectacle toujours nouveau de la nature, et les scènes variées de la société des hommes, il traîne seul sa déplorable vie, ignorant et les heures du jour et les heures de la nuit. Les Ménades qui, dans leurs fêtes orgiques, crurent pouvoir le ramener au charme de l'existence, et verser dans son ame un peu de ces doux oublis qui endorment les peines; les Ménades, irritées à la fin de ses dédains implacables, l'immolèrent à leur jalouse fureur. « Muses de l'OEnotrie, « disait Pallas, oseriez-vous essayer de rendre « les derniers accents d'Orphée? »

Thamyris, souriant avec bonté, applaudit aux chants de Pallas : ils seront embellis un jour par celui que l'on nommera si justement le cygne de Mantoue, et par le poëte ingénieux de Sulmone. Ainsi se forment et s'accréditent les aimables fictions, car les fictions de

la poésie ne sont pas de vains mensonges ; elles sont vraies, en cela qu'elles sont fondées sur les plus nobles facultés de l'homme; elles sont vraies encore, en ce qu'elles sont une juste et vive image de la vérité même, un emblème animé de ce qui est : la vérité seule triomphe du temps.

Toutefois Thamyris ne voulut pas laisser ignorer à Évandre combien il trouvait que la fantaisie avait déja voilé du reflet de ses brillantes couleurs les poétiques aventures d'Orphée. Quel est cet Aristée qui s'efforce de ravir Eurydice? N'est-ce pas le droit inexorable qui cherche à dominer la justice reposant sur l'égalité, ou, en d'autres termes, le patriciat qui veut ranger le plébéianisme sous son empire indissoluble? Aristée n'est-il pas un héros italique, le vir dont le droit repose sur la force? Que fut Actéon, fils d'Aristée? On dit que pour se délivrer de la poursuite de ses chiens, ignoble emblème de ses clients révoltés, il dut se regarder dans la fontaine. N'est-ce point là une première promulgation de cette fameuse sentence, à l'usage des hommes et des peuples : « Connais-toi toi-même? » Le taureau d'Aristée, qui produit la ruche, image et type

d'une société humaine, ce taureau que Pallas a passé sous silence, n'est-il pas ce qu'ici vous avez nommé le mundùs, ou le sillon sacré de la cité? et les abeilles ne représentent-elles pas les patriciens formant la cité primitive? Cette peau féconde du taureau ne serait-elle pas alors cette outre de l'éternité, si célèbre dans les histoires antiques, l'éternité promise aux sociétés humaines? Les chants de Pallas ne disent rien des deux cordes ajoutées par Orphée à sa lyre, et qu'il est obligé de couper dans les Enfers. Cependant c'est toute une doctrine. Et cette descente aux Enfers, qu'est-elle? N'eut-elle pas pour but de visiter les Cabires, et d'apprendre d'eux le mystère profond du connubiùm? Le mariage et la cité sont une seule et même chose : la glèbe, qui est la propriété, les grains, qui sont le mariage, sont enfouis en même temps dans le sillon, dans le mundùs. Eurydice avait goûté les grains de Koré ou Proserpine, la vierge ineffable, et elle ne put revoir la douce lumière du soleil : ces grains sont, chez les Grecs, ceux de la grenade; chez les Latins, ceux du pavot. N'est-ce pas Orphée qui a institué la trêve des peines, première victoire de l'humanité? Quant à

cette tradition d'Orphée déchiré par les Ménades, il faut savoir qu'elles s'étaient emparées des armes laissées par les viri, pendant qu'ils s'entretenaient avec le héros; il faut savoir qu'Orphée lui-même avait chanté Bacchus déchiré aussi par les géants. Les Ménades ne seraient-elles point un emblème plébéien? Dans la pensée d'Orphée, Bacchus, l'initiateur, ne devait-il pas périr par les mains des géants initiés? Nous le saurons par la suite. « Mais, ajouta le divin Thamyris, l'innocent « Pallas, qui ne connaît point le secret sur « lequel repose l'initiation sacrée du connu-« bium, n'a pu nous dire, ni quelle fut la loi « imposée par le sévère Dis à Orphée, ni « quelle fut la véritable infraction du héros. »

Au moment où Thamyris explique les chants de Pallas, trois viræ, mâles sibylles, se présentent. Elles ne comptent leur âge, ni par le cours et le décours des lunes, ni par les vicissitudes des saisons, ni par les révolutions du soleil. Elles ont vécu sur la terre un cycle inconnu, et elles n'ont point vieilli à l'égal des autres mortelles. Leur taille est imposante; une généreuse majesté respire dans

tous leurs traits. Ces trois viræ sont Carmenta, mère d'Évandre, Pallatia, dont on ne raconte point la génération, la sœur innommée de Cacus. Gardiennes des religions terribles, en dehors des dispositions législatives, elles chantent les divinités que vénèrent les dieux, la Vesta des dieux, et enfin le Destin des dieux. Les lois religieuses qui font courber le front des hommes ne seraient-elles qu'une imitation des lois religieuses qui gouvernent les dieux? Le serment par les fontaines pérennes ne serait-il qu'une imitation du serment par le Styx? Les cités des mortels seraient-elles fondées sur le modèle de la cité de l'Olympe? N'y a-t-il pas plusieurs sortes d'asile, selon la nature des réfugiés? Les opès, qui peuvent faillir, mais qui ne peuvent être punis; les inopès qui ne peuvent faillir, puisqu'ils sont privés de la capacité du bien et du mal, ne doivent-ils pas être reçus dans des asiles différents? Les viræ dédaignèrent de s'expliquer davantage, et, semblables à une apparition qui tiendrait du vertige, elles se retirèrent.

Évandre voulut alors conseiller à Thamyris d'aller dans les montagnes de la Sabine. « La

« Sabine, lui dit-il, est une contrée où l'on re-
« trouve les doctrines antiques de la Scythie.
« Un jeune enfant, né d'une vira latine, diri-
« gera vos pas. Il sera non seulement votre
« guide, mais encore votre casmilòs, votre
« condominùs. Lorsque vous vous présen-
« terez, vous le placerez sur vos épaules; il
« chantera pour vous en vers saturnins les
« théogonies saliennes, et vous serez reçu dans
« les sanctuaires. C'est sans doute parceque
« vous n'aviez pas d'hérès, qu'il vous a été re-
« fusé de pénétrer toute l'initiation qui vous
« eût été due. Orion recouvra la vue en mar-
« chant contre le soleil lorsqu'il se lève. Tha-
« myris, ne pouvez-vous pas espérer la même
« faveur? »

Telles furent les circonstances qui accompagnèrent les chants de Pallas. Ainsi, quoique colorés par une brillante fantaisie, ces chants contiennent des traditions vraies. Les récits de Thamyris, lorsqu'il nous les fera entendre, seront d'autres traditions également vraies; on y trouvera les mêmes faits réfléchis par d'autres langues, revêtus d'autres formes par des imaginations différentes. L'écho part d'un rocher : on s'approche du rocher, et le son

refuse de se faire entendre. Une magie inconnue crée dans les airs une contrée fantastique, pleine de frais ombrages et de verdoyantes prairies : on s'approche du paysage aérien, et l'on ne trouve qu'un désert. Les choses se déplacent, subissent des transformations; mais, pour se déplacer, pour subir des transformations, il faut que les choses soient. Les origines, quoique reculées dans les profondeurs du mystère, n'en sont pas moins des origines. Souvent une cause ne nous est révélée que par ses effets, comme la pensée, par l'acte qu'elle produit; néanmoins l'effet peut ne pas ressembler à la cause, ainsi que l'acte peut différer de la pensée. De plus, les diverses races humaines ont chacune leurs formes de réalisation, rendues vivantes par le génie qui réside en elles, et que Dieu leur a données en signes de son alliance. C'est la chaîne d'or attachée au trône de l'éternelle vérité. C'est la chaîne d'or et d'électre qui unit les Gaulois entre eux et à leur chef Ogmiùs. Thamyris racontera donc ce qu'il sait, même les traditions contradictoires : qu'importe? il sortira toujours de ses récits la vérité, c'est-à-dire cette grande renommée d'Orphée,

pour qui la postérité exista dès le commencement, et qui doit remplir l'univers; il en sortira la puissance de ce nom, qui sera lui seul un législateur, et qui traversera les générations et les siècles. Et n'est-ce pas cet ensemble qui est toute la vérité? C'est, au reste, la forme d'initiation qui fut choisie pour instruire le vieil Évandre de ce qu'il devait savoir.

Pendant que Thamyris revêtira de poésie les leçons de la sagesse, dans le palais phéacien du dernier roi pasteur, déja l'infortunée sœur de Didon, jetée par la tempête à l'embouchure du Tibre, dans ces lieux où elle doit avoir un jour des autels, errera non loin des collines du Latium, et apportera, pour premier gage des destinées nouvelles, les imprécations d'une reine mourante. Un grand empire vient de s'écrouler en Asie, un autre empire va s'élever sur la terre si long-temps ignorée de Saturne, pour peser dans l'avenir sur le monde entier. Thamyris dira des aventures pacifiques, enfouira dans un sillon douloureux le germe fécond de doctrines harmonieuses; et, au même instant, des bruits

inaccoutumés de guerre, troublant d'avance le repos de cette heureuse portion de l'Eusonie, annonceront dignement les destinées de Rome future. Janus, antique divinité de ces peuples, frémit dans son bocage sacré, où un simple tronc d'arbre est l'autel modeste qui reçoit les offrandes champêtres, les herbes et les fleurs offertes par les chefs des peuples. Le Numicùs se réveille avec inquiétude sur son lit de roseaux, et remue en gémissant la vase de ses eaux profondes. Les prêtres des religions cruelles demandent si de tels pressentiments n'annoncent pas que, par l'abolition des sacrifices humains, la terre de Saturne a été soustraite à une rançon légitime. L'illustre Carmenta parle d'expiations. Et cependant le ciel se prononce. Les dieux vieillis de la contrée se retirent pour faire place aux dieux de Pergame vaincu. Le dieu Terme et Juventùs restent seuls immobiles; nulle puissance ne pourra les déplacer sur le Capitole. Voici donc qu'Énée peut s'avancer sur le dos des mers, apportant d'une main ses pénates fugitifs, de l'autre, le glaive des combats. Le père de la race romaine n'aura touché au rivage qui lui est donné par les dieux, qu'après avoir

fait verser les premières larmes de Carthage.

Évandre, dont le règne et la race vont finir, Évandre n'aura pas en vain recueilli les enseignements de Thamyris. Le germe fécond s'en développera successivement. C'est par ces instructions, restées vivantes, que la nymphe Égérie, à son tour, inspirera Numa. Le génie d'une législation morale existe toujours avant d'être réalisé par les lois, comme la pensée, avant d'être manifestée par la parole. Et qui sait si les livres sibyllins qui ne furent jamais consultés sans fruit, tant qu'ils subsistèrent, qui sait s'ils n'étaient pas dépositaires des préceptes légués par Évandre?

Et toutefois souvenons-nous qu'Orphée, dans la suite, fut honoré par une statue élevée sur une des collines de Rome. Elle a subsisté plusieurs siècles, en regard de celle de Prométhée.

Il nous reste maintenant à écouter les récits initiateurs de Thamyris.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ORPHÉE.

LIVRE DEUXIÈME.

ORPHÉE.

LIVRE DEUXIÈME.

ARGUMENT

DU LIVRE DEUXIÈME.

Dans le premier livre, nous avons vu Évandre sorti de la région anté-lunaire, c'est-à-dire dépositaire de traditions antérieures au défrichement primitif.

Dans le second, Orphée est tenu d'enseigner à l'homme une nourriture qui doit changer sa condition sur la terre.

Il est bien évident que je n'aurais pu oser inventer ces deux points fondamentaux du mythe rappelé ici.

La poésie épique primitive a cette singulière faculté qu'elle rapproche de nous, par une sorte de mirage merveilleux, les faits entassés sur les dernières limites de notre horizon.

J'ai déja fait remarquer que tous les poëmes cosmogoniques procèdent ainsi, car c'est le procédé même de la tradition.

Fabre-d'Olivet, sur je ne sais quels documents, a fondé toute l'histoire primitive du genre humain actuel sur les débris d'un empire universel, celui de Ram.

Dans le mythe grec, la race humaine succède aux Titans, lesquels ont préparé la demeure de l'homme.

Mais le Titan est l'homme cosmogonique, l'homme qui lutte contre les éléments.

Voilà ce qui justifie la transformation de Talaon, père d'Eurydice.

L'homme à mesure qu'il se crée un avenir se crée un passé; nous le verrons bien dans la Formule générale.

Dégagement successif de l'humanité; les mortels destinés à devenir des hommes.

Hercule voleur de la courtine d'Apollon. Débat qui suivit cette action, et qui fut jugé par Jupiter. Or Hercule fut, dit-on, le premier initié. La courtine d'Apollon se compose de réseaux dont les mailles expriment le partage du ciel en diverses régions.

La figurine d'Apollon et de Diane apportée tous les ans à Delphes, dans des faisceaux de bois, sans doute en commémoration du défrichement primitif.

L'arbre qui produit les pommes des Hespérides fut planté le jour du mariage de Jupiter et de Junon. Les nymphes, gardiennes du fruit, selon Servius, voulaient le manger; un serpent les en empêchait.

Vola, *Oppidum*, *Asti*, trois formes de villes primitives.

Orphée dans ce livre parcourt trois degrés : 1° l'intuition ou la révélation ; 2° les enseignements de Talaon, c'est-à-dire de l'homme cosmogonique; 3° les hautes prérogatives d'Eurydice, fille de l'homme cosmogonique.

Talaon explique à Orphée, 1° Dieu, 2° le mariage, 3° les sépultures.

Talaon tient à ce que les hommes restent partagés en initiables et initiateurs. Orphée ne saurait y consentir. Nous avons déja vu ailleurs qu'en effet il fut foudroyé pour avoir livré toute la science.

De tout cela, identité des races humaines, le genre humain un tout continu et homogène; enfin solidarité et immortalité.

Le sentiment de la perpétuité n'a pu naître qu'avec le mariage légal, la famille certaine. La famille certaine produit la religion des tombeaux. Le passage du mariage vague au mariage religieux et légal est le passage de l'état brute à l'état humain, de l'état accidentel à l'état stable, de l'état passager à l'état perpétuel.

La propriété, c'est-à-dire l'assimilation de la terre à l'homme par le magnétisme de la culture, la propriété fondée dans le ciel et assise sur la terre.

Institution du langage, fait cosmogonique, examiné par Talaon et par Orphée. L'esprit de cette scène peut rappeler le Pymandre, livre pseudotrimégiste.

Talaon unissant Orphée et Eurydice prononce des paroles restrictives. L'initiation n'est pas pour eux. Ils marchent ensuite par des lieux déserts et désolés : ce voyage mystique doit avoir quelque analogie avec la descente aux Enfers, racontée par la tradition. La tradition dit qu'ils devaient s'abstenir de se regarder.

La Providence s'occupe beaucoup des personnages qu'elle destine à une grande mission. La puissance qui leur est confiée est une puissance de sympathie, car il ne faut pas que la liberté humaine soit jamais blessée.

ORPHÉE.

LIVRE DEUXIÈME.

EUTERPE.

EURYDICE.

« Sur les bords du Pont-Euxin, nommé alors la mer des tempêtes, habitait dans un asile enchanté un personnage appartenant à l'ancien monde et au monde nouveau, et sur lequel la renommée a fait bien des récits divers. Quelquefois les peuples reculent dans le ciel l'origine des héros dont la gloire les éblouit ; quelquefois aussi ils font descendre jusqu'à eux les vies éclatantes vers lesquelles ils ne peuvent s'élever. Ils ont un besoin égal, ou d'expliquer les effets et les causes, ou de les enfoncer tout-à-fait dans la profondeur divine. Nul n'éprouva plus ces incertitudes de la renommée que le personnage mystérieux dont j'ai à vous entre-

tenir, sage Évandre. Laissons les bruits profanes et vulgaires, pour nous occuper seulement de ceux qui sont consacrés par de plus hauts témoignages. On compte dans les diptiques sacrés trois âges successifs de Titans: ceux du troisième âge furent les bienfaiteurs des hommes, et leurs premiers initiateurs. Nous le savons à présent, les initiateurs doivent se retirer lorsque les initiés sont en possession de la science. La race puissante des Titans a donc dû finir. La nouvelle initiation, celle par qui commence l'humanité, cette nouvelle initiation vient d'être confiée aux castes: nous voyons sous nos yeux se former les hiérarchies sociales. Les initiateurs actuels sont les patriciats sévères devenus les Titans du monde civil, qui est le monde de l'humanité; et ces patriciats doivent disparaître à leur tour, car tout est enchaîné et progressif dans l'univers.

« Un Titan du troisième âge avait survécu. Il fut long-temps à errer de contrées désertes en contrées désertes. Une femme appartenant à la même sphère de pensées et de puissance ne se rencontrant nulle part sur la terre, le mariage était interdit au Titan, et sa race devait inexorablement finir dans la solitude. Il

ne put trouver de demeure fixe que lorsqu'il se fut opéré une transformation en lui, lorsqu'il eut consenti à reconnaître Jupiter roi du siècle qui vient d'être enfanté, lorsqu'enfin il voulut s'identifier aux institutions humaines naissantes, pour qu'elles se portassent héritières indépendantes des traditions et des enseignements primitifs. Comme Titan il savait la nature intime de tous les êtres, et il ne dédaigna point la nature humaine. Son nom cosmogonique, perdu à jamais dans la nuit des temps, s'est changé en un nom opique, pour désigner la sphère nouvelle à laquelle il devait rester désormais associé; c'est ainsi qu'il est devenu Talaon. Alors seulement il put habiter un lieu, et choisir une femme, pour couronner de fleurs sa verte vieillesse. Toutefois ses enfants ne sont point appelés à jouir d'une destinée complète, mais une fille seule naîtra de lui; encore ne sera-t-elle qu'une brillante apparition sur la terre.

« Non loin de la retraite charmante qu'avait choisie Talaon, vivait également dans la retraite un mortel qui eut toutes les grandes pensées, tous les nobles sentiments, et qui est mort inconnu comme le lis de la vallée, ou comme

la bruyère élégante qui abandonne aux vents de la montagne les suaves parfums de ses fleurs modestes. Ses aventures sont ignorées, mais on croit qu'il avait autrefois vécu dans une douce familiarité avec les sages de l'Inde. Cet intérêt si tendre qu'il portait aux animaux souffrants, et qui ressemblait à une compassion sympathique; cette sorte de confraternité qui paraissait unir son existence à de beaux arbres; ce goût si vif pour un ciel sans nuage, pour la verdure, l'eau et les fleurs : tout annonçait en lui les habitudes et les mœurs d'un autre climat. Son nom qu'illustrèrent sans doute ses premières années, et que sans doute aussi avaient illustré ses aïeux, son nom même a péri.

« On raconte que dans les jours de sa jeunesse, il avait senti les atteintes de l'amour, mais il les avait toujours repoussées. La raison d'une telle rigueur serait difficile à pénétrer. Quoi qu'il en soit, il était doué d'une ame forte et calme, et c'est dans elle qu'était tout son conseil. L'âge l'avait donc surpris seul. Alors il connut tout l'ennui de la solitude, et eut le desir de se choisir une épouse afin d'achever doucement le reste de sa vie. Cette épouse de son

choix fut une prêtresse des religions farouches de l'ancien monde; et son nom, qu'aucun poëte n'a chanté, n'a point survécu non plus à l'oubli.

« Vola fut la fille admirable de ce couple ignoré. Ce nom, Évandre, a une signification que vous connaissez déja; c'est le nom d'une forme sociale, de la cité primitive. Vola fut initiée aux religions terribles de sa mère, mais elle refusa d'en revêtir le sacerdoce.

« Cette vierge modeste, belle, qui avait des goûts austères, apprenant que Talaon cherchait une épouse, fit connaître qu'elle mettrait son bonheur à venir partager la retraite obscure du sage mythocrate. Un dieu sans doute lui avait inspiré ce desir. Le père vénérable de la jeune inspirée, qu'on croit avoir été un héros lycien, se rendit auprès de Talaon. « L'éclat « de vos vertus, lui dit-il, a séduit le cœur de « ma fille Vola, et je crois qu'elle sera pour vous « la récompense d'une vie exempte de tout re- « proche, si vous voulez l'accepter pour com- « pagne de votre solitude. » Étonné d'un tel discours, Talaon voulut voir Vola. Il la trouva belle comme la fille la plus belle d'un Titan. Pour l'éprouver, il lui montra ses cheveux blanchis par l'âge. « Nymphe sans égale, lui

« dit-il, pourquoi veux-tu sacrifier à un vieil-
« lard les heures fortunées de ta brillante jeu-
« nesse? » Vola, souriant avec une grace inexprimable, répondit : « Je ne sais qui tu es, mais
« je sais que tu es grand : ta renommée, obscure
« pour tous, éclatante pour moi ; ta renommée
« est comme un manteau magnifique dont je
« voudrais me revêtir. J'envie ta gloire igno-
« rée, noble vieillard, et tes entretiens feront
« toute ma joie. Ainsi donc si tu ne me trouves
« pas indigne de toi, je serai ton épouse bien-
« aimée. C'est moi, je le sens, c'est moi que les
« destins nouveaux ont daigné choisir pour
« une œuvre toute nouvelle. Quand je serais
« chargée seulement d'acquitter envers toi les
« dieux que tu as honorés, les hommes à qui
« tu as consacré les travaux de ta forte intelli-
« gence ; quand je devrais faire seulement que
« la fin de ta vie sublime ressemble au soir d'un
« beau jour : une telle faveur du ciel me suffit.
« Va, ne sois point effrayé de ma jeunesse :
« mon père m'a appris les pensées sérieuses, il
« m'a accoutumé à goûter les graves discours.
« Ma main n'est pas inhabile aux travaux de
« mon sexe, et la poésie m'a révélé quelques
« uns de ses secrets. Oui, lorsque tu me le per-

« mettras, lorsque ton esprit, lassé de hautes « méditations, demandera quelque repos, je « viendrai m'asseoir à tes pieds, et je ravirai « ton ame par de charmants concerts. » Telles furent les paroles de Vola; et dès ce jour elle devint l'heureuse épouse de Talaon.

« Les dieux sourirent à cette union; un an s'était à peine écoulé, qu'une nymphe merveilleuse, destinée à d'immortels souvenirs, naquit dans la maison du sage. Elle fut nommée Eurydice, c'est-à-dire, dans la langue maternelle, la fille de la vision, parceque Vola reconnut l'enfant qui s'était offert à elle dans un songe divin. »

Ici Thamyris, saisi d'un enthousiasme poétique, suspend son récit, et prenant sa lyre il se met à chanter « un roi détrôné et fugitif « qui, exilé de ses antiques domaines, a pu « créer une autre sorte de royauté, a pu rem« placer par d'autres clients ses clients exter« minés. Le chaos est apaisé. Les éléments, « sortis de la confusion, deviennent dociles à « l'harmonie. Les limites de la propriété et des « héritages, marquées seulement dans le ciel, « vont se dessiner sur la terre. Les facultés hu-

« maines entrent en partage de l'empire uni-« versel. Le vieux Titan, qui n'a plus à livrer « une guerre terrible aux forces maintenant « domptées de la nature, pourra égaler encore « les héros de l'âge qui commence. Ni les La-« pithes, ni les Centaures, ni les Telchines, ni « les Cyclopes, ni les hardis navigateurs qui « montèrent avec lui le navire Argo, ne le sur-« passèrent. Gloire au père d'Eurydice, de celle « qui fut le vrai sourire de la bonté céleste. « Viræ magnanimes du Latium, vous vous en « alarmeriez en vain, Eurydice est le gage d'une « vertu nouvelle, qui doit se développer suc-« cessivement ; cette vertu nouvelle est l'équité « opposée à la force. L'isonomie, autre nom de « l'équité, pénètrera graduellement au sein de « toute ville, quel que soit son fondateur, qu'elle « soit Vola, Oppidùm ou Asti. Dès que la lutte « des éléments a été finie, la lutte des facultés « humaines a dû commencer. »

Après ce coup d'œil de l'inspiration jeté sur l'avenir, Thamyris reprit son récit en ces mots :

« Il eût été difficile de trouver une beauté plus accomplie qu'Eurydice, lorsqu'elle fut parvenue à son quinzième printemps. Elle

était la joie de son vieux père et de sa mère vertueuse; ils plaçaient l'un et l'autre sur elle leurs plus douces espérances, moins à cause de sa forme extérieure, qu'à cause de ses généreux sentiments. Ils n'ignoraient cependant pas que la beauté est une chose toute morale, et que c'est là son attrait le plus puissant, la raison de son véritable empire sur les cœurs. Il n'en a pas toujours été ainsi. Les dieux, vénérable Évandre, qui voulaient la perpétuité de notre race, destinée à se perfectionner elle-même, donnèrent d'abord à l'homme des sens grossiers, suffisants pour accomplir ce dessein de la Providence divine. Oui, il ne faut pas craindre de l'avouer, avant la naissance du monde civil, avant le règne des lois, nos ancêtres dispersés au hasard sur la surface de la terre non cultivée durent être presque réduits à la vile condition des animaux, condition malheureuse où ils ne pouvaient pas rester long-temps. Le moment est donc venu d'initier la race humaine au sentiment de la beauté et de la pudeur, initiation admirable à laquelle Eurydice doit bientôt contribuer. Eurydice en effet sera pour la Pélasgie barbare la prophétesse intacte de l'amour chaste et re-

ligieux. On ne sait quel avenir de prodiges était déja sur le front ingénu de la jeune fille : ses songes lui révélaient une autre terre et d'autres cieux. Élevée pour ainsi dire sur les genoux de sa mère, elle recélait dans son sein tous les enchantements de la poésie. Son berceau avait été placé parmi des fleurs, et son oreille n'avait encore connu que des sons harmonieux. Mais Talaon voulut faire comprendre à sa fille que l'homme ne repose pas toujours sur une couche molle et embaumée, que son oreille n'est point faite seulement pour le charme de la musique ; il voulut lui apprendre enfin que la vie n'est pas un rêve sans terreur. Lorsqu'il voyait un violent orage menacer la nature, il prenait Eurydice dans ses bras, et la conduisait sur les arides sommets du Gargare ; ou bien il gravissait avec elle un rocher qui dominait sur la mer retentissante. Là il lui montrait les vagues mutinées qui s'élevaient comme des montagnes. Eurydice s'inclinait avec effroi, et cachait son charmant visage dans les plis du manteau de son père. Talaon souriait en voyant la terreur naïve de sa fille chérie. Il la contemplait avec une sorte de ravissement, enveloppée ainsi dans les plis de

son manteau; et, la serrant doucement contre sa poitrine, il baisait avec tendresse le front pur de la vierge innocente. « Eurydice, lui di« sait-il, ces orages et ces tempêtes, qui boule« versent les éléments, sont une image, et une « image affaiblie de ceux qui agitent quelque« fois le cœur de l'homme. » De telles paroles étonnaient et épouvantaient la nymphe incomparable; un jour elle les comprendra, mais elle ne les comprendra qu'à demi.

« Eh quoi ! le sage Titan n'aura-t-il rien de plus à apprendre à sa fille? Je le sens, vénérable Évandre, vous ne pouvez savoir encore et ce qu'est Talaon, et ce que sera Eurydice, et ce qu'Orphée lui-même sera un jour. Vous ne pouvez savoir ce que l'humanité leur devra. Eussiez-vous donc voulu que le Titan vînt raconter à une jeune nymphe l'histoire de l'ancien monde, la lutte des éléments, les contrées habitables sortant peu à peu du chaos, comme des îles qui s'élèveraient du sein des tempêtes? Ah! si les destins eussent consenti à ce qu'un fils dût lui succéder, sans doute il aurait préparé d'une façon toute différente l'ame d'un fort. Mais, je vous l'ai déja dit, la race des Titans est finie; nul fils n'hé-

ritera des facultés éminentes de Talaon; et sa fille, doux reflet de si hautes facultés, n'aura rien à accomplir par elle-même.

« Cependant Talaon et Vola, plongés à cet égard dans la même ignorance que vous en ce moment, n'étaient point sans inquiétude sur le sort futur de leur fille chérie. Au sein de cette solitude profonde ils ne pouvaient concevoir l'espérance de lui voir former des liens qui dussent assurer à jamais son bonheur. Leur demeure était rarement visitée, et ce n'était le plus souvent que par des hommes obscurs, voyageurs égarés, qui venaient implorer l'hospitalité, ou, pêcheurs indigents, qui manquaient de subsistance. « Hélas! disaient souvent les deux époux, notre « fille ne connaîtra-t-elle jamais une félicité « semblable à celle dont nous avons joui ensemble? ne trouvera-t-elle jamais un époux « selon son cœur? ne verra-t-elle jamais des « enfants se jouer autour d'elle? Une grande « puissance d'aimer repose dans son ame déja « sérieuse. Déja en effet elle se plaît moins à « tresser en guirlandes les fleurs des prairies. « Déja elle prend plus rarement sa harpe, ou « bien elle la quitte pour se livrer à de vagues

« pensées. Elle écoute plus long-temps le mur-
« mure du ruisseau, et le souffle du vent qui
« agite les feuilles des arbres. Nous la surpre-
« nons toujours égarant vers le ciel de longs
« regards qui semblent chercher l'infini ; elle
« rêve quelque chose d'inconnu et de mysté-
« rieux. Mais, il ne faut pas nous le dissimu-
« ler, Eurydice est d'une nature trop élevée
« pour qu'il soit facile de lui trouver un époux
« digne de la protéger, digne de connaître
« toute son ame, digne d'être tout pour elle.
« Plusieurs princes, se disaient-ils encore, se
« tiendraient peut-être honorés de notre al-
« liance; mais parmi les enfants nombreux
« qui croissent à l'ombre du chêne majestueux
« d'Assaracus, il n'en est point à qui nous vou-
« lussions confier de si chères destinées. D'ail-
« leurs cette grande renommée n'est point assez
« pure, et de trop justes malheurs viendront
« sans doute bientôt assaillir et jeter sur la
« terre cet arbre qui nous paraît si puissam-
« ment enraciné dans le sol. La fille d'un roi
« dont le règne est fini trouverait un bien frêle
« appui dans le fils d'un roi dont le règne va
« finir. Ah! les jours où toutes les destinées se
« renouvellent sont des jours bien cruels! La

« douleur est la loi progressive de l'univers. »

« Ainsi parlaient entre eux les deux époux, et ils se détournaient pour pleurer, lorsqu'ils considéraient Eurydice. « Ma fille, lui di-« saient-ils quelquefois, ouvre-nous ton cœur, « avoue tes secrètes pensées et les desirs que « tu formes. » « Je ne forme aucun desir, ré-« pondait la vierge innocente, et je n'ai point « de secrète pensée. » La jeune fille croyait dire la vérité, et cependant elle pleurait comme ses parents vertueux. Elle pleurait, tout étonnée de sentir en elle quelque chose qui ressemblait à la tristesse de la solitude. Elle ne pouvait s'avouer que ses parents ne lui suffisaient plus. Mais sur-tout une faculté prophétique, qui s'éveillait obscurément en elle, venait aussi troubler tous les enchantements du premier âge, toutes les fêtes les plus riantes d'une jeune imagination. Alors le triste pressentiment d'une mission dure à accomplir l'agitait profondément.

« Un jour Talaon et Eurydice erraient au hasard non loin de leur demeure. Ils s'étaient arrêtés sur la pointe d'un rocher battu par les vagues menaçantes. Le ciel tout-à-coup se couvrit de nuages. Une nuit anticipée s'éten-

dit sur les eaux; et du sein de cette nuit sortaient des éclairs terribles; à la lueur sinistre de météores affreux, ils virent un frêle esquif ballotté sur l'abyme mugissant. Dieux immortels! dans l'esquif si misérablement perdu parmi les flots en courroux, sauverez-vous ce mortel intrépide qui seul lutte contre la tempête? Talaon d'une voix forte appela ses serviteurs, et se fit apporter des torches de pins résineux. Il mit aussitôt le feu à un chêne touffu qui dominait sur le rivage, arbre antique, retraite accoutumée de mille oiseaux divers, arbre sacré, fatidique comme ceux de Dodone, et que le Titan affectionnait entre tous les autres. Ainsi le vieillard obéit contre son gré à une soudaine inspiration : l'arbre condamné par le destin ne rendra plus les oracles de l'ancien monde; l'homme nouveau échappera au naufrage. Bientôt le chêne embrasé, petillant avec un mumure tout semblable à des voix tumultueuses, jette au loin une grande lumière; et l'infortuné, qui était suspendu sur tant de gouffres prêts à l'engloutir, put diriger ses efforts du côté de la clarté secourable. En effet, l'esquif approchait; il roulait, se précipitant de vague en

vague, et criait dans ses ais désunis. On put distinguer alors la noble figure d'un jeune héros qui agitait avec force et calme ses rames à demi brisées. Son ame, restée paisible au milieu de ce redoutable chaos, son ame semblait dominer les éléments et commander aux flots. Une lyre était à ses pieds. Enfin la tempête s'apaise, et en quelques instants l'étranger courageux touche au rivage. Du geste il salue le vieillard vénérable qui avait dirigé sa course sur la mer orageuse, et prenant sa lyre il l'offre en souriant à Eurydice mille fois émue. Avant de quitter la barque rompue par la violence des vagues, il veut mériter le don de l'hospitalité.

«Eurydice, qui avait passé par toutes les anxiétés de l'inquiétude, et qui était à peine rassurée, laisse tomber un doux regard sur le hardi navigateur, tout éclatant de jeunesse et de beauté. Lui, sans autre émotion que l'inspiration poétique qui gonfle sa poitrine généreuse, qui enflamme tous ses sens, qui est son ame et sa vie, il promène avec rapidité ses doigts sur sa lyre divine, et en fait sortir des sons ravissants, des flots d'harmonie. Il semble en quelque sorte ajouter à la tranquil-

lité des vagues, qui viennent d'être rendues au calme.

« Puissance infinie qui gouvernes le monde, « chante le vainqueur de la tempête; amour « qui fécondas le chaos des éléments, amour « qui fécondes le chaos de l'humanité, recevez « avant tout ma prière! Les sept cordes primi- « tives de la lyre sont pour les hymnes de la « reconnaissance envers les dieux immortels; « deux cordes ajoutées sont pour les lois des « sociétés humaines, lois qui doivent être con- « sonnantes aux accords des sphères célestes. « Que toutes soient ébranlées à-la-fois! Salut, « rivage hospitalier! salut, vieillard auguste « qui m'as sauvé d'un naufrage certain! car « mes forces étaient épuisées, et j'allais périr « sans le chêne embrasé qui m'a montré un « asile. Salut, vierge merveilleuse, qui m'es « apparue comme une divinité dans un nuage « de feu, comme une divinité bienfaisante qui « veillait sur moi! Mais, ô vieillard auguste, « et vous, vierge merveilleuse, savez-vous ce- « lui que vous venez d'arracher à la mort? Je « suis un malheureux sans demeure et sans pa- « trie. Je ne puis cueillir les fruits d'aucun « arbre, et dire : Ces fruits sont à moi. Je ne

« puis enclore le plus petit espace de terre, et « dire : Ce champ m'appartient ; c'est là que « sera mon tombeau. Je suis comme les ani- « maux sauvages ; je n'ai d'autre jardin que « les forêts inhabitées ; la solitude est mon do- « maine, le ciel est mon pavillon. Encore des « hommes, mes semblables, ont-ils voulu « m'arracher la vie. N'y avait-il pas assez de « place pour eux et pour moi sous le soleil ? « Mon seul refuge a donc été la mer orageuse. « Ma route tracée dans le firmament tout-à- « coup s'est obscurcie, et la tempête m'a se- « couru. On me nomme Orphée ; je n'ai connu « jamais ni le père qui m'engendra, ni la mère « qui me donna le jour. Si je puis en croire « les songes qui se rapportent à mon enfance, « j'ai été trouvé dans les bocages sacrés de Rhéa. « Les abeilles de la Piérie me nourrirent de « leur miel, qu'elles venaient déposer sur mes « lèvres. Plus tard d'autres songes m'ont ré- « vélé que j'étais né dans les déserts de la Scy- « thie. Non, je ne sais rien sur ma naissance ; « je ne sais si c'est le sang d'un Scythe barbare ou « d'une glorieuse divinité qui coule dans mes « veines. Quoi qu'il en soit, cette lyre fut mon « seul héritage, et c'est la lyre qui civilise « les hommes. J'ai cru à l'instinct qui était

« en moi, j'ai cru à la puissance fatidique de « ma lyre, et j'ai été également trompé par « mon génie et par ma lyre. Jusqu'à présent « je n'ai trouvé que des hommes entraînés par « une puissance ennemie à refuser les bienfaits de la civilisation, des hommes qui, dédaignant l'harmonie, préfèrent la nourriture grossière du chêne au blé, aliment « nouveau que je venais leur offrir. Ils ne « veulent ni de la religion des tombeaux ni de « la sainteté des mariages. Vieillard auguste, « j'en dirais davantage sans la vierge innocente qui est à vos côtés. Ces hommes indomptables sont sortis de leurs forêts pour « briser ma lyre, pour m'immoler sur l'autel « de divinités sans nom. Et je dois marcher « désarmé au milieu des hommes, puisque « mon père m'est inconnu. Puissance infinie « qui gouvernes le monde, amour qui fécondas le chaos des éléments, amour qui fécondes le chaos de l'humanité, recevez avant « tout ma prière! Les sept cordes primitives « sont pour les hymnes de la reconnaissance « envers les dieux immortels; deux cordes « ajoutées sont pour les lois des sociétés humaines, lois qui doivent être consonnantes

« aux accords des sphères célestes. Que toutes « soient ébranlées à-la-fois! »

« Ainsi chanta Orphée; et le vieillard, qui fut un Titan, toujours appuyé sur Eurydice, encouragea d'un signe le chantre mélodieux. Aussitôt, tenant sa lyre dans ses mains, il sauta légèrement sur le rivage. Talaon et sa fille le conduisirent dans leur demeure, où il fut accueilli avec une douce cordialité par Vola, belle et irréprochable épouse.

« Vénérable Évandre, ne soyez point étonné si les coutumes ordinaires de l'hospitalité n'ont pas été exactement accomplies dans cette circonstance. Une aventure d'un genre tout-à-fait merveilleux pouvait-elle être soumise aux lois qui règlent toutes les communications des hommes entre eux? Ce sont ici des apparitions, et non des voyages et des rencontres. Les Muses seules sauraient bien raconter de telles histoires; seules elles sauraient les bien entendre : il faudrait donc être également inspiré par elles, et pour écouter, et pour dire.

« Orphée demeurait inconnu à ses hôtes. Il aimait à errer au loin dans la solitude, et rarement il se trouvait avec le vieillard. Talaon, assouplissant sa voix austère, lui disait : « No-

« ble étranger, serais-tu donc soumis à la loi « du silence? » « Non, répondait Orphée, je « ne suis point soumis a la loi du silence; mais « je n'ai que des pensées confuses auxquelles « je puis difficilement donner de la réalité, et « sur-tout la réalité de la parole. Je ne sais « d'ailleurs, père auguste, si vous et moi « sommes nés dans la même sphère d'idées et « de sentiments; et ma bouche se refuse à « tout langage qui n'est pas le vêtement même « de la pensée. Vieillard, si je vous disais ce « qui se passe en moi, vous me regarderiez « peut-être comme un insensé. Toutefois j'ai « conçu un dessein que je dois exécuter avant « toutes choses. Le génie des ancêtres habite « le promontoire de Leucade. Celui qui ignore « à quel père il doit le jour, et qui est animé « du vif desir de le connaître, afin de pouvoir « transmettre des facultés transmissibles elles- « mêmes, celui qui veut avoir à-la-fois des an- « cêtres, un tombeau, une postérité, celui-là, « après avoir observé les cérémonies prescrites, « se précipite du haut du promontoire dans « la mer. Ou son ame éphémère s'éteint dans « les flots, ou le père immortel qui vit en lui « sauve une race impérissable, en révélant le

« nom de l'auteur primitif. Un simple mortel « ne doit pas craindre d'affronter une telle « épreuve, puisqu'il est des dieux, dit-on, qui « n'ont pas dédaigné de la subir. C'est ainsi « que plusieurs ont conquis une place dans le « ciel, et je ne veux en conquérir une que sur « la terre. »

« Ton ame, dit Talaon, n'est point de celles « qui s'éteignent dans l'eau; car elle n'est pas « de ces ames vulgaires qui, semblables au sel, « sont destinées seulement à garantir de la dis« solution le corps dont elles sont la vie in« complète; ton ame est une flamme éthérée « descendue de Sphaïros, et qui ne peut mou« rir. Je t'ai entendu te plaindre aussi de ce « que tu n'as point une portion de terre iden« tifiée avec toi. Apprends, Orphée, que la « lyre est le signe incommunicable de la pro« priété aux confins célestes, type et gage de « la propriété aux confins terrestres. Ainsi tu « es doué de la propriété éminente, sans la« quelle l'autre n'existerait pas. C'est donc l'ame « d'un Ops qui vit en toi. De Titan je suis « devenu héros; toi, tu ne veux pas de héros « devenir plébéien? »

« Y aurait-il donc deux sortes de vies, di-

« sait Orphée, y aurait-il donc deux sortes de « vies pour la race extérieurement semblable « des hommes ; l'une passagère et périssable « comme toutes les productions de la nature, « l'autre immortelle comme le feu de Vesta ? »

« Oui, répondait Talaon ; et même il y a « deux sortes de vies parmi les quadrupèdes « et parmi les oiseaux : c'est sur cette diffé- « rence qu'est fondée toute la science des sacri- « fices et de l'augurat. »

« Des paroles si extraordinaires excitaient profondément l'attention d'Orphée, qui sans doute les trouvait peu d'accord avec ses propres inspirations. Dès-lors il fut porté à rechercher moins curieusement quel fut son père. Il voulut rester un héros, mais un héros initiateur, revêtu d'un sacerdoce miséricordieux et progressif.

« Cependant le réfugié des tempêtes ne pouvait s'empêcher de trouver bien longues les paisibles journées qu'il passait dans cet asile solitaire. Le temps pesait de toute sa durée sur chacune de ses pensées, qu'il n'osait dévoiler à son hôte, personnage si mystérieux lui-même ; le temps pesait de toute sa durée sur chacune, car toutes n'avaient d'au-

tre limite que l'infini; et sa lyre, symbole et gage de la propriété aux confins célestes, sa lyre fatidique, devenue impuissante à prophétiser, pendait inutile sur sa large poitrine, ou demeurait muette dans ses mains oisives. Il s'accoutumait néanmoins peu à peu à goûter la société du vieillard et de son incomparable épouse; et ses regards distraits commençaient à s'arrêter avec quelque émotion sur Eurydice : plus souvent elle lui apparaissait comme un beau songe impossible à saisir. Mais il éprouvait toute l'inquiétude d'une existence qui semblait flotter sur un abyme. Les dieux avaient placé dans son cœur généreux la magnanime ambition de faire du bien à tous ses semblables, et il avait peine à reconnaître deux natures humaines; de répandre chez les peuples barbares les bienfaits de la civilisation, et le mot barbare ne renfermait point pour lui une idée de mépris ou de dédain. Il savait bien qu'une telle expression désigne aussi les origines insaisissables et sacrées. Portant avec un chagrin superbe le long ennui d'être sans famille, de n'avoir point de patrie connue, il voulait se créer une famille adoptive, et faire sortir de sa propre

intelligence une patrie. Il se croyait né avec toute l'autorité d'un législateur, cette force de volonté qui finit par maîtriser les volontés les plus rebelles, l'influence qui agit inévitablement sur tous, l'heureuse fascination qui s'approprie et réunit les forces isolées. Enfin il se croyait appelé à créer les irrésistibles harmonies qui groupent les hommes, qui font d'un grand nombre une seule unité morale. Quelquefois son ame était partagée entre de hautes théories et le sentiment confus du bonheur, qui se mêle toujours, plus ou moins, dans le cœur des mortels les plus sublimes. Il se demandait s'il ne pouvait pas sans erreur chercher à être heureux, en rendant heureuse une aimable compagne de ses destinées obscures. Il se demandait encore si cette faculté expansive, qui le portait ainsi à vivre dans les autres, ne pouvait pas se concentrer sur un seul objet. Il en venait bientôt à se persuader que le besoin de bien mériter des hommes n'était peut-être en lui autre chose que l'instinct égaré de l'amour.

« Il ne faut point vous étonner, sage Évandre, de cette incertitude dans les pensées qui agitent l'ame d'Orphée. C'est un homme nou-

veau, qui ne peut dire le nom de son père; c'est un héros plébéien. Bientôt il voudra s'élever plus haut, pour découvrir dans le ciel le dieu qui doit succéder à Jupiter. Jupiter, dieu opique, a remplacé Saturne, dieu des Titans; Bacchus, brillant Phanès du principe actif rendu accessible à tous, dieu inconnu de l'émancipation plébéienne, viendra à son tour détrôner les redoutables patriciats à qui, selon les lois immuables du progrès, a été livré l'empire pacifié des Titans.

« Se retirant au fond des forêts, ou sur les bords de la mer, pour ne pas succomber à de si vastes méditations, le poëte pieux essayait sur sa lyre créatrice et plaintive de plus puissants accords; et son ame rêveuse se perdait sans fruit dans l'immensité du spectacle de la nature. Seul, il cherchait les rapports des êtres entre eux, les lois de la Providence, les types de la beauté, le secret de l'homme. Ainsi la pensée incertaine qui s'était à son insu reposée sur Eurydice, devenait déja pour lui le lien harmonieux de toutes ses pensées. Lorsqu'il le comprit, ce fut comme une révélation positive de tout ce qu'il n'avait jusqu'alors senti que confusément. Toutefois il craignait

de s'abandonner à une illusion dangereuse, et le devoir qu'il s'était fait à lui-même poussait, au fond de sa conscience, un cri austère. « Hélas! disait-il non sans douleur, qu'ai-« je à offrir à la fille de Talaon? une vie vul-« gaire et l'exil. Ah! soyons seul malheureux. »

« Cependant il s'était aperçu qu'Eurydice avait deviné un secret qu'il s'efforçait de cacher dans son sein : tant il était impossible de se soustraire à ces attraits d'une sympathie en quelque sorte idéale, charme indicible de l'imagination et du cœur, devenue la forme enchanteresse dont veulent se couvrir les destinées nouvelles de l'humanité. Lorsque avec sa lyre Orphée accompagnait la douce voix de la vierge innocente, les chants d'Eurydice prenaient une expression divine, et l'ame de l'un et de l'autre, ne faisant qu'une ame, s'égarait éperdue comme dans une région fantastique, toute peuplée de contemplations délicieuses. Il disait alors à la prophétesse qui s'ignorait elle-même : « Vois ces nuages sur l'azur du « ciel; telles sont les pensées incertaines de « l'homme. Vois ton image si belle, souriant « dans le cristal des fontaines; les espérances « de l'homme sont aussi aimables, mais elles

« n'ont pas plus de réalité. » Eurydice lui répondait en souriant : « N'es-tu donc plus sensible à la lumière d'un beau jour, à la clarté « de la lune se reposant sur le feuillage des « arbres ? Ton oreille ne sait donc plus connaître les heures successives de la journée à « l'impression différente produite par les sons « qui s'échappent de la solitude ? Les parfums « de l'air ne te font-ils aucun plaisir, et les aliments que tu trouves avec nous sur notre « table frugale ont-ils perdu toute leur saveur ? « Que parles-tu d'espérances vaines et trompeuses à l'égal de l'image réfléchie dans l'eau « des fontaines, de pensées aussi fugitives que « les nuages errants sur nos têtes ? Tu te trompes, Orphée ; tout se passe au fond de notre « cœur ; et c'est notre cœur seul qui donne à « tout l'existence et la réalité. » « Et l'avenir ! « disait-il avec une inquiétude pleine d'amour « et de tristesse, l'avenir est-il aussi en nous ? » « Oui, répliquait en hésitant la vierge inspirée, éblouie de mille clartés confuses, oui, « puisqu'à tous les instants de notre vie nous « sommes mus par une ame immortelle. » Puis ils restaient plongés l'un et l'autre dans le silence.

« Éclairé par de tels entretiens, Orphée comprit qu'il devait quitter la maison de Talaon. Ne pouvant offrir à Eurydice tout ce qu'un époux desire offrir à l'épouse de son choix, il voulut partir malgré les dangers dont ce départ devait encore l'environner. Ce n'est point pour tenter l'épreuve de Leucade : il s'est intimement associé à la classe immense de ceux pour qui n'existe pas encore la capacité du bien et du mal, des mortels qu'il faut élever au rang des hommes ; mais son cœur généreux se refuse en même temps à faire partager une telle destinée à Eurydice. Il parle ainsi au sage Titan qui l'a si favorablement accueilli, et dont il ne voudrait pas trahir les plus chers intérêts : « Noble vieillard, les « dieux auraient-ils placé vainement dans mon « ame un desir immense d'arracher des hor- « des sauvages à la barbarie où je les vois en- « foncées comme dans un limon ? Pallas armée, « moitié serpent, est le symbole admirable « de l'humanité naissante. Elle est accompa- « gnée des Dioscures, enfants de Jupiter, et « elle joue de la flûte. Lorsque le développe- « ment de l'humanité sera plus avancé, alors « cette moitié de serpent, qui rampe à présent

« sur la terre féconde, marchera dans sa di-
« gnité et son indépendance. C'est en vain que « des Titans jaloux ont voulu arracher le cœur « de la forte poitrine de Bacchus; et le cœur « est le siége de l'ame civile. Je n'ai recueilli, « il est vrai, aucun fruit de mes premières ten-« tatives; mais à quoi servirait le courage, si « l'on n'avait à agir que dans la voie facile du « succès? Je veux aller dans la savante Égypte: « là j'apprendrai toutes les hautes merveilles « de la morale et de la poésie; là j'apprendrai « la nature différente des ames, si toutefois il « y a une nature différente des ames; et je me « ferai initier aux mystères d'Isis, saints mys-« tères où la pensée humaine cherche à s'unir « avec la pensée divine. C'est là, dans cette « terre heureuse, qu'habite le génie religieux « de la civilisation. »

« Tu es bien jeune encore, dit le vieillard, « pour de si hardis desseins. Néanmoins je ne « puis te blâmer; je le sais, les dieux mettent « en nous la connaissance anticipée des choses « que nous devons accomplir, ou qu'ils veulent « accomplir par nous. Mais la saison est peu « favorable, les tristes hyades règnent dans le « ciel; attends que la lune ait renouvelé deux

« fois son croissant. » « Non, répond le poëte, « je partirai demain. » « Je t'ai compris, re« prend Talaon : cette portion de l'ame uni« verselle, qu'on nomme l'amour, à tes yeux, « fait briller Eurydice d'un doux éclat, et tu « veux fuir pour ne pas jeter le trouble dans le « cœur de la vierge innocente. Mais, si je ne « me trompe, déja elle aime autant qu'elle « peut aimer. Ainsi demeure avec nous jusqu'à « ce que la saison des orages soit passée. Pour« quoi voudrais-tu bannir l'amour de ton « cœur ? » « Hélas ! dit Orphée, je n'ai rien à « offrir à Eurydice, sinon toutes les peines de « l'exil, et peut-être les vains pressentiments « de je ne sais quelle gloire, dont je crains « qu'elle-même ne soit séduite. Et, après la « saison des orages, comme à présent, je n'au« rai rien à offrir à Eurydice. » « Ne t'inquiète « point, répond le vieillard ; va, ce n'est pas « Talaon qui te conseillera une vie oisive, « quand les dieux ont mis en toi de généreux « desseins. Eurydice, si tu le veux, sera ton « épouse, et te suivra par-tout où tu porteras « tes pas errants. Elle habitera avec toi la so« litude ; elle marchera avec toi sous le soleil ; « le ciel sera votre pavillon à tous les deux.

« Mais attends que la saison des orages soit « passée. » « Dieux! s'écrie Orphée qui peut « croire à peine ce qu'il entend, dieux! et votre « Eurydice où reposera-t-elle sa tête? » « Sur ton « sein, » dit le magnanime vieillard.

« Orphée mit son front dans ses mains, et des larmes abondantes coulaient le long de ses joues : il sentit en même temps une joie inexprimable et une anxiété terrible. Pour la première fois il connut la faiblesse; et, caressant avec respect le menton et la barbe de Talaon, il lui demandait grace pour sa fille bien-aimée; il le conjurait de prendre pitié de son unique enfant, de ne pas livrer aux aquilons une fleur si tendre et si belle. Le vieillard attendri presse avec bonté contre sa poitrine le fils de la lyre, et lui dit : « Tu ne connais donc « pas la puissance de l'amour sur un cœur in- « nocent et pur? Lorsque, enveloppée de sa « chaste ignorance, la vierge a conçu la grande « pensée d'aimer, elle ne peut plus se séparer « de cette pensée, devenue la seule, devenue « celle qui absorbe toutes les autres. Désor- « mais la vie d'Eurydice est ta propre vie; tes « projets seront ses projets, tes vertus seront ses « vertus, tes dangers, noble héros, seront ses

« dangers. » « Et sa mère? » dit à voix basse Orphée suffoqué de sanglots. « Sa mère! reprend Talaon; éclairée par le sentiment maternel et par l'expérience des choses du cœur, « elle vous a sans doute connus l'un et l'autre « avant que vous vous connussiez vous-mêmes; elle préfèrera le bonheur de sa fille au « sien; le bonheur de sa fille, car il ne peut se « trouver qu'avec toi. »

Après un moment de silence, le vieillard, prêtre et prophète d'une religion inconnue, ajouta ces mots: « Orphée, nous avons été assez faibles, relevons nos courages. J'aurais à « te peindre à présent la noblesse et la rigueur « des destinées humaines; j'aurais à te parler « de cette lutte sans fin que nous sommes obligés de soutenir, tantôt contre les éléments, « tantôt contre nos semblables, tantôt contre « nous-mêmes. Orphée, ce n'est point un travail doux et facile que celui de réunir les « mortels épars pour en faire des hommes par « la société, que de leur imposer le joug salutaire de l'ordre et des lois. J'aurais à te dire « les traditions cosmogoniques sur lesquelles « reposent le mariage et la propriété. J'aurais « à te signaler en même temps la puissance

« paternelle, origine et symbole de toute puis-
« sance. Et sur-tout j'aurais à t'expliquer ce
« qu'est Eurydice pour Orphée. Il nous reste si
« peu de jours; que ces jours ne soient point
« perdus! »

« Orphée, s'inclinant avec respect, dit seulement: « Vieillard auguste, je me confie en
« votre sagesse et en votre prudence; je le sais,
« vous connaissez des oracles que j'ignore. »

« Vous commencez sans doute à comprendre, fils de la Thyade devenue vira magnanime, vous commencez à comprendre combien la Providence des dieux s'occupe des personnages qu'elle destine à une grande mission. Vous-même, vénérable Évandre, n'en êtes-vous pas une preuve certaine? Ce sont, par-dessus tout, les facultés de sympathie qui sont développées dans ces êtres de choix; car c'est par l'assentiment qu'ils doivent gouverner les esprits. Vous le savez, Évandre, nul ne peut être élevé dans l'initiation malgré lui; et la loi de l'asile, tout exigeante, toute rigoureuse qu'elle pourrait être, n'impose aucune contrainte à celui qui en réclame le bienfait. Enfin nul ne peut s'élever dans les hiérarchies sociales s'il ne l'a d'abord demandé, et ensuite

mérité. Cette loi est celle des races, des castes, des classes.

« Dès que Vola eut connu l'entretien de Talaon et d'Orphée, elle versa des larmes amères. Elle s'étonna de ce que son époux, qui fut un austère Titan, avait si vite oublié ce que l'on doit au génie des races ; de ce qu'il livrait sa fille à un mortel qui ne pouvait nommer son père, ni parmi les dieux ni parmi les hommes. Elle interrogea pour la dernière fois les oracles des religions terribles, mais ces oracles se turent. Dès-lors elle résolut de n'apporter aucun obstacle à la volonté de son époux. Elle ne considérait plus sa fille qu'avec douleur, et Eurydice elle-même ne jouissait qu'avec trouble des embrassements de sa mère, de ces embrassements devenus de douloureuses étreintes, parcequ'ils semblaient toujours devoir être les derniers.

« Le courage élevé du vieillard ne le mettait pas à l'abri de toute inquiétude. Son front calme déguisait des soucis cuisants. Sans doute une raison, qui est restée mystérieuse, dirigeait sa conduite. Lorsqu'il était seul avec Orphée, il cherchait à pénétrer dans les profondeurs de cette ame fermée pour de si

grandes choses; il cherchait à y pénétrer par les analogies de ses propres pensées, par l'identité de ses propres sentiments. « Orphée, « lui disait-il un jour, je ne sais quel secret « est dans ton nom ; c'est comme un secret de « mort. Tu as appris à me connaître, poëte in« spiré, et tu dois savoir que je ne suis point « de ces mortels pusillanimes qui reculent de« vant le malheur; mais je suis père, et j'ai « besoin de m'éclairer sur l'avenir de ma fille. « Dis-moi tout ce que tu sais de ton origine; « peut-être parviendrons-nous à expliquer ce « qu'il y a d'obscur dans tes destinées. J'ai cru « lire sur ton front le sacré caractère dont les « dieux marquent ceux qui sont nés pour « commander aux hommes, pour leur donner « des lois, pour fonder parmi eux des institu« tions durables. La lyre est la propriété aux « confins célestes; les cordes de la lyre sont « les lois religieuses et civiles; le serment par la « corde de la lyre lie les hommes entre eux, et « les lie à la divinité. Les traits de ton visage « portent tous l'empreinte d'une race divine. »

« O mon père, dit Orphée, car je n'ai point « d'autre père que vous, je vous l'ai déja fait « connaître, j'ignore entièrement ce que vous

« me demandez ; je ne sais pas même le lieu « de ma naissance ; et ce n'est pas sans une vive « douleur que j'en fais l'aveu : l'homme aime à « se glorifier de ses ancêtres. J'ai renoncé vo« lontairement, vous le savez, à consulter la « voix de Leucade ; je n'ai pas voulu me sé« parer de la grande famille qui est encore « sans aïeux, et à qui je viens promettre une « postérité. Prométhée souffrit d'immenses « douleurs pour avoir donné aux mortels la « capacité du bien et du mal. Quoique je ne « sois pas un Titan, j'ose braver ce danger. Le « sang qui coule dans mes veines est-il la cause « inconnue de ce courage, ou bien est-ce le « génie tout seul de la poésie qui trouble tous « mes sens ? Enfin j'ai remarqué comme vous, « illustre vieillard, ce mystère d'abandon et de « délaissement qui repose dans mon nom, dans « ce nom que j'ai entendu résonner autour de « moi sitôt que j'ai pu entendre, et qui ne m'a « été imposé ni par un père chéri ni par une « mère adorée. Cette signification privative « n'est peut-être due qu'au dénuement de mon « enfance ; mais peut-être aussi est-elle une « triste prophétie du peu qu'il me sera donné « d'accomplir. Je crains souvent, je l'avoue,

« que ma destinée tout entière ne puisse se dé-
« velopper, et que ce ne soit là le triste mystère « que nous cherchons mal-à-propos à péné- « trer. Mais, s'il faut vous dire ma pensée, ô « mon père, le nom d'Eurydice doit nous ras- « surer tous les deux. Eurydice sera sans doute « pour Orphée la vision merveilleuse qui dés- « ormais éclairera toute ma vie. Sans elle, ce « qui doit me distinguer des autres hommes « n'eût jamais pu être réalisé. »

« Le vieillard sourit à un tel présage, qui aurait été bien loin de satisfaire à sa prudence, si d'ailleurs il n'eût pas eu d'autres inspirations ; puis il parla en ces mots au poëte divin :

« Les dieux ne nous doivent aucun compte « des présages qu'ils nous envoient, ou qu'ils « font naître en nous. Qu'Eurydice soit donc « pour le délaissé la fille de la vision, le songe « vivant de Jupiter. Sans elle, je le veux, tu « ne serais qu'un flambeau éteint; eh bien! « avec elle puisses-tu être un flambeau écla- « tant pour le monde! Par toi, tu as la pro- « priété aux confins célestes; par elle, tu auras « un père, puisqu'elle en a un. Ton nom désor- « mais signifiera aussi lumière et guérison ; et

« le sien voudra dire justice, mais justice dans « un sens étendu, dans le sens opposé au droit « qui s'explique seulement par la force; car « le Jupiter qui opprima Prométhée n'est au-« tre chose que la force. Ainsi vous ferez pé-« nétrer dans le monde d'abord l'isopolitie et « ensuite l'isonomie. Orphée, souffre encore « une question de ma part. En écoutant la « voix intime qui te porte à faire du bien aux « hommes, as-tu mûri les conseils secrets de « ce dieu qui est en toi? »

« Non, dit Orphée, je n'ai point mûri par « la réflexion les conseils secrets de ce dieu qui « repose en moi; car ces conseils ressemblent à « des ordres, et il ne me reste qu'à agir. Écoute « à ton tour, ô mon père, écoute le récit de « ma première inspiration. La lyre a toujours « réveillé dans mon ame mille idées confuses, « que, dans mon enfance merveilleuse, je n'a-« vais point la force de saisir et d'embrasser. « N'y a-t-il pas une voix dans les choses? Ces « nuages errants sur nos têtes, lorsqu'ils nous « cachent la vue des astres, nous les représen-« tent encore par leurs vives couleurs. Nos « langues sont-elles un reflet de la pensée hu-« maine? La pensée humaine est-elle un reflet

« de la pensée divine? ou plutôt, la parole,
« qui est l'homme même, n'est-elle pas l'in-
« spiration toujours subsistante de Dieu? Les
« objets de la nature, les arbres, les fleurs, les
« nuages, les parfums, la lumière, les vents,
« sont-ils des emblèmes dont l'homme cher-
« che l'explication après l'avoir perdue? Et
« cette explication ne doit-il pas la trouver
« dans la parole, révélation qui ne finit point,
« chaîne éternelle dont tous les anneaux, at-
« tachés entre eux, sont d'indestructibles tra-
« ditions? Les bruits confus de la vallée, de
« la forêt, des eaux, le bourdonnement des
« insectes, les cris et les chants de tous les
« êtres vivants, ont-ils un sens unanime de
« prière et de gémissement? Y a-t-il une har-
« monie universelle dont l'homme puisse sen-
« tir tous les accords, deviner toutes les lois?
« Les instincts de ma lyre, comme les blan-
« ches ailes de la colombe, me soulevaient de
« dessus la terre, et me tenaient suspendu
« dans les hautes régions que le corps ne peut
« habiter. Mais mon ame, un instant éperdue,
« retombait bientôt dans sa prison terrestre.
« Un jour, durant mon voyage dans les hautes
« régions de l'esprit, il me sembla voir une

« grande lumière qui enveloppait la nature « immense, et éclairait profondément toutes « choses. Ma vue n'était point assez rapide, ni « ma pensée assez active pour être par-tout à-« la-fois dans un instant indivisible. J'eus « néanmoins un sentiment réel, mais obscur « et indéfinissable, de l'essence et de l'ensem-« ble de tout ce qui existe. J'entendis alors un « son, mais un son intellectuel, et ce son me « parut être la parole de la lumière. J'interro-« geais en moi, et la parole en même temps « répondait en moi. Je ne puis dire la suite et « la forme d'un tel entretien; mais tout est « resté dans le fond de mon ame, comme le « feu demeure caché dans les veines d'un cail-« lou jusqu'au moment où un choc l'en fera « jaillir. Chaque fois que j'aurai besoin de « consulter l'oracle, j'en suis certain, je le « retrouverai; il ne refusera pas de me répon-« dre, il ne me trompera point. »

« Je ne suis point né du chêne, dit Talaon, « je ne suis point né du rocher, mon corps fut « un airain embrasé; trois fois en un jour je « pouvais faire le tour entier de l'île de Crète. « Je fus ainsi autrefois. Alors je n'aurais pas eu « l'intelligence de tes discours. Mais pour

« échapper à la destinée qui me menaçait, « puisque ma vie était toute contenue par un « clou fatal qui pouvait m'être enlevé, j'ai re- « connu l'empire de Jupiter, et j'ai changé de « nature. Maintenant il m'est donné de te com- « prendre. Tu te confies en l'inspiration même « de la parole : cette belle et inconcevable doc- « trine qui t'est venue comme le souffle de la « vie, comme la lumière par laquelle tes yeux « voient, parcequ'en effet ton origine est cé- « leste; cette belle et inconcevable doctrine, « je l'ai apprise déja parmi les sages de l'Inde. « Qu'elle soit quelques instants le sujet, non « plus de nos méditations solitaires, mais de « nos méditations communiquées. Ainsi que « toi je suis un homme vivant des fruits de la « terre, et les pensées des hommes sont faites « pour se féconder mutuellement. Toutefois, « avant tout, je veux te dire une seule chose : « Tu te confies en la parole; refuse la parole à « ceux qui ne doivent pas l'avoir. Enveloppe « la loi de mystère pour la rendre inscrutable « aux profanes. »

« Ainsi Talaon et Orphée s'entretenaient ensemble, et trompaient par de tels entretiens l'approche d'une séparation qui devait être si

douloureuse pour tous. Celui qui pourrait savoir les discours qu'ils tenaient entre eux serait bien avancé dans les secrets dont le temps a épaissi les voiles. Il saurait ce qu'ont cru les sages des âges primitifs sur l'insondable unité de Dieu, sur la création, sur la matière, sur l'origine du mal, sur les différents ordres d'intelligences émanées de l'intelligence suprême, sur les immortelles destinées de l'homme. Il saurait ce qu'il nous est permis de savoir sur les causes de l'univers. Ce serait assister en quelque sorte aux entretiens du passé et de l'avenir.

« Quelquefois le vieillard disait à Orphée : « Mon fils, tu devrais aller avec Eurydice sur « des rochers inaccessibles, et dans le fond « des forêts, car il faut qu'elle s'accoutume à « supporter les travaux qui te seront imposés, « comme il faut que sa mère s'accoutume à « chercher autour d'elle sa fille chérie, sans « la trouver. Nous avons dû l'abandonner à « ses propres inspirations; nous savions qu'elle « ne nous appartenait pas. » Le poëte inspiré obéissait volontiers aux conseils de Talaon.

« Lorsque Orphée et Eurydice étaient seuls, ils s'entretenaient de la vertu et de la poésie.

Orphée parlait de la beauté, qui est elle-même une poésie tout entière. Eurydice disait le bonheur, pour un être faible, de s'appuyer sur un être revêtu de force et de bonté. Elle demandait au fils de la lyre le récit de ses aventures, qui étaient de véritables symboles, et elle les lui faisait raconter de nouveau quand il avait fini. Les siennes, à elle, n'étaient ni longues ni variées. Elles s'étaient toujours passées autour d'un rosier, ou sur les bords d'une fontaine. Tous les évènements de sa vie étaient la naissance d'une fleur, ou le chant d'un oiseau, ou les gracieuses allures de sa biche favorite. Il aimait à l'entendre parler de ses rêveries, et du jour où, pour la première fois, il parut devant elle au sein de la tempête. Il souriait toujours de nouveau en apprenant combien une telle apparition avait ému le cœur de la nymphe charmante, combien elle avait desiré se trouver à ses côtés, car elle ne croyait pas qu'un être si calme et si beau dût périr; et cependant l'inquiétude la troublait dans tout son être. Il l'écoutait avec revissement, et lorsqu'elle avait fini de parler, il lui disait: « O ma bien-aimée, tu as un « père, tu as une mère; ces jeunes plantes qui

« sont si belles, mais qui sont moins belles « que toi, tu les a vues naître; cette terre seule « a reçu l'empreinte de tes pas légers; tu n'as « connu jamais d'autre ciel que celui qui cou- « vre notre tête; et pour moi, qui t'étais na- « guère si inconnu, tu vas quitter ton père « vénérable, la mère qui t'a nourrie de son « lait, les jeunes plantes que tu as vues croî- « tre, la terre qui seule a reçu l'empreinte de « tes pas, le ciel qui a vu les jeux de ton en- « fance. O ma bien-aimée, bientôt je serai seul « pour toi. Je ne sais si je pourrai t'offrir au « moins de temps en temps quelque ombrage « frais ou le repos auprès d'une claire fon- « taine. Il faut que je sois tout pour toi. Trop « souvent peut-être encore la tempête qui m'a « amené sur tes rivages, sera tout l'asile que « j'offrirai à mon épouse chérie, à celle qui « n'aura que moi sur la terre. » Eurydice alors versait quelques larmes, mais ces larmes étaient pour ses parents augustes, et non point pour elle-même; la douce sérénité de son regard exprimait toute sa confiance.

« Cependant la saison des orages était passée; le roi des tempêtes ne régnait plus dans le ciel. Talaon prépare la tendre Vola au dé-

part de sa fille. Et quand le jour du départ fut arrivé, l'auguste vieillard ordonna à Orphée et à Eurydice de s'asseoir à ses pieds; puis, étendant sur leurs têtes ses mains vénérables, il prononça les paroles initiatives, sans toutefois prononcer les paroles époptiques, car les jours consacrés à la pudeur ne doivent point finir pour eux : ils resteront néophytes. Redoutables mystères de la vie et de la mort, vous ne pouviez leur être complètement révélés; le génie des ancêtres était demeuré voilé dans le ciel.

« Allez ensemble dans le même exil, dit « Talaon; le monde est ouvert devant vous, « votre destinée est entre vos mains. Souvenez-« vous que les dieux immortels couvrent de « leurs regards l'homme voyageur, comme le « ciel inonde la nature de sa bienfaisante lu-« mière. Voici des grains précieux qui doivent « tant améliorer la race malheureuse des mor-« tels. Ils les ont refusés jusqu'à présent, mais « sans doute les temps n'étaient pas venus. « Ainsi la terre deviendra leur héritage; ainsi « ils apprendront le travail et la prévoyance. « Ces grains, emblèmes de tant de biens, ga-« ges de tant d'espérances, vous les réserverez

« pour en faire présent aux hommes qui les « méconnaissent encore, car le blé doit devenir également la nourriture de toutes les fa« milles humaines, toutes appelées aux mêmes « progrès par les mêmes labeurs. Vous bannis « volontaires, vous, librement voués à toutes « les indigences, vous mangerez les fruits des « forêts et les racines sauvages. Orphée, tu « pourras enseigner à-la-fois et la religion des « funérailles et la religion des mariages, qui « sont une seule et même chose. La société ne « peut se créer qu'en formant le lien domesti« que; la propriété, sorte d'identification de « l'homme avec la terre par la culture, devient « sacrée par les tombeaux; et c'est ainsi que « le genre humain tout entier peut parvenir « un jour à n'offrir qu'une seule et grande fa« mille. Mais le joug des lois, pour être salu« taire, doit être librement accepté. Allez, mes « enfants, bientôt orphelins délaissés; allez, « mais vivez l'un et l'autre comme un frère et « une sœur, jusqu'à ce que vous ayez trouvé « un lieu où vous puissiez fixer votre demeure. « Imitez les oiseaux voyageurs qui s'abstien« nent de l'amour tant qu'ils ne sont pas ar« rivés dans une contrée où les dieux les in-

« struisent à construire un nid pour leur pos-« térité future. Orphée, je te confie la pu-« deur d'Eurydice; que la certitude de l'avoir « pour épouse te suffise. Les hommes que tu « formeras auront des ancêtres par la foi des « tombeaux; ils auront des descendants par « la sainteté des mariages; toi, tu ne peux « point avoir d'ancêtres; et qui sait s'il te sera « jamais donné d'avoir des enfants? Que Ju-« piter et Métis te tiennent lieu d'ancêtres; que « la race améliorée des hommes soit ta noble « postérité! Orphée, Eurydice, couple divin, « consentez à être misérables pour diminuer « la misère du genre humain; faites com-« prendre aux autres la sainteté du lien con-« jugal avant de le former pour vous-mêmes. « Satisfaites à la Nemésis des noces solennelles ! « Écoutez ceci, c'est une parole des anciens « oracles, c'est une parole d'en haut : L'homme « est un être incomplet, destiné à se com-« pléter successivement par sa propre intelli-« gence, par sa propre volonté; il ne peut « rien pour l'avancement et la perfection de sa « nature, tant qu'il est dépourvu du senti-« ment religieux ou du sentiment social, c'est-« à-dire du sentiment qui le met en rapport

« avec Dieu, et de celui qui le met en sympa-
« thie avec ses semblables. Ceux par qui la
« Providence veut créer de tels sentiments doi-
« vent être d'une merveilleuse pureté. Orphée,
« toutes les fois que j'invoque la puissance su-
« prême, j'emploie une expression vague, qui
« n'affirme rien sur le sexe; les mystères de la
« Samothrace ou de l'Égypte t'apprendront-
« ils les sexes des dieux? »

« Vola versait des larmes abondantes. « Pour-
« quoi pleures-tu, lui dit le vieillard, aimable
« clarté du soir de ma vie, pourquoi pleures-
« tu? que manquera-t-il à nos enfants? Ne
« jouiront-ils pas comme nous de la protection
« des dieux? Déja ils ont ce que l'abondance et
« le repos ne donnent point: ils ont cette affec-
« tion réciproque qui a fait notre bonheur, et
« qui rend tout aisé. Ils s'aimeront mieux dans
« la solitude, la détresse, les privations, et
« même le malheur. Puisse néanmoins le ciel
« l'éloigner de leurs têtes! » Alors il bénit de
nouveau Orphée et Eurydice, qui se relevè-
rent pour s'asseoir aux pieds de Vola. Vola les
bénit à son tour en sanglotant. Ensuite elle
tira de son sein un voile qu'elle remit à Or-
phée, pour être un jour le pudique voile nup-

tial d'Eurydice. Sur ce tissu, ouvrage de l'épouse d'un Titan, se voyaient retracés les confins célestes dont la lyre du poëte était l'harmonieux symbole. Elle remit en même temps à la nymphe éplorée une pomme de grenade cueillie dans le jardin des Hespérides : cette pomme de Koré, gardienne jalouse de la légalité des mariages, ne pouvait être ouverte, pour en savourer les fruits, que lorsque le voile serait déployé. Talaon gémit en lui-même; il sait trop que ces derniers présents de l'amour maternel doivent être inutiles, puisqu'il ne peut y joindre la glèbe, emblème du sol, gage de la propriété aux confins terrestres. Toutefois les augures avaient été favorables.

« Les deux exilés sortirent de la maison paternelle, qu'ils ne devaient plus revoir. La biche, douce compagne de la nymphe, voulut en vain la suivre; elle fut retenue par Vola, qui lui destinait les caresses de l'absence. Aucune route n'était tracée aux deux exilés, et ils se mirent à marcher sur la terre comme l'homme égaré dans le sein d'une vaste forêt. Eurydice s'appuyait sur le bras d'Orphée, et soupirait en silence. De temps

en temps elle se retournait pour jeter encore un coup d'œil sur le lieu où s'écoulèrent si paisiblement les jours fugitifs de son enfance fortunée ; puis elle ne se retourna plus, et elle pleura.

« Lorsque les magnanimes orphelins furent partis, Talaon ne contraignit plus ses larmes ; et les deux époux, délaissés à leur tour, et restés seuls, pleuraient ensemble pour se consoler dans leur affliction mutuelle. Ils pleuraient en caressant la biche, qui elle-même versait des larmes. Pendant qu'ils pleuraient ainsi, un envoyé céleste vint leur annoncer, dit-on, que dès ce moment Orphée et Eurydice pouvaient prétendre au rang des demi-dieux. Les poëtes ont raconté de mille manières ce voyage, qui fut une suite de prodiges. Le couple initiateur n'avait que la lyre pour vaincre tous les obstacles, pour surmonter tous les dangers, pour conjurer toutes les terreurs. Initiation sublime, tu étais bien digne d'être chantée par les poëtes. ! »

Tel fut le premier récit de Thamyris. Il ajouta en le terminant : « Roi de la colline car-« rée, l'histoire de Talaon et de Vola m'est en-

« tièrement inconnue avant et après les cir-
« constances que je viens de vous retracer; on
« ne sait ni leur origine, ni les autres événe-
« ments de leur vie, ni les détails de leur mort.
« Toutefois rien n'est plus célèbre dans la
« Créte que l'homme au corps d'airain en-
« flammé, qui dans une journée faisait trois
« fois le tour de l'île; rien n'est plus célèbre
« que les combats livrés par lui aux étrangers;
« rien n'est plus célèbre que le clou fatal qui,
« arraché à son talon, devait laisser échapper
« sa vie avec son sang; rien n'est plus célèbre
« et plus inexplicable. Quant à Vola, prêtresse
« des religions cruelles, qu'il lui fut défendu
« de communiquer à sa fille, quant à Vola,
« son nom même doit périr.

« Je vais continuer de vous instruire, véné-
« rable Évandre, de ce que je sais d'Orphée et
« d'Eurydice. »

FIN DU LIVRE DEUXIÈME.

ORPHÉE.

LIVRE TROISIÈME.

ARGUMENT

DU LIVRE TROISIÈME.

Les Pélasges primitifs, habitants des péninsules grecques et italiotes. L'expédition de Sésostris, synchronique avec l'évolution sociale des Pélasges.

Peuples réunis par des prêtres. Peuples barbares et sacrés.

Peuples marins, aventuriers. Aborigènes fixés, laboureurs méditerranés.

Je prends ici les Pélasges pour un cycle social, pour une zone de l'horizon historique, pour une époque générale, qui précède et produit les époques locales.

L'hellénisme ne fut point une religion. La Grèce fut à l'Orient ce qu'est le génie critique au génie original.

Il ne sera peut-être pas inutile de donner un exemple du partage de tout ordre de choses en trois temps, et qui paraît être une loi générale, primitive.

D'après Platon, les Cyclopes sont les premiers pères de la race humaine.

De là trois âges de Cyclopes.

Cyclopes mythologiques : ceux d'Hésiode, fils du Ciel et de la Terre; ils fournirent à Jupiter les armes pour vaincre Saturne et les Titans.

Cyclopes héroïques : ceux d'Homère, géants anthropophages dans la Sicile. Eustathe ne connaît pas le Polyphème de l'Iliade, lequel, en effet, est différent de celui de l'Odyssée.

Cyclopes historiques : les forteresses de Tyrinthe, 186 ans avant la guerre de Troie, d'après Strabon, avaient été bâties, sous Acrisius, aïeul de Persée, et sous Prœtus, par sept Cyclopes, tous originaires de Lycie. Ces forteresses étaient de roches brutes. D'après le même Strabon, les Cyclopes chassèrent les Phéaciens.

Remarquons à ce sujet que la confusion des âges a souvent lieu par la lutte de l'épopée et de l'histoire, lutte qui devra tant attirer notre attention.

Enfin Cyclopes de Virgile, de Callimaque, de Théocrite : poésie d'imitation à étudier avec réserve.

D'après Homère, Saturne est confiné aux extrémités de la terre et des mers : le scoliaste dit que Saturne fut nommé roi des géants vaincus.

Le règne de Saturne fut regretté sous le nom

d'âge d'or, et cela peut s'expliquer par la pensée qui porta l'homme à regretter son berceau cosmogonique.

Les Dactyles phrygiens, ou venus de la Crète, propagateurs du culte nouveau de Jupiter, inventeurs ou propagateurs de l'art de forger. Médecins enchanteurs.

L'expression mythique *avaler son doigt* pour accomplir l'expiation veut dire *immoler un client.*

Boucholion qu'en secret enfanta sa mère. (Il., z. 24.) Le poëte appelle *ténébreux* celui que le scoliaste Villoison croit être né de mariages célébrés sans flambeaux.

On portait cinq flambeaux pour la célébration des noces; et le nombre des jours de la cosmogonie d'Hésiode est de cinq.

La sibylle de Samothrace représente tout l'ordre de choses qu'Orphée venait abolir.

Le monde des substances succédant au monde des essences : système cabirique. Il est dans la Bible.

Les mystères du christianisme sont cachés dans toutes les cosmogonies.

Les noces d'Orphée et d'Eurydice sont une sorte de théophanie.

Il est un moment où le phanès, la lumière qui

produit l'initiation, devient trop éclatante. alors on reste aveugle comme Thamyris, ou on meurt comme Sémélé et Eurydice.

ORPHÉE.

LIVRE TROISIÈME.

THALIE.

LA SAMOTHRACE.

« Le poëte et sa généreuse compagne, perdus au sein d'un monde barbare, parmi des solitudes terribles, avaient besoin de tout leur courage. Providence des dieux, tu fus leur seul appui.

« Sur les côtes de la Thrace, vis-à-vis l'embouchure de l'Hèbre, s'élève une île qui était sans renommée lorsque vous quittâtes la Grèce, vénérable Évandre, mais qui depuis a exercé une grande influence sur les peuples. De cette île alors inculte, et peuplée seulement par quelques hommes sauvages, sans gouvernement et sans loi, la vue s'étend au loin sur les archipels de la Grèce. C'est la haute Samos de Thrace, à qui je donnerai désormais le

nom de Samothrace. Lorsque je la visitai, elle sortait à peine de la barbarie, et déja elle commençait à s'illustrer par un collége de prêtres, pères puissants, où j'ai appris l'histoire que je vous raconte, et dont vous allez entendre la suite.

« Orphée, croyant avec raison qu'une telle position géographique, à l'entrée d'un autre monde, pourrait être favorable à ses desseins, avait tourné ses regards prophétiques sur cette île destinée à une si grande célébrité. Il voyait par la pensée s'avancer graduellement, de rivage en rivage, depuis les montagnes acrocéroniennes de l'Hémus jusque dans la Crète, les doctrines harmonieuses qui réunissent les hommes en corps de société. Il vous serait impossible de comprendre, roi pasteur, l'état de misère et d'abrutissement où serait plongée l'espèce humaine, si elle n'était soumise au joug salutaire de la religion et des lois. Les morts, restés sans sépulture, deviendraient la proie des oiseaux du ciel et des animaux qui peuplent les forêts impénétrables. Non seulement on ne contracterait point de saints mariages, mais même l'union éphémère des sexes serait fort rare, et ne serait due qu'à des

rencontres fortuites. Telle n'est point la condition naturelle de l'homme; si quelquefois il est descendu à cet état de dégradation, c'est toujours par la suite d'une catastrophe qui a fait périr ses institutions primitives. Néanmoins les traditions les plus anciennes, conservées dans les vieux sanctuaires, assignent toutes ce commencement aux destinées humaines : c'est qu'en effet il semble que sans cesse l'homme serait menacé d'y revenir, s'il ne luttait pas sans cesse, si la tutèle sévère des sacerdoces et des patriciats lui était retirée. De ce que l'homme est obligé de combattre contre lui-même pour ne pas retomber dans la barbarie, de ce qu'il a besoin d'être puissamment aidé pour ne pas succomber dans ces combats de tous les jours, il était facile d'arriver à la pensée qu'il obéit à ses vrais instincts, qu'il est dominé par les souvenirs de son berceau, lorsqu'il oppose une résistance opiniâtre aux enseignements. Il fallait donc lui peindre ce berceau comme peu digne de ses regrets, ces instincts comme devant être réformés. Les initiés savent que les histoires mystagogiques sont des leçons, des emblèmes, des mystères, pour faire mieux

comprendre la loi du progrès à la condition du labeur, loi primordiale et sacrée. Les hiérophantes savent de plus ce que sont les différentes tutèles imposées à l'enfance de l'homme social. Mais, Évandre, ce n'est point ici le lieu de nous entretenir de la science du bien et du mal, de chercher à surprendre les secrets de cette sagesse qui réside dans les sanctuaires.

« Long-temps Orphée et Eurydice avaient erré au sein de contrées désertes, égarés dans de vastes forêts, domaine antique des bêtes féroces, séjour des épouvantes et des fantômes de la nuit. Heureusement ils avaient été instruits l'un et l'autre dans cette science profonde qui marque la correspondance des régions du ciel et des régions de la terre, et ils cherchaient le plus souvent leur route bornée et obscure, parmi les éclatantes merveilles de l'espace sans limites. Plus d'une fois, pour rassurer Eurydice, Orphée interrogea les sirènes mélodieuses assises à l'extrémité de chaque sphère céleste, d'où elles dirigent avec des harpes immortelles, selon la mesure, le rhythme et le nombre, le mouvement harmonieux de l'univers.

« On ignore et la durée de ce voyage aventureux, et les dangers qu'ils coururent, et les obstacles qu'ils surmontèrent. Enfin ils arrivent sur les rochers qui bordent la mer orageuse de Thrace. Lorsque la tempête brise un navire, quelquefois de hardis matelots se font de leur mât, rompu par l'effort des vagues, une dernière ressource pour sauver leur vie. Cette dernière ressource des naufragés fut le moyen qu'Orphée imagina pour traverser le détroit. Un vieux chêne, que l'orage avait déraciné, que la foudre avait creusé et dépouillé de ses branches, devint le grossier et fragile vaisseau où il ne craignit pas de faire asseoir à ses côtés la douce fille de Talaon. Poussés par un vent favorable, ils viennent échouer sur les arides plages de la Samothrace.
« Aux hommes épars, qui errent sur la sur-
« face de cette île, sans demeure et sans loi, il
« faut, dit Orphée, un nom collectif qui les
« fasse être un peuple, et qui ensuite les dis-
« tingue des autres peuples, lorsqu'ils seront
« réunis par le même lien social, par le même
« lien religieux. Qu'ils soient dès à présent
« les Pélasges! race puissante et civilisatrice,
« dont l'unité forte et typique se transmettra

« bientôt à des nations nombreuses, toutes « semblables entre elles ! » Ce nom de Pélasges, roi pasteur, est déja un nom illustre pour vous. Les Pélasges n'ont-ils pas laissé d'ineffaçables empreintes sur le Palatin où nous sommes à présent ? N'ont-ils pas habité l'Arcadie, votre ancienne demeure ? Ainsi leurs brillants essaims dès l'origine semblent se confondre avec l'origine des choses. On dirait qu'ils sont un peuple cosmogonique comme les Titans.

« Orphée voulut commencer sa paisible conquête par les doux accents de la musique. Aussitôt donc il prit sa lyre, et se mit à en tirer les accords les plus propres à émouvoir. Eurydice y joignit les sons de sa voix ravissante. Elle chantait les bienfaits des dieux immortels, l'ordre naissant du chaos, l'harmonie des cieux et de la terre, l'homme destiné à sentir et à reproduire cette harmonie, le charme des affections domestiques, des sympathies sociales. Les Pélasges, rassemblés sur une grève tumultueuse, étaient groupés autour d'Orphée et d'Eurydice. Ils écoutèrent d'abord avec un étonnement stupide ; un instant après ils furent entraînés par la force

magnétique, intime, irrésistible de la musique. Cette puissance inconnue réveillait leurs facultés assoupies, et faisait pénétrer la pensée dans leur ame encore brute. Ils ne pouvaient comprendre les paroles mélodieuses de la vierge magnanime, mais ils éprouvaient mille sentiments nouveaux. Un monde entier semblait se dessiner pour eux derrière un nuage. Ils croyaient que ces deux créatures merveilleuses étaient des génies bienfaisants, des êtres d'une nature plus élevée, et ils se prosternaient pour les adorer. Eurydice surtout leur offrait tous les traits d'une divinité compatissante. Je ne sais quel pressentiment les avertissait qu'ils allaient enfin sortir de cette vie dure et sans avenir, à laquelle ils avaient été condamnés jusqu'alors. Enfin leurs cœurs commençaient à être susceptibles de recevoir toutes les émotions progressives et généreuses. « Je comprends bien à pré-
« sent, disait Orphée en lui-même, pourquoi
« je n'ai point réussi dans mes premières ten-
« tatives. Sans doute il fallait que je fusse
« avec la fille de la vision. L'autorité vient
« non seulement du génie, elle vient aussi de
« la grace. La force et le courage ne suffisent

« point pour dompter les hommes; et les se-
« crets de la poésie ne sont pas tous dans les
« hautes pensées. »

« Ici, Évandre, je ne puis m'abstenir de m'arrêter encore pour vous communiquer une observation importante. Plusieurs peuples se disent nés du sol qu'ils habitent. Il n'en est point ainsi. La race humaine est une; elle est par-tout la même. Les muses antiques de la Piérie en racontent l'origine. Mais avant d'avoir des lois, ne peut-on pas se représenter l'homme semblable à cette belle statue d'argile que façonna Prométhée? L'homme né du sol n'est donc que l'hypothèse de l'homme avant la société. Toutefois, sage Évandre, ne nous laissons pas éblouir par de tels récits, et cherchons toujours la vérité qu'ils contiennent. J'insiste sur ces choses en ce moment, parceque souvent elles doivent être présentes à notre esprit. Les Pélasges donc n'étaient pas nés du sol; les chants d'Orphée et d'Eurydice évoquèrent l'ame des ancêtres ignorés de ces peuples : la race exista pour eux.

« Alors ils s'empressèrent d'offrir à leurs hôtes des fruits et des racines. Orphée leur donna en échange une poignée de ce grain,

le far fécond, qui est destiné par les dieux à être la nourriture de l'homme, bienfait pour lequel ces peuples reconnaissants ne tardèrent pas d'instituer les mystères de Cérès et de sa fille Perséphone. Le don du blé, comme vous le savez, roi pasteur, et comme l'avait dit le puissant Talaon, c'est le don même de la prévoyance, c'est le don de cette faculté qui porte la pensée dans l'avenir; car il faut ensemencer dans une année et recueillir dans l'autre. L'homme apprend aussi, par le retour périodique des moissons, à distinguer les météores, à connaître ainsi la succession de la vie. Chez vous, illustres Latins, Saturne est à-la-fois le dieu du temps et le dieu de l'agriculture. Sans doute que les phénomènes du ciel et les phénomènes de la terre ont été unis ensemble dès le commencement. Les prérogatives de la propriété ont été transportées du ciel sur la terre; la propriété a eu des confins dans le ciel avant d'avoir des limites sur la terre. Le droit se forme dans le ciel avant d'apparaître sur la terre. Telle est la raison des attributs éminents de la lyre.

« C'est, je crois, le moment, modeste Évandre, de vous dire une aventure d'Orphée,

qui sera pleine pour vous d'une instruction infinie.

« Un jour, à l'heure du soir, le poëte divin errait avec Eurydice sur les bords de cette mer agitée, qui n'était célèbre encore par aucun naufrage. Le temps était calme, la mer entrait dans le majestueux repos de la force indomptable, repos plein de charme et de puissance. Le poëte et sa noble compagne s'assirent sur un rocher que les vagues venaient caresser en murmurant; quelquefois l'écume blanche s'élevait jusqu'à eux comme en se jouant, et venait légèrement mouiller leurs pieds. Le soleil avait disparu dans les abymes resplendissants de la mer, une nuit transparente s'avançait en silence sur les flots. Orphée, ému par la solennité d'un tel spectacle, prit sa lyre et chanta. Eurydice, tout occupée des chants inspirés de son glorieux époux, ne vit pas d'abord une apparition qui se montrait, non loin de là, sur une cime la plus escarpée et la plus sauvage de l'île. C'était une femme d'une taille toute divine. Une longue robe blanche, serrée au-dessous du sein par une ceinture bleue que fermait une agrafe d'or, dessinait les contours nobles et gracieux de

cette taille surhumaine. Ses cheveux flottaient sur ses épaules, une couronne de chêne entourait son front. Un air mâle, sévère et profondément triste, respirait dans tous ses traits. Il eût été imposssible d'assigner son âge ; car le temps n'avait fait aucun outrage à sa figure imposante, et cependant il était facile de voir que les heures de la jeunesse avaient cessé de verser sur elle leur doux éclat ; ou plutôt elle donnait l'idée d'une beauté immortelle, étrangère à la succession des années. Et pourtant je ne sais quelle douleur immense, qui tempérait sans l'éteindre le feu de ses regards, disait trop qu'elle appartenait par quelques liens à l'humanité. Elle était debout, immobile, un de ses coudes appuyé sur le rocher, et sa tête inclinée reposait sur sa main gauche. Dans cette attitude, elle paraissait respirer de loin les chants d'Orphée, comme on respire un parfum enivrant.

« Orphée s'arrête, et Eurydice voyant qu'une méditation nouvelle agite l'ame du poëte, en cherche la cause autour d'elle ; la nymphe ne cherche pas long-temps. Étonnée, elle interroge son époux. « Je ne sais, dit-il,

« ce qui se passe en moi. Cette femme, sans « doute n'est point une femme de l'île; ce n'est « point non plus une divinité. Je ne puis con- « tenir mon envie de savoir quel est cet être « mystérieux, d'apprendre pourquoi il me do- « mine par la puissance inconnue de son at- « tention toute fascinatrice. Il faut que j'aille « auprès de cette femme, si toutefois c'est une « mortelle; Eurydice, retire-toi pendant que « j'essaierai de la vaincre par mes chants; car, « je le sens bien, d'étranges pensées sont en « elle. » Eurydice, qui ne savait qu'obéir, se retira, non sans une vive inquiétude, parce-qu'elle craignait quelque maléfice. Elle avait souvent entendu parler de magiciennes, qui, par la force de leurs enchantements, triomphent des plus fiers courages.

« Orphée s'élance de rocher en rocher; il marche au milieu d'un chaos de ruines entassées. L'apparition s'éloigne à mesure qu'il avance. Enfin elle se glisse au travers des ombres, comme si elle eût été elle-même une ombre, et disparaît dans une grotte profonde. Orphée s'y précipite après elle, et se perd dans les détours d'un vaste et silencieux souterrain, où il n'entend plus d'autre bruit que

le retentissement de ses pas. Il est entouré d'épaisses ténèbres, il ne sait comment il retrouvera sa route; enfin il se met à jouer de sa lyre et à chanter. Lorsqu'il s'arrête, une voix part des profondeurs de la grotte, et murmure le long des voûtes du souterrain : cette voix était pleine de douceur et de tristesse, comme seraient les derniers accents de la fille la plus belle d'un héros, qui, toute pleine encore de vie et de jeunesse, lutterait en vain contre une mort lente et douloureuse; ou plutôt comme serait l'hymne funèbre d'une vierge résignée, douce et tendre victime, dont le sang innocent va tout-à-l'heure arroser un autel funeste.

« Poëte divin, disait-elle, que veux-tu de « moi? Laisse, laisse en repos une sibylle « inspirée comme toi, mais à qui tu viens ra« vir sa puissance. Ah! ne crois point que je « sois un être malfaisant. J'avais reçu le don « de l'avenir, mais c'est dans un ordre de « choses qui finit, et le don de l'avenir se re« tire de moi. Plus d'une fois les Titans, dont « le régne alors paraissait devoir être immua« ble, m'ont menacée de me revêtir d'une « tunique de pierres, parceque, par mes ora-

« cles, je les troublais dans leur force. Je pré« disais le siècle nouveau qui me tue. Orphée, « il faut que je te le dise, j'ai résisté, autant « que j'ai pu, à ton ascendant; c'est moi qui « ai rendu vaines tes premières tentatives: tel « était mon destin. Je suis vaincue par toi et « par la fille de l'homme d'airain. Je n'ai au« cun ressentiment contre vous; je veux te le « redire, je ne suis point un être malfaisant. « Écoute, poëte divin, écoute le peu de pa« roles qu'il m'est donné de prononcer encore, « et qui sont les dernières; tu peux les écouter « sans crainte, car maintenant mes paroles « sont sans puissance. Écoute donc, j'ai vu « un monde périr, et ce spectacle ne peut sor« tir de ma pensée. Des races florissantes « existaient où sont à présent les abymes des « mers. La grotte où tu m'as suivie, et dont « tu ne peux voir les tristes merveilles, est un « mélange confus de débris de rochers, de « fortes citadelles, de grands tombeaux. Tout « a été confusément entassé par le génie de la « mort. C'est au sein d'un si lamentable chaos « que j'ai fixé ma demeure, comme les oiseaux « de sinistre augure qui bâtissent leurs nids « parmi les ruines. Les pères de la race hu-

« maine actuelle ont vu détruire les monu-
« ments qu'ils avaient élevés pour égaler la
« durée des siècles ; ils les ont vu détruire avec
« autant de facilité que seraient effacés par
« une esclave diligente les faibles réseaux d'un
« vil insecte. Les enfants dégénérés vaincront-
« ils le destin qui a vaincu leurs pères, géants
« si long-temps indomptés? Les dieux m'a-
« vaient donné une double vue; elle devient
« confuse, mais elle suffit pour entrevoir des
« calamités sans nombre. Pourquoi, malheu-
« reux humains, pourquoi donneriez-vous
« sans cesse de nouvelles proies à la mort?
« Pourquoi vous donneriez-vous des enfants
« qui dégénèreront comme vous avez dégénéré
« de vos pères? Pourquoi voudriez-vous enseve-
« lir ceux à qui vous devez une cruelle et fragile
« existence? Vos demeures, les tombeaux de vos
« pères, les travaux de votre intelligence, tout
« doit subir le même sort. La destruction est le
« grand dieu de ce monde, où la vie n'est pro-
« duite que par la mort. N'ayez aucun avenir.
« Traînez, comme vous pourrez, votre misé-
« rable vie, jusqu'au moment où un trépas
« non prévu viendra vous saisir. Du moins,
« vous n'aurez pas les vains tourments de l'in-

« quiétude qui attend d'inévitables douleurs.
« Voyez tout ce qu'a fait l'homme pour dés-
« armer d'inflexibles divinités! Ce n'est pas
« assez de sacrifices d'animaux innocents, il a
« voulu supplier par son propre sang, par le
« sang de ses enfants! Et peut-être encore
« a-t-il été trop économe de ces sacrifices bar-
« bares! et peut-être la rançon a-t-elle été
« trouvée trop chétive! Les fléaux sous lesquels
« vous avez été broyés ne sont-ils pas en effet
« un signe de colère? Toutefois je ne suis point
« prêtresse, mes mains sont pures; elles res-
« teront pures! Je le sais, de nouvelles desti-
« nées commencent, et je ne puis y lire. Ju-
« piter, le jeune destin, vient de naître dans
« la Créte. Saturne, l'ancien destin, le vieillard
« qui se nourrit de ses propres enfants, vient
« d'être détrôné dans le ciel. Je le sais, mais je
« ne puis prédire; et les terreurs continuent
« d'habiter mon sein. Tu veux abolir les sa-
« crifices de victimes humaines! Je t'admire,
« poëte divin, mais où trouveras-tu une autre
« rançon, puisque celle-ci n'a pas même été
« jugée suffisante? Crois-moi, tu ne fais que
« hâter la fin de cette race éphémère que tu
« crois secourir! Oui, tu dois la secourir puis-

« que tu la livres sans défense à l'ennemi « implacable qui veut sa mort. Lorsqu'elle « n'existera plus, elle ne souffrira plus. Sans « doute ce n'est point là ce que tu croyais. « Orphée, tu voudras aller en Créte visiter le « berceau du jeune Jupiter; ce qui ailleurs « est la science mystérieuse, en Crète est la « science vulgaire: n'est-ce point une science « méprisable celle qui est ainsi abandonnée à « tous? Le jeune Jupiter, tu l'espères, sera un « dieu plus clément. Je ne veux pas te retenir. « L'avenir t'est promis. Quant à moi, mon rè« gne est fini. D'autres sibylles, en sympathie « avec les cycles nouveaux, vont s'emparer des « croyances humaines, et gouverner les peu« ples par des superstitions moins sinistres que « les miennes. Une d'elles, la Phémonoé de « Riéti, vient d'établir son prophétique tré« pied dans le Latium, d'où elle gouvernera « les peuples auxoniens. Une autre erre déja « sur les bords de lacs symboliques, qui furent « autrefois des bouches de volcans, contrée où « la nature couvre d'anciens ravages par d'ad« mirables beautés; lorsqu'elle aura choisi un « lieu, elle sera connue dans tout l'univers « sous le nom de sibylle de Cumes. Une autre

« va s'emparer de Delphes, séjour consacré à « Apollon, et qui deviendra la ville sacrée « d'un peuple tout poétique. Une autre encore, « sous le nom de sibylle d'Érytrée, portera « par-tout la puissance du trépied fatidique. « Elles le croient ainsi, elles croient entendre « les voix du nouvel avenir. Heureuses si elles « ne se trompent point, heureuses de pouvoir « être les amies des hommes! Je les aimais « aussi, moi qui vais mourir! Oui, je vais « mourir, ainsi que mes compagnes du vieux « monde. Tu seras à peine hors de cette grotte, « que tout sera fini pour moi, infortunée! « Telle est la loi de notre nature prophétique, « consacrée par la plus inviolable virginité, « de périr sitôt que le sentiment de l'avenir « cesse d'habiter en nous. C'est là le souffle de « notre vie: notre ame s'éteint lorsqu'elle est « dans les ténèbres de la vision pour les cho-« ses futures. Ma mort sera ignorée, nul ne me « pleurera; je n'ai point de famille, je suis « seule sur la terre. Cependant quelques Pé-« lasges indomptés, restes malheureux qui « échapperont à tes lois harmonieuses, vien-« dront encore ici quand ils ne me verront « plus parmi eux; ils viendront consulter l'o-

« racle muet; ils y viendront avec des flambeaux, qui, allumés aux autels élevés par toi, m'éblouiraient sans m'éclairer; ils voudront du moins donner une sépulture honorable à la vierge intacte dont ils rediront les oracles anciens; mais je veux moi-même auparavant me soustraire à la sépulture que je leur ai si souvent interdite. Je veux que ma cendre soit tout de suite confondue avec les éléments. Je cacherai ma dépouille mortelle, de manière à ce que nul ne pourra la retrouver. Adieu; mon régne est fini, et ma vie finit en même temps. Étrange destinée! le nouvel ordre de choses que j'ai annoncé, mais auquel je n'ai point été initiée, auquel je n'ai initié nul être, ce nouvel ordre de choses me tue; il te tuera, Orphée, par cette loi qui ordonne à l'initiateur de recevoir la mort des mains mêmes de l'initié. Quels sont ces cris inarticulés dont tu auras voulu en vain faire une langue? Ce sont les cris des Ménades. Leur sera-t-il permis de déchirer ton corps, de dépecer tes membres sanglants; et verra-t-on ta tête glorieuse rouler dans les ondes glacées de l'Hèbre? Du moins, d'après une loi immuable et sa-

« crée, l'initié est tenu de tuer l'initiateur;
« sans cela, l'initiation reste incomplète. Cruel
« emblème! c'est la mort qui produit la vie.

« Toutefois, avant de te retirer, sache en-
« core une vérité, la seule qui m'apparaisse à
« mon heure suprême. Eurydice ne pourra sa-
« vourer les grains de la pomme de grenade
« que lorsqu'elle sera parvenue dans les som-
« bres régions du Tartare. Les êtres comme
« elle, comme toi, comme j'étais, ne doivent
« point connaître chez les vivants le mystère
« de la transmission des ames. Comment in-
« voquerais-tu le génie impérissable de la fa-
« mille, l'auteur auguste de la race, le lare que
« tu ne peux nommer? Adieu; garde le souve-
« nir de la sibylle de l'ancien monde, qui ne
« fut point un être malfaisant. »

« Le silence le plus profond suivit des paroles si extraordinaires. Orphée interrogea encore plusieurs fois, et nulle voix ne répondit. Il joua encore de la lyre, et tout resta muet autour de lui. Il entendit seulement un léger bruit, comme est sans doute celui du serpent rajeuni, qui laisse parmi les feuilles desséchées de la forêt l'enveloppe dont il vient de se dépouiller. Le poëte chercha son chemin, et ce

ne fut pas sans peine qu'il parvint à sortir de l'antre. Héros pieux, il disait en lui-même : « Est-ce à moi d'envisager la destinée qui m'at« tend ? Qui suis-je pour m'opposer à l'ordre « immuable des choses ? Que je sache ou que « j'ignore l'avenir, n'ai-je pas la même con« duite à tenir ? L'homme ne doit-il pas accep« ter l'épreuve, sous quelque forme qu'elle se « présente ? Ne faut-il pas qu'il l'accepte pour « qu'elle lui soit profitable ? » L'esprit accablé de mille pensées amères, il retourna auprès d'Eurydice, mais il tut la fin de sa vision.

« Dès ce jour cependant Orphée croit avoir accompli le devoir dont les dieux avaient caché le projet dans son sein. L'entretien de la sibylle, tout en lui causant une tristesse infinie, qui subsistera toujours, lui inspire une sorte de confiance, et le décide à porter ailleurs les trésors dont il est dépositaire. Il construit donc une nacelle semblable à l'esquif qui l'avait déja porté une fois sur la mer des orages ; mais lorsqu'il voulut s'embarquer avec Eurydice, les Pélasges, comprenant leur dessein, brisèrent la chétive nacelle, et en dispersèrent les débris sur les flots ; ensuite, pour témoi-

gner le desir qu'ils avaient de conserver les deux époux au milieu d'eux, ils leur fermèrent l'issue du rivage par des danses. A cette vue, le visage d'Eurydice fut inondé de larmes. Orphée lui dit avec tendresse: « Fille de Ta-« laon, pourquoi pleures-tu ainsi? Ne t'ai-je « pas promis la destinée la moins paisible? « Nous avons abordé cette île par la volonté « des dieux. Les peuples qui l'habitent ne veu-« lent pas nous laisser partir, mais c'est par-« ceque déja ils nous aiment; et les dieux leur « ont inspiré cet amour, commencement et « présage de toutes les sympathies qui for-« ment l'unité sociale. Achevons notre ou-« vrage en prolongeant notre séjour parmi eux. « Je voulais revenir pour leur apprendre à re-« cueillir la moisson; eh bien, attendons ici « que la moisson ait couvert les verdoyantes no-« vales, et notre temps ne sera point inutilement « employé. Bientôt nous pourrons converser « avec nos hôtes, eux-mêmes nous fourniront « le moyen de recommencer notre pénible « navigation; car, tu le sais, nos jours ne « doivent pas se perdre dans une molle oisi-« veté. » Tel fut son discours, mais il souf-frait toutes les peines de l'ame. Son courage

domptait à-la-fois ses sentimens et ses inquiétudes.

« Orphée, après avoir enseigné aux Pélasges de la Samothrace à semer le blé, leur enseigna l'art de la parole organisée en langage régulier; puis il leur apprit à répéter les chants inspirés par Mnémosyne. Les langues sont le lien des intelligences humaines, et créent à leur tour l'intelligence dans l'homme. La musique ébranle toutes les facultés pour leur donner la vie, et leur imprimer le mouvement. Ne croyez pas néanmoins, roi pasteur, que les Samiens fussent entièrement dépourvus de langage; ils avaient conservé, avec une langue sacrée toute mystérieuse, toute composée de formules inconnues à eux-mêmes, puissantes et terribles, quelques restes informes d'une langue primitive qui avait péri, et dont Orphée retrouva les éléments; car, ainsi que vous venez de l'apprendre par l'entretien de la sibylle, à une époque fort reculée dans la nuit des âges, la Samothrace avait éprouvé d'horribles catastrophes, dont le souvenir encore vivant dans de sombres traditions était la seule trace de culte que l'on pût reconnaître. Sur notre malheureuse terre, l'homme est

souvent obligé de recommencer le travail de son avancement; souvent il croit apprendre pour la première fois, et il ne fait que se souvenir. Mais le bienfait des instituteurs des peuples est toujours aussi grand. Toujours ils en sont récompensés par l'apothéose; et les dieux, dont ils furent inspirés, confirment les suffrages des peuples.

« Lorsque le blé fut parvenu à la maturité, Orphée montra aux Pélasges l'art de le recueillir, de le réduire en poudre, de le pétrir, d'en faire le pain, aliment nouveau qu'ils savouraient avec délices. Il dirigea ensuite leurs travaux pour augmenter la fertilité de la terre. Par lui, ces peuples surent bientôt construire des charrues semblables à celle de Triptolème. Il leur fit façonner des coutres armés d'un fer aigu, en employant le feu que Prométhée avait donné aux hommes. Le bœuf, utile compagnon du laboureur, fut dompté et soumis au joug, et la précieuse semence fut jetée dans de profonds sillons, pour produire au centuple. Dans des hymnes sublimes, qui alors commencèrent à retentir parmi les campagnes agrestes, et qui plus tard feront résonner la voûte des temples magnifiques, le poëte divin

disait l'influence des signes célestes, la succession des saisons, les préceptes de l'agriculture, les œuvres et les jours. Les oreilles, naguère si ignorantes, de ces peuples étaient devenues dociles à une telle harmonie. Ne vous étonnez point, Évandre, de progrès obtenus en si peu de temps; et vous-même vous l'avez vu, car lorsque vous avez quitté l'Arcadie l'art de Triptolème y était à peine connu; et cet art venait, à ce qu'on m'a dit, de la Samos de Thrace. Dans le premier âge des sociétés humaines, il est des années qui valent des siècles, ainsi que dans l'enfance de l'homme il est des jours qui valent des années: tant les limites de notre intelligence sont rapidement atteintes. D'ailleurs, vous le savez, roi pasteur, nos facultés existent toujours en nous; les circonstances et les enseignements ne les créent point, ils ne font que les manifester. L'homme, avant d'avoir reçu tous ses développements, montre d'avance ses instincts sublimes, et prédit sa gloire future. Ainsi le jeune taureau, dont le front n'est point armé de puissantes défenses, s'essaie déja aux combats qu'il livrera un jour, déja il menace de ses cornes qu'il n'a pas encore. Tel est l'homme, tels sont

les peuples, tels furent les Pélasges. N'oublions pas sur-tout qu'Orphée était inspiré des dieux, et que les temps étaient arrivés.

« Alors le lien mystérieux de la société fut réellement tissu; alors la terre, rendue, par la culture, identique à celui qui la cultive, produisit la propriété, base et origine de tous les droits; alors furent tracées les limites des champs, correspondantes aux limites de la propriété céleste, don de la lyre; alors fut placée la pierre irréfragable du témoignage; alors fut connue la sainteté de l'union conjugale; alors furent instituées les cérémonies funèbres; alors l'homme eut une famille dans le passé et dans l'avenir, et le dogme de l'immortalité naquit en même temps que le sentiment de l'humanité; alors la justice et la morale eurent des organes, et l'autorité descendit du ciel; alors la vie fut un bienfait, et la reconnaissance pour l'auteur de la vie se manifesta sous la forme d'un culte. Traditions primitives du genre humain, vous reparûtes sur la terre, vous sortîtes des débris épars de l'ancien monde. Génie des peuples, vous renouvelâtes votre pacte éternel avec la pensée divine, religion impérissable du genre hu-

main. Tous ces prodiges furent opérés en un instant, car le cœur de l'homme ne refuse jamais de répondre à l'instant même, lorsqu'il est interrogé par la voix toute-puissante de la vérité, lorsque toutes ses facultés sont interrogées à-la-fois. Les passions seules, ou de funestes préjugés, peuvent nous arrêter dans l'ignorance, ou nous retarder dans les voies du perfectionnement, et les Pélasges étaient des hommes simples.

« Que pourrais-je vous dire, sage Évandre, des institutions diverses qui furent créées par le poëte divin, ou dont il puisa la science dans les traditions primordiales? Soit le souvenir de ses entretiens secrets avec Talaon, soit les institutions inconnues qu'il puisa dans les grottes cosmogoniques de la Samothrace, île sacrée dès l'origine des choses, soit le brillant Phanès qu'il consultait dans la solitude : tels furent les éléments de cette merveilleuse législation sacerdotale dont il ne m'a point été donné d'étudier les profondeurs. Par elle, une noce et une sépulture furent environnées des mêmes mystères redoutables, des mêmes cérémonies tristes et sévères; et Eurydice, la douce fille de la vision, en avait l'ame éper-

due et épouvantée. Vous le savez, Évandre, et c'est ainsi dans le vieux Latium, dans l'antique contrée religieuse, l'invocation des ancêtres qui habitent au sein des hautes sphères, les prérogatives de la propriété céleste unies à celles de la propriété sur la terre, la naissance et la mort, la stabilité du mariage, toutes ces choses augustes se confondent dans une seule grande pensée, donnent lieu à des initiations semblables, à des épreuves également terribles, à force d'être imposantes et solennelles.

« Ces peuples, afin de retenir plus longtemps des hôtes qui les ont comblés de tant d'inappréciables bienfaits, et leur faire chérir une demeure fixe, avaient construit aux deux époux une cabane ornée de feuillage. Les sublimes orphelins n'habiteront point la cabane hospitalière qui leur est destinée, car ils ne peuvent y placer la glèbe, gage et symbole du pouvoir domestique; et le numèn des manifestations successives, la Victoire Thalamopolos n'y a point profondément enraciné dans le sol le lit immuable, la couche féconde et sainte qu'aiment à visiter les ancêtres. Orphée considérait un aigle planant dans les airs:

« C'est peut-être, disait-il, l'ame de mon père « qui veut finir mon opprobre en m'éclairant « sur mon origine. Auteur inconnu de ma « vie passagère, disait-il encore, viens-tu ver- « ser sur moi les génies de ta race immortelle? « Ah! si j'ai refusé d'aller te consulter à l'ora- « cle de Leucade, pardonne-moi; tu sais ce « qui m'a détourné de ce dessein. » Mais l'aigle augural s'enfuyait, et allait se perdre dans le vague azuré du ciel. Eurydice à ce moment douloureux était pleine d'une tristesse infinie.

« Toutefois, lorsque Orphée et Eurydice étaient retirés, ils passaient dans d'aimables entretiens les heures de l'exil. Ils parlaient du puissant Talaon et de la charmante Vola. Ils se rappelaient les graves leçons de l'un, les douloureuses inquiétudes de l'autre. Ils ne savaient s'ils devaient continuer de vivre ensemble comme un frère et une sœur, ou s'ils pouvaient entrer dans la société conjugale, après y avoir fait entrer les habitants de l'île. Hélas! leurs courses n'étaient point finies, et ils ressemblaient toujours aux oiseaux voyageurs. Cette incertitude de l'avenir, qui existait pour eux seuls, mêlée aux douces alarmes de l'amour, faisait que leur vie mystérieuse ne

s'écoulait pas sans de vives agitations au fond du cœur. Cette tristesse intime incessamment s'augmentait pour Eurydice : c'était une belle plante dévorée par le soleil du midi. Elle n'avait d'autres pensées que celles dont Orphée était l'objet; et elle s'épanouissait en sa présence; mais sitôt qu'il s'éloignait, ou pour se livrer à d'utiles travaux, ou pour instruire les peuples, elle languissait à l'égal de la fleur du lotos, lorsqu'elle cesse d'être baignée par la rosée du matin, ou par l'eau de la fontaine. Elle s'étonnait de ce que la musique, qui peut civiliser les hommes, ne connaît aucun prestige pour tromper les ennuis du cœur. Lorsque Orphée était auprès d'elle, c'était comme une joie douloureuse qui lui donnait une sorte d'effroi tout semblable au malheur de l'absence. La lyre elle-même n'avait plus pour la fille de la vision qu'un charme difficile à soutenir. Elle demandait l'air de la tempête; mais l'orage était dans son cœur. Elle demandait les baisers de l'amitié fraternelle; mais il n'était plus au pouvoir d'Orphée de lui donner les baisers de l'amitié fraternelle. Dieux! rendez-lui les anciennes rêveries du premier âge! Faites-lui retrouver les images

fantastiques qui naguère se jouaient de sa jeune imagination, et qui du moins ne la troublaient qu'à son insu.

« Orphée, tout occupé de mille grandes pensées, était cependant loin d'être insensible à l'état où il voyait Eurydice. « Ma bien-« aimée, lui disait-il, je me reproche mainte-« nant de t'avoir arrachée à ton sol natal. Tu « croissais parmi les plantes embaumées de « ton héritage, et ta vie silencieuse s'écoulait « dans une douce innocence. Pour toute nour-« riture, avec moi, tu n'as le plus souvent que « des fruits sauvages; j'abreuve ton ame de « tristes souvenirs, et je te laisse en proie aux « fantômes de la nuit. Être aérien, mysté-« rieux, sacré, qui es toute une poésie, nym-« phe charmante, en quelque sorte délaissée, « ne fais-tu point de plainte contre moi? » « Non, répondait Eurydice, non, je ne me « plains point d'Orphée. Mais, puissant héros, « tu es ma vie même; et moi je suis loin de te « suffire. J'envie et les travaux que tu accom-« plis, et le bonheur que tu dispenses à ces « peuples; j'envie les accords de cette lyre qui « peuvent changer en hommes les animaux « des forêts, et qui ne peuvent qu'agiter en

« vain le cœur de la pauvre jeune fille. Oui, « je voudrais être seule avec toi, être tout « pour toi, être l'objet de toutes tes pensées, « être ton unique avenir. Je ne puis me le dis- « simuler, Orphée, il me semble que je ne suis « point assez toi-même. Ah! je ne suis plus la « nymphe simplement associée à tes hauts « desseins, je suis une mortelle infortunée, « perdue dans mille délires nouveaux et in- « connus. L'initiation incomplète de mon « père Talaon pèse sur moi. Une soif dévo- « rante me consume; les grains rafraîchis- « sants qui sont enfermés dans la grenade « généreuse de Koré pourraient peut-être étan- « cher ma soif. »

« Ainsi parlait Eurydice en rougissant avec les charmes les plus touchants de l'amour et de l'innocence : dans son regard étaient toutes les inquiétudes et toutes les félicités de la vie, toutes les craintes et toutes les espérances qu'il nous est donné de concevoir. Ainsi parlait Eurydice, et je ne sais quelle terreur secrète, je ne sais quel besoin d'une transformation d'elle-même, anéantissaient le repos de son cœur, détruisaient l'harmonie de ses facultés. Les fêtes riantes et sérieuses de l'hymen en-

chantaient à-la-fois et attristaient son imagination. Orphée, qui venait de les instituer, atteint à son tour par cette fascination invincible, et sur-tout ému par les discours d'Eurydice, lui répondait : « Ame de ma vie, « sois-en assurée, tu es tout pour moi. Non « seulement tu es ma sœur chérie, tu es en- « core mon épouse bien-aimée. Si les dieux « m'ont inspiré de hauts desseins, ce n'est « point une telle pensée qui peut me séparer « de toi. Ah! s'il le faut, finissons ici nos « courses aventureuses. Je vais chercher sur « ma lyre les accords qui peignent l'amour, « car ils y sont aussi bien que ceux de l'inspi- « ration sociale : et la société conjugale n'est- « elle pas la première de toutes les sociétés « humaines? Je vais donc faire entendre à Eu- « rydice le chant nuptial. Ma vie néanmoins « ne s'écoulera pas dans l'oisiveté. Vois ces ri- « vages immenses qui se déploient devant « nous; vois ces îles nombreuses qui s'élèvent « du sein des mers; ces rivages et ces îles se- « ront encore ma conquête. Le blé de Cérès, « la charrue de Triptolème, l'art de façonner « les métaux avec le feu ravi au ciel par Pro- « méthée, toutes ces choses ne tarderont pas

« d'être de proche en proche le patrimoine de « tant de nations naissantes. Les Pélasges, in« struits par moi, feront luire par-tout le flam« beau de la parole; et la Samothrace sera « comme un phare brillant qui éclairera au « loin les îles et les mers. Oui, bornons ici nos « voyages; et que la fille de la vision devienne « enfin l'épouse véritable de l'orphelin, du dé« laissé, du naufragé échappé par elle aux « tempêtes. »

« A ces mots, un rayon d'une joie pure vint environner le front d'Eurydice; mais, hélas! ce rayon trompeur était le bandeau de la victime, et non le bandeau de l'épouse. Un grand sacrifice était réclamé par la Providence, dispensatrice des biens et des maux; et l'antique Némésis, cette divinité jalouse, gardienne sévère des plus secrètes pensées, des mouvements les plus involontaires du cœur, Némésis venait de se réveiller. Le mystère de mort qui reposait dans le nom d'Orphée étend ses noires ailes sur la fille merveilleuse de la vision, vision véritable, qui ne parut qu'un instant sur la terre.

« D'une main tremblante, celle qui veut être initiée reçoit des mains du poëte le voile

tissu par l'épouse d'un Titan : ce voile, emblème d'une science cosmogonique, descend à longs plis sur le visage de la vierge; et ses yeux ont peine encore à soutenir la clarté du jour. Elle ouvre en frémissant la pomme de grenade; les grains vermeils qu'elle renferme brillent à ses yeux d'un doux éclat.

« Orphée, l'ame oppressée à-la-fois par de funestes pressentiments et par une incomparable tendresse, Orphée, prenant sa lyre, se mit à chanter l'Amour vainqueur du chaos, le lien conjugal, premier lien de toutes les associations humaines, et ces chants disaient avec une sorte de tristesse pleine de charme : « Nous sommes étrangers au milieu de ces « peuples naguère obscurs. Eurydice n'a point « de nobles compagnes qui aient partagé les « jeux de son enfance, qui s'empressent au-« tour d'elle, qui aillent pour la vierge pure « cueillir des fleurs dans la prairie. Aucune « fille de son âge ne viendra en folâtrant tres-« ser des guirlandes et des couronnes pour « parer la nouvelle épouse. Nulle femme vé-« nérable, instruite dans l'austère palingé-« nésie de l'hymen, n'est à ses côtés pour la « révéler à la jeune fille innocente, pour y

« préparer l'épouse pudique. Les fêtes dont il « est si doux d'envelopper les soucis d'un changement de destinée, ces fêtes ne sauraient « exister pour nous. Noces où les Parques « absentes sont remplacées par les Muses, pour « clore le passé, pour inaugurer l'avenir, noces « solitaires de deux exilés, soyez notre joie et « notre espérance. Ma lyre qui sut vaincre la « barbarie, ma lyre qui put adoucir les mœurs « sauvages des hommes sans loi, ma lyre toute « seule suffira pour enseigner ce que les mères « vénérables auraient enseigné; elle suffira « pour célébrer et pour voiler les ravissantes « merveilles de l'amour, de la beauté, de la « pudeur; et les airs qui exhaleront leurs mille « parfums, et les voix harmonieuses des sphè« res étoilées qui veillent sur nous, seront toute « notre pompe nuptiale. Rosées fécondes du « ciel, tombez sur les jeunes guérets; et vous, « trésors de l'immortalité, soyez confiés au « chaste sein de la nouvelle épouse. Hélas! « hélas! les félicités sont-elles faites pour « l'homme? La douleur ne sort-elle pas de la « source même des plaisirs? Quel trouble vient « obscurcir de trop enivrantes espérances? Le « bonheur accablerait-il donc aussi le cœur

« de l'homme? Pourquoi ce moment est-il à-« la-fois si plein de délices et si plein d'amer-« tume? Eurydice, nous serions-nous trom-« pés? Hélas! hélas! j'avais oublié les funestes « paroles de la sibylle! et voilà qu'elles se « représentent à ma mémoire! Repose-toi, ma « lyre, puisque tu ne veux plus que répéter « les paroles de la sibylle mourante! »

« Et pendant qu'Orphée chantait, égaré encore dans les régions de l'enthousiasme, pendant que sa lyre, à son insu, prophétisait les larmes, un nuage funeste commençait à peser sur les yeux d'Eurydice, la pâleur de la mort s'avançait graduellement sur le visage touchant de la vierge étonnée, et peu à peu l'incarnat de la pudeur s'enfuyait. D'abord elle crut que les mystères de l'amour devaient sans doute avoir quelque ressemblance avec les mystères de la mort: tant elle avait déja compris ce qu'il y a de terrible dans les destinées humaines! Mais bientôt elle fut plus éclairée sur les causes de cette anxiété croissante qui s'emparait de tout son être; elle sentit que la vie se retirait d'elle, que sa belle existence s'évanouissait comme le songe d'une radieuse aurore de printemps. Elle essaya de

porter à sa bouche altérée quelques grains de la pomme de grenade; mais ils touchèrent à peine ses lèvres décolorées. Alors elle écarta de sa tête le voile mystique de l'initiation. « Orphée, dit-elle d'une voix affaiblie, j'ai « voulu te distraire de tes grandes pensées, au « lieu de me borner à les embellir, et à leur « donner du charme; et voilà que les dieux « m'en punissent. Le châtiment n'a pas tardé « de suivre la faute; et la faute peut-être était « bien pardonnable. Continue d'obéir à tes « hautes destinées, que je voulais concentrer « sur moi seule; marche à ton noble but, sans « te détourner ni à droite ni à gauche, et que « la douleur ne fasse pas ce qu'allaient faire les « condescendances de l'amour. Pour moi, in- « fortunée, pour moi qui fus trop jalouse de « tes affections, la mort est dans mon sein; « j'ai été soudainement pénétrée de son trait « fatal; et déja je ne suis plus ton Eurydice, « je ne suis plus ni ta sœur chérie, ni ton « épouse sacrée. Hâte-toi, mon bien aimé, de « donner le dernier baiser du frère, le pre- « mier et dernier baiser de l'époux à la vierge « qui ne pouvait savoir de toi les secrets « divins de l'épouse. » Eurydice finit de parler.

et ses derniers mots n'étaient plus qu'un harmonieux murmure, et elle mourut en recevant le baiser fraternel sur son front virginal, le baiser de l'époux sur ses lèvres intactes. Tel fut, sur les bords d'un fleuve enchanté, un cygne tout éclatant de blancheur; telle est la mort mélodieuse de l'oiseau sans tache, parmi les herbes embaumées du rivage.

« Orphée reste muet d'étonnement et de douleur; son esprit s'abyme dans les profondeurs de ce funeste prodige, et son ame interroge avec une immense tristesse les cieux qui n'ont rien changé à leur immortelle splendeur.

« Ainsi les chants de l'hymen devinrent à l'instant même des chants de deuil. Le lit nuptial de la vierge fut un tombeau. Les Pélasges assistèrent en pleurant aux funérailles d'Eurydice; mais Orphée qui voulut chercher sur sa lyre inspirée les sons d'un vain désespoir n'y trouva que les sons extatiques de l'immortalité et de l'apothéose.

« Ouvrez-vous, barrières éternelles, ouvrez-« vous devant celle que la mort a frappée en « vain! Une créature qui aima, dont la pen-« sée subsiste après elle, une telle créature « peut-elle cesser d'être? Cette vie de ma vie

« pourrait-elle être éteinte, et moi continuer
« d'exister? Intelligences, ses sœurs, préparez
« un trône de gloire à votre compagne im-
« mortelle, qui apparut un instant sur la
« terre, qui apparut sous une forme périssa-
« ble, devenue par elle une forme divine! Elle
« est restée pure comme l'une de vous! Qu'elle
« entre de suite avec vous dans les chœurs des
« danses célestes! Elle est sans tache, et le
« beau vêtement qu'elle vient de quitter est
« sans tache comme elle! Les hommes ont en-
« tendu sa voix, mais sa voix seulement, cette
« voix qui savait leur faire comprendre une
« autre patrie, la patrie d'où cette divine
« étrangère était venue, et où elle devait sitôt
« retourner! Ah! plus que les autres hommes
« j'ai connu la divine étrangère, et son regard
« n'a daigné tomber que sur moi! ne pleurez
« pas! c'est à moi seul de pleurer, encore
« comme on pleure une absence qui doit finir,
« comme on se plaint d'un exil qui touche à
« son terme, comme on regrette un hôte ami
« qui est venu nous consoler dans notre exil,
« et que nous devons retrouver! Lumière du
« soleil, lumière des astres de la nuit, vous
« voulez encore éclairer mes pas comme vous

« avez éclairé les siens! D'autres astres versent « une autre lumière pour éclairer maintenant « ses pas, pour éclairer bientôt les miens! As- « tres inconnus, je vous salue d'avance! Hôtes « passagers, qu'étions-nous avant d'être ici- « bas? que serons-nous après? Pensée de « l'homme, qu'étais-tu avant d'être la pensée « de l'homme? n'étais-tu pas déja une pensée « éternelle? La mort est-elle autre chose « qu'une initiation douloureuse? et la vie elle- « même n'est-elle pas une initiation? Eurydice! « Eurydice! tu es toujours la fille de la vision, « mais de la vision éternelle! Tu es l'inspira- « tion de la justice! Pompe nuptiale! em- « blème cher et cruel d'une union éphémère, « qui devait précéder l'union sans fin, voilà « donc ce que tu voulais me révéler! Oh! que « je me presse d'aller où elle est allée! Dieux! « daignez me dire comment je puis me hâter « pour accomplir plus tôt ce que vous exigez « de moi, et, libre, arriver enfin à elle, arriver à « l'union sans trouble et sans fin! Quand un « autre pourra-t-il chanter pour moi: Barriè- « res éternelles, ouvrez-vous devant celui qui « ne peut cesser d'être, devant celui qui est « attendu! Aigle un instant captif, tes chaînes

« sont tombées, étends tes puissantes ailes, et « envole-toi dans les plaines du ciel, va te dés-« altérer dans la coupe du souverain des « dieux! Et toi qui fus la vision du temps, « quand seras-tu pour moi la vision éter-« nelle? »

« Telles étaient les paroles sans suite contenues dans les chants inspirés du poëte; elles se mariaient lentement aux sons entrecoupés de sa lyre fatidique, et plongeaient son ame dans d'inexprimables et douloureuses extases. L'enfantement de l'ame immortelle ne se fait pas sans de cruelles angoisses. Pour la première fois Orphée comprit ce qu'était son épouse mystérieuse; pour la première fois aussi les Pélasges eurent, quoique d'une manière confuse, le sentiment de la vie à venir. Le deuil de l'orphelin désolé était destiné par les dieux à adoucir l'amertume de tous les autres deuils. A mesure que l'homme s'élève dans la sphère de l'intelligence, il augmente en lui les facultés de la douleur; mais il lui est donné de rallumer au flambeau d'une existence sans fin le flambeau d'une existence passagère tout près de lui échapper. Dès qu'il s'élève à l'appréciation du temps, dès que son esprit con-

çoit l'avenir, il entrerait dans le désespoir, si l'immortalité ne lui était pas révélée en même temps. Charmante image de la nymphe malheureuse, vous sortirez quelquefois des bosquets de l'Élysée, pour visiter votre époux dans ses songes, pour lui être une vision lorsqu'il méditera dans la solitude, une vision éternelle.

« Cependant le poëte inconsolable passait ses jours à pleurer et à gémir, ses nuits à pleurer et à gémir encore. Il disait : « Qu'ai-je fait « aux dieux, pour qu'ils m'envoient de si « cruelles souffrances ? En quoi ai-je mérité « de rester seul sur la terre ? » Il disait : « Être « charmant fait pour l'amour, et que l'amour « a détruit, vis toujours dans mon ame : « que nulle autre femme ne règne sur mon « cœur ! Demeure mon épouse sacrée ! Je n'au- « rai plus ni joie ni espérance. Ma vie tout « entière sera consacrée désormais à réaliser « la pensée qui, sans l'apparition d'Eurydice, « eût reposé inutile dans mon sein. La dou- « leur sera le second génie qui m'expliquera « les destinées humaines. »

« Les Pélasges ne retinrent plus Orphée;

ils lui construisirent une autre barque sur laquelle il courut au travers de nouveaux orages conquérir une nouvelle contrée; il n'emporta pour tout trésor qu'une poignée de ce grain précieux qu'il avait fait croître dans les sillons de l'île.

« La barque qui vient de recevoir Orphée est une barque grossière, ouvrage informe d'un peuple sans art; elle n'est ni peinte, ni ornée de sculptures; aucun simulacre ne la protège, ne la décore; elle ne présentera point aux vents une voile tissue de lin ou de soie; ses ais ne sont pas réunis ensemble par une poutre prophétesse: le poëte porte en lui toute sa destinée, toutes ses inspirations. Orages et tempêtes, respectez cette fois l'espérance d'un si grand avenir; le héros magnanime ne pourrait plus être sauvé par la fille merveilleuse de la vision.

« Long-temps les Pélasges restèrent immobiles et en silence sur le bord de la mer, à considérer le lieu où ils avaient vu, spectacle merveilleux! la fragile nacelle d'Orphée d'abord fendre les flots comme une navette qui court le long de la trame du tisserand, ensuite se perdre au sein des vapeurs resplendissantes

de l'horizon. Alors ils jetèrent de grands cris, et versèrent des larmes abondantes.

« Le récit que vous venez d'entendre, roi de la colline carrée, je le tiens, comme je vous l'ai dit, des prêtres de la Samothrace. On ne s'explique point sur l'institution des mystères cabiriques; ils sont austères et sérieux; ils retracent les créations d'une civilisation antérieure, qui précéda, dit-on, les désastres de cette contrée, alors qu'elle fut séparée du continent par la violence des eaux, alors que le Pont-Euxin, brisant de puissantes digues, s'ouvrit le passage de la mer nommée depuis Hellespont, pour verser une partie de ses eaux dans la Méditerranée. Ces créations d'une civilisation antérieure sont-elles une histoire vraie tirée d'anciennes traditions, ou sont-elles une savante allégorie pour exprimer par de belles images le noble but des sociétés humaines? La sibylle dont je vous ai dit la mort ne faisait que des récits de désolation, qu'elle a emportés avec elle dans les ténèbres où elle a enfoui ses derniers instants. Si nous avions, noble Évandre, à nous occuper de la plus noble science des temps primitifs, j'aurais à

vous entretenir de certaines doctrines des sanctuaires cabiriques; selon eux le monde des essences a précédé le monde des substances, et ce fut là le commencement des choses. Quoi qu'il en soit, ces prêtres disaient beaucoup, et savaient plus encore qu'ils ne disaient. Dardanus, assure-t-on, subit l'expiation des mystères cabiriques; et c'est à ce prix que sa race n'a pas été abolie. Orphée adoucit la rigueur des épreuves, ou peut-être les institua, car toujours les voiles s'épaississent sur les origines. On se réfugie à l'ombre d'un grand chêne, et nul n'a vu le gland ignoré qui l'a produit: quelquefois un orage déracine le chêne altier, quelquefois il grandit plus lentement que les institutions humaines, et il leur survit. Roi de la colline carrée, je ne puis rien affirmer; je n'ai assisté qu'à une sorte de théophanie, où sont rappelées les tristes aventures de Perséphone et celle d'Eurydice, traduites en langage symbolique. Moissons dorées, n'êtes-vous pas l'emblème de la vie à venir? Dans ce lieu tout rappelle la douleur et les bienfaits d'Orphée.

« Toutefois il est permis de penser que s'il eût pu rendre la science vulgaire, comme on

croit qu'elle l'est en Crète, le héros magnanime n'aurait point hésité à promulguer les mêmes lois pour tous. Une haute prévision lui avait appris que l'humanité, la poésie, la philosophie, les arts, ainsi que la gloire, noble prix du génie, sont choses plébéiennes: cette prévision, Évandre, est fondée sur la connaissance de la nature intime de notre être, sur la contemplation de l'ordre et de l'enchaînement des destinées de ce monde sublunaire.

« Les prêtres de la Samothrace me firent aussi part de leurs conjectures sur l'origine inconnue d'Orphée. Les uns le disent fils de la muse Calliope; d'autres le font naître d'un fils d'Atlas. Quelques uns le croient né dans la Scythie, région de l'exil et du silence, et pensent que son berceau fut merveilleusement apporté à Lébethra, dans la Thrace, où il devait instruire les hommes. On dit aussi que le père de Vola ne peut être autre qu'Olen de Lycie, Olen, chantre célèbre des calamités de l'ancien monde; et la Lycie est la région de la lumière. Orphée ne parla jamais de sa vie, ni d'aucun des siens; il laissa toujours la renommée raconter à son gré.

« Après avoir su des prêtres de la Samothrace tout ce qu'il m'était donné de savoir, je les quittai pour aller dans la Thrace chercher de nouvelles lumières. Fils de la Thyade, ce sera le sujet d'un autre entretien. »

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ORPHÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

ARGUMENT

DU LIVRE QUATRIÈME.

Je me suis assez expliqué ailleurs sur ce qu'est la Thrace relativement à la Grèce, dans l'ordre de choses où nous nous sommes transportés.

Il est évident que la poésie épique a succédé à la poésie cosmogonique, perpétuée dans les Mystères, et perdue avec eux. Les débris de cette poésie cosmogonique se reproduisent sous la forme lyrique.

Platon (Lois, liv. IV) établit que l'origine du pouvoir est la force. Oui, mais la force considérée comme signe.

La candidature chez les Celtes était tout héroïque : celui qui avait en lui le sentiment de sa force se présentait pour chef; c'était un défi, et l'élection résultait d'un duel. Dans le moyen âge ce fut une des formes du jugement de Dieu.

Le mot dynastie, tel que l'emploie Platon (Lois, liv. III), a un sens primitif qui fait remonter l'idée au gouvernement patriarcal. Alors les Cyclopes seraient une transformation de la tradition

primitive. Le gouvernement patriarcal n'est bien marqué que dans la Bible.

A Athènes comme à Rome, après l'expulsion des rois, on conserva le nom de roi pour les choses de la religion. Ainsi la dignité royale avait un caractère et des prérogatives que rien ne pouvait abolir, et qui subsistèrent toujours. Les races royales et les races sacerdotales étaient dotées d'attributions qui tenaient en quelque sorte à leur essence même. On sait encore que le culte de certaines divinités fut exclusif dans de certaines familles où il se perpétuait. Cette croyance était de l'ordre des choses fatales. Tel fait, tel acte ne pouvait s'accomplir que par le descendant ou par les armes de tel.

L'attrait primitif de la guerre, les combats entre les multitudes, sont les moyens de développer le tout aux dépens des parties qui le composent: toute évolution devient plus rapide.

Une loi providentielle fait que la civilisation est indifférente à l'issue de ces sortes de combats de la force; elle passe toujours du côté du vainqueur.

ORPHÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

MELPOMÈNE.

LA THRACE.

« OEagrius, roi des Odrysiens, m'accueillit avec bonté dans sa cour barbare, et composée de guerriers, ses égaux, dont il était le chef redouté. La pensée du poëte divin que je m'étais imposé la tâche de suivre en quelque sorte sur la trace de ses pas, cette pensée fut le lien qui nous réunit dès le moment où je fus admis à son foyer hospitalier. Je racontai à ce roi sans sceptre héréditaire, sans souveraineté sur le sol, je lui racontai l'histoire des premières années, des premiers travaux, des premières douleurs d'Orphée, telle que je l'avais apprise des prêtres de la Samothrace, et telle que je viens de vous la dire, vénérable

Évandre. Ce récit fut pour Œagrius une source d'étonnement et d'instruction; il ne savait que les prodiges dont il avait été té-moin, les bienfaits qu'il avait reçus. « Jamais « me disait-il, jamais dans ses entretiens le « plus intimes le poëte inspiré ne m'a rien ap « pris sur lui-même; je n'ai point cherché no « plus à pénétrer les secrets de son ame su « blime. Je le sentais trop élevé au-dessus d « moi pour que je me crusse permis de l'in « terroger sur les choses qu'il croyait devo « me taire. J'ai aperçu en lui une tristesse pr « fonde, mais j'en ai toujours ignoré la caus « et je ne l'attribuais qu'à son génie sérieu « ou plutôt il était un demi-dieu pour moi. « ne lui ai point entendu prononcer le no « d'Eurydice; sans doute ce nom sacré ne v « nait sur ses lèvres que lorsqu'il se réfugia « dans la solitude, soit pour se livrer à de gr « ves méditations, soit pour s'abandonner « liberté à sa douleur. Vous avez pu voi « Thamyris, me disait-il encore, vous avez p « voir combien est florissant l'empire étro « que les dieux m'ont donné à gouverne « Cette contrée aride et montagneuse, en u « instant a changé d'aspect. Tout est dû à O

« phée. C'est lui qui a civilisé mes peuples, qui « a courbé leurs fronts sous le joug des lois. « Auparavant je n'avais d'autre empire sur « eux que celui de la force et du courage. « Mon ascendant était dans mon bras, dans « mon dédain pour tous les obstacles, dans « mon regard inflexible. Ma voix les faisait « trembler; ils m'obéissaient, parceque je les « surpassais en mœurs farouches et féroces; « ils me suivaient au sein des dangers, parce- « que je m'y précipitais aveuglément le pre- « mier; dans la guerre, si toutefois on peut « appeler guerre de tels combats, ils recon- « naissaient leur chef à ses fureurs et à la sû- « reté de ses coups. D'ailleurs, vous le savez, « et je l'ai compris à mesure que mes facultés « se développaient, il y a dans les hommes « une disposition à l'ordre social, un goût « inné d'harmonie qui les fait se soumettre au « pouvoir dès que le pouvoir se présente avec « la confiance en lui-même, et cette confiance « vient des dieux. L'autorité est une inspira- « tion. Ainsi les peuples m'obéissaient, mais « ils m'obéissaient en frémissant. Le fait n'é- « tait point sanctionné par le droit, ni l'o- « béissance par l'assentiment; le lien qui unit

« les peuples et leurs chefs n'était point formé, « et les chefs, aussi bien que les peuples, en « ignoraient le mystérieux tissu. Du moins « c'est ainsi qu'Orphée m'a depuis expliqué la « nature de mon empire. Je n'étais donc point « roi; le pouvoir que j'exerçais était un pou- « voir sans nom, sans signe, sans limite, « sans durée. J'ai été fait roi par Orphée en « même temps que les Odrysiens sont devenus « réellement un peuple, car le pouvoir et l'o- « béissance ont une même origine. C'est la « contrée la plus âpre qui a produit tous les « enchantements de la musique; c'est la lan- « gue barbare qui est la langue religieuse.

« Apprenez maintenant, ô Thamyris, com- « ment les choses se sont passées. Vous m'avez « dit que le poëte divin était apparu à Eury- « dice du sein de la tempête; à moi, c'est au « sein de la bataille, orage bien plus terrible, « et la bataille n'avait d'autre motif que celui « de nous disputer la terre où nous étions trop « pressés. Nous étions tous engagés dans la « forêt de Dodone. Les arbres prophétiques « poussaient de sinistres gémissements. Les « dieux du silence et de l'effroi semblaient « proférer de menaçantes imprécations. Le

« fer nous était inconnu ; les rochers et les « troncs des arbres étaient toutes nos armes, « et nous n'avions d'autres vêtements que les « peaux des bêtes tuées par nous. Des nuées « de vautours étendaient leurs noires ailes sur « nos têtes nues ; des troupes de loups affamés « nous entouraient. Vous eussiez dit le combat « des géants, ébauches grandes et informes de « l'homme, et nés spontanément de la terre. « Mais voici un autre spectacle, spectacle épou« vantable, dont vous ne pouvez vous faire « aucune idée. Un instinct féroce nous porte « à nous servir du feu qui venait de nous être « révélé. Était-ce pour un tel usage que le sage « Titan l'avait donné à la race mortelle ? Mais « aussi n'était-ce pas déja un acte de l'intelli« gence humaine, encore si grossière ? Des « brandons jetés par nous au milieu de l'an« tique forêt allument tout-à-coup un vaste « incendie. Les loups se retirent en hurlant, « les vautours épouvantés s'enfuient dans leurs « aires. Nous restons seuls avec notre rage, et « lorsque la nuit descendit sur la terre, nous « continuâmes de nous écraser à la lueur des « flammes. Nos femmes, nos enfants, les « femmes, les enfants de ceux contre qui nous

« combattions, chassés de leurs retraites par « le feu dévorateur, cherchent un refuge au « milieu de cette scène de désolation, et se « précipitent pêle-mêle sous les pieds des com- « battants. Je sentais une terreur intime et « profonde, je craignais que cette race, âpre « comme la contrée, et issue de cette race « forte qui avait dompté les éléments, ne fût « destinée à périr. L'homme n'aurait donc « fait que paraître sur la terre, et il n'aurait « paru que pour s'exterminer! Non, disais-je « en moi-même, une si cruelle destinée ne s'ac- « complira pas! Dieux qui avez fait l'homme, « sauvez-le de ses propres aveuglements!

« Il est impossible de prévoir ce qu'eût été « l'issue de cette horrible bataille, si le car- « nage aveugle n'eût été subitement suspendu « par un prodige. Des sons d'une harmonie « irrésistible vinrent se mêler aux cris inarti- « culés de la fureur, aux hurlements du dés- « espoir, et les calmèrent comme par enchan- « tement. On eût dit que les nuées ouvraient « leurs rideaux d'azur pour verser sur nous la « paix des cieux. Notre oreille, à peine façon- « née, n'avait jamais entendu de tels sons: « nous n'étions que des animaux sans frein.

« mais l'homme futur était en nous. Nous le-
« vons les yeux vers la colline escarpée d'où
« partait le concert, vers la colline où la paix
« des cieux s'était abaissée. Nous apercevons
« un dieu revêtu d'une longue robe de lin, il
« tenait une lyre d'or dans ses mains inspi-
« rées. Une couronne de laurier entourait le
« front de l'immortel.

« A ce moment, une femme sort du milieu de
« la foule, et fait entendre quelques syllabes
« d'une harmonie étrange. On avait cru d'a-
« bord la voir surgir de la terre, comme une
« de ces émanations insaisissables qui quelque-
« fois le soir se traînent sur les rivages des fleu-
« ves, puis se condenser et prendre la forme
« humaine. C'est une femme d'une haute sta-
« ture, une femme inconnue à tous. Ses che-
« veux flottent en désordre sur sa tête singu-
« lièrement belle, la dépouille d'une panthère
« couvre ses épaules admirables, ses yeux bril-
« lent d'un éclat extraordinaire. Toutefois elle
« conserve quelque chose de fantastique, et
« ses traits ne paraissent pas avoir été complé-
« tement réalisés. Ses discours peu à peu de-
« viennent compréhensibles. L'ouïe chez nous
s'éveille en même temps que se développent

« en elle la forme et la parole. « Écoutez, s'é-
« cria-t-elle, écoutez une femme à qui la mu-
« sique a donné toute une existence, la vie
« même. Écoutez la Voluspa des contrées du
« Nord, la sibylle du siècle nouveau! Je sais
« toutes choses. Les sibylles du siècle qui vient
« de finir, je les ai connues. Elles disaient :
« Comment les hommes pourraient-ils espérer
« de durer, lorsque les Titans ont passé? » Elles
« ont dit en vain! Il ne s'agit plus de combats
« contre les éléments, contre les forces cosmo-
« goniques, contre le chaos. Voilà que la lutte
« est entre les hommes. Celui qui vous appa-
« raît là haut, semblable à un dieu, c'est celui
« que les destins ont promis. Il a un nom dans
« les sphères célestes, et un autre nom sur la
« terre. Il est Orphée pour nous. Il nous ap-
« porte la guérison, c'est-à-dire qu'il vient re-
« lever les natures infimes, les rendre égales
« aux natures fortes. Que l'homme succède au
« Titan! son tour est venu. Celui-là, Orphée,
« l'envoyé des dieux, nous dira les paroles sa-
« crées qui font la famille. » A ces mots, elle
« s'élance pour gravir la colline; mais à me-
« sure qu'elle s'élève, il semble qu'en elle la
« forme humaine va s'évanouissant, et elle

« finit par se perdre dans les flots de lumière « dont le sommet de la colline est couronné.

« On ignorait d'où elle était venue; on n'a « point appris depuis où elle était allée; elle « ne fut pas même aperçue du plus grand « nombre. Il ne resta donc plus qu'Orphée. « Nous nous approchons tous, confondus les « uns avec les autres, sans songer à nous at- « taquer, ni à nous défendre. Je ne sais quel « lien de confraternité nous tenait enchaînés « au pied de la colline des merveilles. Les « hommes étaient stupides d'étonnement; les « femmes et les enfants manifestaient les si- « gnes de l'enthousiasme et de l'exaltation, « par l'enivrement de leurs regards et l'adora- « tion de leurs attitudes. « Un dieu! un dieu! » « criait cette multitude confuse. Des facultés « nouvelles étaient créées dans tous. Orphée « avait suspendu ses concerts, et nous écou- « tions encore. Nous attendions, et le silence « le plus profond régnait : ce silence n'était « interrompu que par le bruissement de la « forêt que les flammes continuaient de dé- « vorer, et par les terribles rugissements des « bêtes féroces, chassées de leurs tanières. Une « lueur affreuse éclairait nos visages tout-à-

« l'heure si menaçants, et projetait en haut, « sur le poëte divin, une lumière éclatante, « mais adoucie; arrivée à lui, elle ne parais- « sait être que la lumière même de sa gloire. « Bientôt il recommença ses chants, et nous « continuâmes de l'écouter avec ravissement, « jusqu'au moment où le soleil parut sur l'ho- « rizon. Tout le calme qui avait pénétré nos « ames ne peut s'exprimer; nous restions im- « mobiles de surprise et d'admiration. Telle « fut, pour nous, l'aurore de l'humanité.

« Moi, plus hardi que tous, ou peut-être « plus doué des desirs féconds de l'intelli- « gence, je voulus monter sur la colline, pour « m'approcher de la divinité qui avait eu la « puissance de suspendre nos fureurs, et qui « avait empêché deux multitudes destinées à « devenir deux peuples de s'exterminer bru- « talement. Je restai la plus grande partie du « jour avec Orphée. Il m'enseigna les hautes « doctrines sociales, les fondements des lois sur « lesquelles reposent les institutions humai- « nes. Il m'apprit que le premier moyen de « civiliser les hommes était de placer leur vie « dans l'avenir, de leur faire goûter les char- « mes de l'espérance. « Ils sont misérables, me

« disait-il, tant qu'ils n'ont pas conçu la pen-
« sée du lendemain, celle de l'année suivante,
« puis enfin celle de la postérité, car toutes les
« pensées d'avenir se tiennent; pour croire
« à la vie qui doit suivre celle-ci, il faut com-
« mencer par croire à cette vie elle-même, à
« cette vie passagère. Les races n'existent qu'à
« ce prix, et les races sont une forme de l'éter-
« nité; l'éternité, c'est le temps non mesura-
« ble. Ceux qu'à présent vous appelez Odry-
« siens, et qui naguère étaient sans nom,
« désormais se distingueront les uns des au-
« tres par la diversité des noms. Ils égorgent
« les animaux, pour en dévorer la chair, pour
« en boire le sang. Ils ne savent qu'arracher
« les racines de la terre, et dépouiller de leurs
« fruits sauvages les arbres des forêts. Sitôt que
« leur faim est apaisée, ils se livrent au repos.
« Leur intelligence ne peut se développer.
« Ainsi le premier moyen de civiliser les hom-
« mes est de leur enseigner à semer le blé. Ils sont
« alors obligés de prévoir et d'attendre. Toute
« la société est dans ces rudiments grossiers;
« car seulement alors il peut y avoir de saints
« mariages, fondement de toutes les associa-
« tions: la culture du blé, cette lutte pénible

« contre la réalité de chaque jour qui passe, « conduit à la propriété, autre lien moral des « hommes, second fondement de la société. » « Il m'apprit aussi que la terre n'était pas au « premier occupant, qu'elle était le prix du « travail, qu'elle était une chose divine; que, « par la culture, elle devient portion de l'hu- « manité, que l'homme et le sol s'identifient, « et que la culture est une religion. Les dé- « frichements sont donc le culte des dieux de « l'humanité, et c'est par ce culte qu'il faut « tout commencer. « Œagrius, disait-il, sois « le pontife de ce culte initiateur! Les formi- « dables travaux des Titans ont préparé la « demeure de l'homme; avec des travaux plus « faciles, l'homme doit s'assujettir la terre. « Parmi cette multitude confuse, née fortuite- « ment d'une honteuse promiscuité, toi seul, « Œagrius, as connu celui qui fut ton père. « Tharops a quitté la vie, mais je t'apprendrai « où gît sa dépouille mortelle. Bacchus, dont « il lui a été donné de connaître quelques ré- « vélations, Bacchus a pris soin de le faire « ensevelir par ses Ménades. Avant toutes cho- « ses, tu élèveras un tombeau solennel à celui « par qui tu jouis de la lumière du jour. Tou-

« tefois, ajoutait-il, ce n'est pas le bonheur « que j'apporte aux hommes, c'est la puissance « du progrès. Au reste, qu'importe que l'homme « soit heureux, pourvu qu'il soit grand?

« Fils vaillant de Tharops, je dois te l'ap- « prendre pour ton instruction, j'ai voyagé « dans les royaumes de la solitude, dans les « lieux où l'homme, avant moi, n'avait jamais « imprimé ses pas. J'ai traversé des forêts im- « menses dont les animaux sont en pleine « possession, sans doute depuis l'origine du « monde. Oui, la terre, il est permis de le « croire d'après d'irrécusables témoignages, la « terre, durant bien des siècles, fut tout en- « tière habitée par les animaux: alors c'était « vraiment une vaste solitude, puisque l'hom- « me, doué de la parole, a dû conquerir son « domaine.

« Ainsi, OEagrius, j'ai voulu savoir ce qu'é- « tait la terre lorsque l'homme ne l'habitait « pas encore, lorsqu'il ne l'avait pas encore « façonnée à ses besoins.

« Sitôt que l'homme, à peine sorti de la pen- « sée de Dieu, a voulu visiter l'empire qui lui « a été donné, sitôt qu'il a voulu faire péné- « trer la lumière du jour dans une forêt, asile

« de l'antique obscurité, tous les génies de « l'air, du sol, de l'eau, des éléments, se sont « conjurés pour résister à l'audace de l'homme « naissant.

« Mais le décret divin était rendu.

« Crois-tu, OEagrius, que l'homme ait été « placé debout sur la terre, seulement pour « faire fuir les animaux devant lui, pour es- « sarter péniblement les vastes forêts? Non, « c'est pour qu'il y eût un contemplateur des « merveilles de la nature, c'est pour qu'il y « eût une intelligence qui comprît ces mer- « veilles. Enfin si Dieu a fait sortir l'homme « de sa pensée, c'est pour avoir un adorateur.

« Il faut donc que l'homme adore les dieux, « s'il veut accomplir sa destinée.

« Les bienfaits des dieux à l'égard de l'hom- « me sont donc au prix de ses sueurs et de sa « reconnaissance.

« Achevons notre conquête sur la solitude: « mais tous les animaux ne doivent pas fuir la « présence de l'homme; quelques uns d'entre « eux sont destinés à devenir ses serviteurs, et « presque ses compagnons.

« Fils de Tharops, tu as bien des choses à « apprendre. »

« En parlant ainsi, Orphée me donna quel-
« ques grains de cette semence précieuse dont
« il venait de me vanter les innombrables
« bienfaits, et, pour mieux graver dans ma mé-
« moire l'art d'ensemencer la terre, il chanta
« les préceptes de cet art si nouveau et si utile.
« Il chanta les siècles à venir, l'ame immor-
« telle, Dieu créateur de l'homme. Je sentais
« le prodige de la transformation s'opérer en
« moi; mon intelligence entrevoyait déja un
« horizon sans bornes.

« Il me dit encore ces mots que j'ai peine à
« comprendre : « Les peuples qui refuseront le
« bienfait du blé seront dits les mangeurs de
« tortue, pour exprimer qu'ils se nourrissent
« seulement de chair. Ils se nommeront ama-
« zones, c'est-à-dire privés du pain. Ces peu-
« ples d'amazones, sans passé, sans avenir,
« sans terre identifiée à eux par la culture, ces
« peuples éphémères, qui auront repoussé le
« principe actif et progressif, seront considérés
« comme des peuples de femmes par ceux qui
« auront acquis le blé; et le pain, qui est la
« force de l'homme, recevra par la suite des
« formes différentes, selon la nature diffé-
« rente de l'homme à qui il sera destiné. Le

« pain sera donc une nourriture, et la forme « qu'il recevra, un symbole. »

« Après avoir demeuré une partie du jour « sur la colline des merveilles, écoutant al- « ternativement les préceptes et les chants « des muses, je descendis tenant Orphée par « la main. Les peuples se prosternèrent à nos « pieds. Lui, le héros pacifique, fit entendre « quelques accords harmonieux; puis, déta- « chant le léger et riche tissu de soie et d'or « qui flottait autour de la lyre civilisatrice, il « en fit le bandeau royal dont il ceignit ma « tête[1], dont il entoura mon front. Il me salua « roi des Odrysiens, et les peuples à leur tour « me saluèrent de leurs acclamations.

« Cependant l'incendie continuait ses ra- « vages dans la forêt. Mille cris confus, mille « gémissements plaintifs en sortaient à-la-fois. « Ne vous inquiétez point, disait avec calme « le divin Orphée. Parmi tous ces cris, parmi « tous ces gémissements, nous ne distinguons « aucune voix humaine. J'en jure la puissance « qui m'est donnée, nul de nos semblables « n'est dans la détresse en ce moment. Qu'im- « porte donc que les bêtes féroces soient sans « tanières? Il faut que le domaine de l'homme

« s'agrandisse. Cette terre, ravagée par le feu, « sera plus facilement défrichée; de verdoyan- « tes novales, des moissons jaunissantes, des « prairies embaumées, remplaceront ces tristes « forêts, ces bois terribles que l'incendie dé- « vore. Les dieux de la superstition et de la peur « fuiront aussi ces retraites profondes, restées « jusqu'à présent inaccessibles aux regards du « jour. Les dieux sans nom doivent être rem- « placés par des divinités qui auront un nom. « La sombre horreur, l'obscurité immense, « n'auront plus d'asile. »

« Ainsi me parlait Orphée, et la multitude « inquiéte se pressait autour de nous, en pous- « sant de plaintives clameurs. Elle ne put être, « encore une fois, calmée que par la lyre di- « vine. Nous marchons quelques instants au « milieu d'elle, et nous ne la quittons que « pour lui laisser le soin de chercher sa subsis- « tance ordinaire, nourriture misérable dont « elle se contentera jusqu'à l'accomplissement « des promesses.

« Ensuite Orphée m'entraîna de nouveau « sur la colline. J'y demeurai trois jours livré « à ses doctes entretiens, à ses sublimes in- « structions. De temps en temps d'harmonieux

« concerts calmaient l'agitation des peuples,
« en leur apprenant que nous ne les avions pas
« délaissés.

« Orphée prolongea son séjour parmi nous
« une année tout entière; et cette année ne fut
« qu'une suite non interrompue de prodiges.
« Il nous apprit successivement l'art de se vê-
« tir, celui de se mettre à l'abri contre l'intem-
« périe des saisons, celui enfin d'apprivoiser
« les animaux domestiques. Puis il nous en-
« seigna peu à peu cette langue des Hellènes
« qui devait remplacer le langage grossier et
« inarticulé des Pélasges, reste imparfait d'une
« langue antérieure qui ne pouvait plus suffire
« à nos nouveaux besoins, aux libres dévelop-
« pements de l'intelligence.

« Il fonda les institutions qui nous régissent.
« Il marqua les signes dans le ciel, et leurs rap-
« ports avec nos travaux sur la terre. Il nous
« raconta l'histoire des anciens jours. Il nous
« donna en même temps la religion des tom-
« beaux, la religion des mariages, la famille,
« le passé et l'avenir. »

« Ici, vénérable Évandre, Œagrius ne crai-
gnit pas d'entrer avec moi dans tous les dé-
tails d'une législation rude et restreinte, qui

ne pourrait vous offrir aucun enseignement profitable; je m'abstiendrai de vous les faire connaître. On vous a dit sans doute qu'Orphée avait apporté dans cette contrée le culte de Bacchus, c'est-à-dire le culte du principe actif de l'univers, comme Cérès en est le principe passif. Bacchus est le dieu de l'émancipation plébéienne; dans ses courses civilisatrices il allait promettant à tous l'isopolitie et l'isonomie. Je pourrais vous dire plus, Évandre, si OEagrius, qui s'est expliqué sans réserve avec moi sur toutes les choses de la société civile, n'avait mis une défiance extrême dans la communication des choses de la société religieuse; il m'a montré le faisceau, mais il m'a caché le lien sacré qui fait le faisceau. Il craignait de trahir les mystères des barbares, mystères si profonds et si primitifs. Je ne puis donc que former des conjectures à cet égard. Je crois qu'Orphée fonda seulement un culte secret pour dispenser avec mesure l'instruction des peuples. Il avait cru peut-être que la pensée de Dieu avait besoin d'être divisée pour être comprise; et d'ailleurs la pensée de l'homme étant successive, la pensée de Dieu, pour s'assimiler à la pensée de

l'homme, devint successive elle-même : Dieu fut dispersé dans ses attributs. Le culte secret fut le gardien de la pensée première, l'insondable unité. Le culte public ensuite s'est enté lui-même sur le culte secret; bientôt se sont formées les orgies sacrées; des ménades vinrent d'Argos pour ajouter, par la grace et la vivacité de leurs danses légères, à la pompe des cérémonies; et Orphée lui-même, qui plus tard a vu des changements si rapides, a porté tous ses soins à conserver la pureté du culte secret, et à tempérer les accroissements du culte public. Et cependant remarquons pour notre instruction que les peuples de la Thrace, sortis tout-à-coup de leur abrutissement, ne furent point partagés en plusieurs classes : chez eux le dépôt des dogmes et des doctrines fut confié à des prêtres, et non à un patriciat sévère. D'autres trouveront une telle initiation incomplète; et je crains qu'un développement trop rapide ne puisse porter tous ses fruits. N'en accusons point Orphée; il ne pouvait établir des limites et des grades au sein d'une multitude égale dans ses ignorances, ou plutôt il ne le voulut pas. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas croire que tout fût à créer autour

de lui; nulle race n'est sur la terre dans un dénuement absolu de traditions. Pour les peuples, ainsi que pour les hommes, imprimer un mouvement à l'intelligence, c'est ébranler la mémoire. Revenons maintenant, sage Évandre, aux discours que me tenait Œagrius.

« Mon grand âge, me disait le roi des « Odrysiens, la barbe blanche qui couvrait « ma forte poitrine, me défendaient de donner le nom de père à Orphée, tout brillant « de jeunesse, et ce nom de père, sans doute « il l'avait bien mérité; j'osai donc l'appeler « mon fils. Un jour que je lui adressais des « actions de graces pour la paix profonde où « nous vivions, il me dit: « Roi d'un peuple « nouveau, je dois vous apprendre que la « guerre est une des plaies inévitables de l'humanité. Ces combats affreux, où je vous ai « surpris, étaient-ils autre chose qu'une première secousse donnée à vos facultés jusqu'alors ignorées de vous-mêmes? Vous ne « tarderez pas de savoir que le commerce et la « guerre sont des voies de civilisation. L'état « social manifestant les besoins de l'homme, « et partageant les moyens de les satisfaire « entre ceux qui sont réunis dans l'association,

« il en résulte un échange nécessaire pour ré-
« partir les fruits des travaux divers dans la
« même contrée. De là le commerce dans l'in-
« térieur d'un pays. Cette cause, et celle qui
« résulte de la variété des productions qu'of-
« frent les différents climats de la terre, for-
« meront bientôt le commerce extérieur. L'A-
« sie et l'Europe commencent à se mêler. Il
« viendra un temps où nul climat ne sera
« étranger l'un à l'autre, où toutes les mers se
« communiqueront entre elles. La guerre elle-
« même, qui semble être le résultat de la bar-
« barie d'où vous sortez, est quelquefois un
« effet terrible de la civilisation, et sert à ses
« progrès. Elle produit des circonstances qui
« obligent l'homme à connaître, à déployer
« des sentiments d'un autre ordre, à braver
« les dangers, à faire le généreux sacrifice de
« sa vie, non par dédain pour l'existence, mais
« par vertu. La guerre aussi est un échange
« de facultés et de sentiments. Mais il sortira
« de la guerre une autre sorte de justice; elle
« sera soumise à des régles; les dieux seront
« pris à témoin avant de la commencer; elle
« se déclarera par des hérauts inviolables; la
« paix qui la suivra sera cimentée par des al-

« liances, par la foi jurée; l'humanité triom-
« phera d'un courage brutal; le vaincu ne sera
« point misérablement égorgé; enfin il y aura
« un droit de paix et de guerre, un droit qui
« régira les peuples entre eux, comme dans
« chaque peuple il y aura un droit qui régira
« les rapports des hommes d'une même asso-
« ciation; et cette association sera la patrie. La
« propriété, la famille, la patrie, le pouvoir,
« l'obéissance, sont créés en même temps; et
« toutes ces choses contiennent à-la-fois mille
« douceurs et mille amertumes, sont des gages
« tour-à-tour d'agitation et de tranquillité.
« Ceci, je vous le dis dès à présent, pour ne pas
« vous laisser ignorer que le calme dont vous
« vous réjouissez avec raison ne peut être dura-
« ble. L'état social n'est point un état de repos;
« c'est le plus souvent un état d'orage et de
« grande souffrance; c'est un moyen employé
« par la providence des dieux pour perfec-
« tionner l'homme. Le bonheur n'est pas le
« but de la race humaine. »

« Pendant que le poëte prophète me dévoi-
« lait de telles destinées, il ne me semblait
« point qu'il me racontât des choses nouvel-
« les, mais bien plutôt qu'il réveillât en moi

« des souvenirs profonds qui étaient la portion la plus intime de mon être. La puissance de dynastie fut ma vertu humaine. « Toutefois, je dois le dire avec le sentiment « modeste de mon infériorité, je n'ai point « deviné l'énigme du Sphinx, qui est le secret « perpétuel des races royales; elle m'a été apprise. Le sceptre, symbole éclatant, fut remis en mes mains; mais il m'a été confié, et, « quoique je connaisse le nom de mon père, « ma race commence à moi.

« Lorsque Orphée se retira du milieu de « nous, il ne nous abandonna pas entièrement. « Il allait visiter tantôt sa chère Samos, dont « vous m'avez dit les poétiques créations, tantôt les sages de Pergame, tantôt ceux de la « Crète; tantôt il allait étudier les phénomènes de l'île naguère flottante, de Délos; ensuite il revenait sur nos rivages pour surveiller, diriger, encourager les progrès de l'état « social, et pour envoyer des colonies de civilisateurs dans le reste de l'Archipel. On « croit qu'un de ces voyages fut consacré, dans « les souterrains de l'Égypte, à approfondir « les sciences les plus relevées qu'il soit donné à l'homme de comprendre. Durant son

« dernier séjour dans la Thrace, il a, sans l'a-
« voir prévu, jeté dans le cœur d'une jeune et
« belle ménade le funeste poison d'un amour
« qui doit la conduire au tombeau. Elle ne
« peut manquer de paraître devant vos yeux,
« cette vierge malheureuse, qui fut trop éprise
« des prodiges opérés par Orphée, et qui
« compta trop sur le pouvoir de la beauté.
« Enfin le poëte divin a disparu tout-à-fait
« pour nous; il ne nous a laissé que sa lyre,
« dont personne encore après lui n'a osé tirer
« des sons. Sans doute que depuis il a conti-
« nué ses voyages qui doivent avoir une si
« grande influence dans le monde; et j'ignore
« à présent la suite de ses aventures. Peut-
« être le reverrons-nous un jour. »

« Tel fut, dit Thamyris en se reprenant, tel
« fut le récit du roi de Thrace, ce roi nouvel-
« lement investi de la puissance du sceptre,
« nouvellement éclairé sur le sens de l'énigme
« du Sphinx; vous comprendrez facilement,
« ô Évandre, à quel point ce récit agitait tou-
« tes mes pensées. Et vous, roi pasteur, je vois
« par l'attention que vous prêtez à mon dis-
« cours que je puis continuer ces entretiens. »

« Vous ne devez point douter, poëte illustre,

« dit Évandre, du charme que j'éprouve à « vous entendre. Ceux qui ont prétendu que « votre lyre avait été brisée, sans doute ont été « trompés par des bruits mensongers. Mais « souffrez, Thamyris, que je vous témoigne « mon étonnement. La religion, les langues, « les plus augustes mystères, viennent des « barbares; c'est ainsi du moins que j'en ai « toujours entendu raconter l'origine inscru- « table; nous leur devons les expressions voi- « lées, les mots qui ont un sens inconnu, les « formules puissantes et irrésistibles ; nous « leur devons enfin tout ce qui annonce les « communications de l'homme avec la Divi- « nité, tout ce qui mérite le respect ou com- « mande la terreur. Ma curiosité sur des su- « jets si importants est loin d'être satisfaite « par tout ce que vous me dites de la Thrace. »

« Vous avez raison, irréprochable Évandre, « répond Thamyris, de trouver insuffisantes « les choses qu'OEagrius a consenti à me dé- « voiler. Toutefois n'ayez point trop d'impa- « tience; plus tard vous recevrez la lumière « que vous desirez. Qu'il me suffise quant à « présent de vous répéter que nul coin de terre « ne fut jamais sans tradition, et qu'éveillé

« l'intelligence, c'est réveiller la mémoire.
« D'ailleurs Orphée n'avait point vu les Pyra-
« mides lorsqu'il institua la Thrace. Je vais
« donc continuer mon récit. »

« Pendant que j'étais chez OEagrius, un peuple voisin se jeta sur les moissons, et les ravagea ; c'était comme un peuple de bêtes féroces. Il dévorait encore la chair crue, et se nourrissait de gland. Il venait des forêts de la Chaonie. Les Thraces désolés d'une calamité si cruelle, qui menaçait d'anéantir les fruits de leurs travaux, la longue attente d'une année, se réunirent autour de leur roi en poussant des cris de vengeance et d'extermination. « Trai-
« tons-les, disaient-ils, à l'égal des animaux
« dont ils ont conservé toutes les mœurs fa-
« rouches. » « Sans doute, répondit OEagrius,
« il faut mettre un terme à de telles calamités ;
« sans doute il faut que les sueurs du travail
« n'arrosent pas inutilement la terre : c'est bien
« assez de l'incertitude des saisons. Orphée m'a
« enseigné la nécessité de la guerre, mais il
« m'a enseigné en même temps l'humanité. Sou-
« venez-vous donc, souvenez-vous que naguère
« vous ressembliez à ces hommes : comme eux,

« vous déchiriez la chair crue; comme eux, « vous tiriez votre nourriture du fruit du chêne. « Vous aussi, vous avez été amazones, et vous « n'êtes encore qu'arimaspes, puisque vous ne « savez voir qu'avec un œil : veuillent les dieux « que vous deveniez un peuple complet, un « peuple doué de tous ses organes! Souvenez- « vous enfin depuis combien peu d'années vous « avez recueilli votre première moisson. Sou- « venez vous encore d'un évènement bien plus « récent. Les fléaux du ciel, les débordements « des fleuves, n'ont-ils pas anéanti l'année der- « nière la moisson qui faisait votre espoir? On « eût dit que les éléments conjurés voulaient « reconquérir leur ancien empire, et les Titans « n'existaient plus pour de tels combats. Les « bornes si récentes de vos héritages furent dé- « placées par la violence des eaux. Vous igno- « riez que les véritables confins de la propriété « ont dans le ciel des bornes qui ne peuvent se « déplacer. Alors, veuillez vous en souvenir, « rien n'égala votre fureur. Vous demandiez à « retourner à vos forêts; vous maudissiez la « sainteté des mariages, qui vous donnait des « enfants à nourrir; vous maudissiez la reli- « gion des tombeaux, qui vous faisait une terr

« natale. Il ne s'agit donc point d'exterminer « ces malheureux qui sont ce que vous avez « été avant que vous vous connussiez, ce que « vous vouliez être lorsque vous vous êtes con- « nus. Il faut les vaincre, les soumettre au joug « des lois, et leur faire aimer l'ordre social « que nous leur imposerons. Pourquoi n'au- « raient-ils pas à leur tour la connaissance « d'eux-mêmes, la capacité du bien et du mal? « Les dieux nous les envoient pour qu'ils en- « trent avec nous dans les voies de l'avancement « progressif. Ils ont voulu que la guerre fût « aussi un moyen de civilisation et de sympa- « thie, car tout est souffrance dans la condition « humaine. Ces mortels sont comme des ani- « maux; soufflons sur eux le souffle créateur « qui fait les hommes. Si Orphée était au mi- « lieu de nous, peut-être il les vaincrait par le « seul charme de l'harmonie; et, vous ne pou- « vez en avoir perdu la mémoire, c'est ainsi que « nous avons été subjugués. Nous avons été « plus favorablement traités par les dieux. »

« Œagrius parlait avec calme et autorité; mais ses peuples, dépouillés, depuis si peu de temps, de leur barbarie, l'écoutaient à peine. Aveuglés par la rage, ils étaient tout près en-

core de revenir à leur instinct féroce. C'est ainsi que la passion raméne souvent l'homme à sa brutalité primitive. « Sommes-nous donc « réduits, criaient-ils de toutes parts, à lais-« ser ravager nos moissons, égorger nos trou-« peaux? Que nous servira de nous être façon-« nés à des arts nouveaux, propres seulement « à affaiblir le courage? Ah! retournons à l'in-« dépendance des forêts. Du moins nous ne « craindrons pas de nous voir ravir notre sub-« sistance. Nous serons en sûreté, car nous « veillerons toujours. Nous ne nous reposerons « plus sur les haies de nos champs, sur les « seuils inviolables de nos maisons. Nous ne « serons plus obligés d'attendre que la terre « nous donne, à force de sueurs, des moissons « incertaines; nous savons à présent qu'elles « peuvent être détruites par tous les fléaux du « ciel, et par les déprédations de nos voisins. « Le chêne jamais ne refuse son fruit; et si la « foudre le frappe, la forêt n'est pas frappée « tout entière. Malheur! malheur à qui a voulu « armer de la hache fatale nos mains témé-« raires! Bois vénérables de l'Hémus et du « Rhodope, que ne subsistez-vous encore! « Vous n'avez pu être garantis par le respect et

« la terreur qui habitaient dans vos retraites « jusqu'alors inaccessibles. Ah ! ces gémisse« ments que nous entendions, et qui semblaient « des plaintes funèbres, n'auraient-ils pas dû « être pour nous un avertissement salutaire? « Les dieux de l'obscurité et du silence nous « punissent, et nous mourons de faim dans « nos sillons impies. »

« OEagrius leur laissa exhaler leur fureur; puis me donnant la lyre d'Orphée, il me conjura d'en tirer quelques uns des sons que m'avaient enseignés les Muses. J'obéis, et le souvenir seul du poëte divin, réveillé par mes chants, fut comme une vive apparition pour cette multitude. Toutes les facultés de l'imagination furent ébranlées à-la-fois par la lyre aux confins célestes; les murmures confus se perdirent dans l'harmonie civilisatrice.

« Cependant le roi fit comme des dispositions militaires. Il réunit les hommes, il choisit les plus jeunes et les plus forts; il n'avait pas besoin de tous. Pour la première fois, on vit une armée.

« Le vénérable OEagrius monta sur un char traîné par de puissants taureaux, qui n'étaient point encore accoutumés au joug, emblèmes

vivants de ces peuples. Il me fait placer à côté de lui sur ce char informe, dont le fer presque brut faisait toute la solidité. Le roi avait une longue lance, armée d'un fer aigu. Une peau d'ours couvrait ses larges épaules, et enveloppait ses reins vigoureux. Sa longue barbe descendait rudement sur sa poitrine velue, siège de la force; sa chevelure terrible flottait au gré des vents; ses yeux lançaient des éclairs, son sourcil faisait trembler. J'étais assis à ses côtés, et je tenais la lyre d'Orphée. Je n'étais point aveugle, je n'étais point cassé par la vieillesse, mon âge était celui d'une séve ardente et généreuse, et mes yeux, comme ceux de l'aigle, s'abreuvant avec joie des rayons du soleil, voyaient jusqu'au bout de l'horizon. De jeunes hommes, forts et nerveux, armés de javelots longs et durcis au feu, tenaient de leurs mains imployables les cornes recourbées des taureaux qui obéissaient avec révolte. Tantôt ils les piquaient de leurs javelots, pour les faire avancer; tantôt ils les saisissaient par leurs naseaux fumants, pour les contenir.

« D'autres hommes étaient montés sur des chevaux sauvages, car les Centaures venaient de parvenir à dompter ce noble animal, qui

jusqu'alors avait vécu libre au fond des forêts. Les cavaliers étaient en petit nombre, parce-que l'art était nouveau; et OEagrius, trop vieux pour l'apprendre, avait été obligé de se contenter du char grossier que je viens de décrire. Les cavaliers avaient des piques brutes; leurs têtes n'étaient point protégées par des casques. Les armes défensives n'étaient point connues, et ces peuples ne songeaient qu'à donner la mort, sans s'occuper du soin de ménager leur propre vie. Après cette petite troupe de cavaliers, marchait sans ordre la multitude des fantassins avec d'énormes massues, de lourdes haches et les flèches légères, qui n'avaient encore servi que pour percer les oiseaux dans les airs. Je parvins cependant à régulariser les mouvements de cette troupe confuse, par les sons mesurés que je tirais de ma lyre. Plus tard l'hymne fraternel conduira aux combats meurtriers les différents peuples de la Grèce, et leur fera également affronter la fureur des flots.

« La bataille innommée à laquelle j'assistai en frémissant, et qui est restée inconnue aux Muses, cette bataille présentait quelque chose de fantastique et d'affreux. D'un côté, un

peuple revêtu d'armes à peine façonnées, agitant des espèces de flèches et de javelots; de l'autre côté, des hommes demi-nus, les épaules simplement couvertes de peaux de bêtes, sans armes, lançant des blocs de rochers et des arbres déracinés. Je croyais voir une apparition de ces géants farouches, dont la mémoire s'est conservée dans les traditions mythiques. La rencontre des deux armées fut comme la rencontre de deux phénomènes épouvantables, de deux trombes inanimées. Le désordre des éléments vint ajouter à l'illusion terrible d'un tel souvenir. La tempête parcourait l'horizon sur son char de feu. Mille tonnerres retentissaient au loin sur le Rhodope et sur l'Hémus. Des nuages noirs d'épouvante semblaient ramper le long de l'Hèbre. Mille fantômes sortaient des vallées silencieuses. Des voix couraient en gémissant; on ne savait si c'étaient les voix des dieux de la peur, ou celle des bêtes affamées. Les cris des barbares dominaient tous ces bruits effroyables. Jamais on ne vit un tel dédain de la vie. La vie en effet ne pouvait avoir rien que d'odieux pour des peuples sans avenir, sans espérance, sans lien social. Après la pre-

mière mêlée, lorsque les Thraces eurent épuisé leurs flèches, ou brisé leurs lances et leurs javelots, et que le combat devint un combat corps à corps, l'infériorité se déclara pour le peuple qui apprenait à estimer la vie, car il n'y avait encore rien de généreux et d'élevé dans des hommes si nouvellement appelés à l'état social. Le sentiment de l'amour de la patrie, le sentiment de la gloire, noble compensation du danger, ne seront développés que dans l'âge suivant. Dans l'âge suivant, pour la première fois, les poëtes tresseront des couronnes immortelles, mais il faut auparavant que les hommes et les lieux aient des noms; car, quel que doive être votre étonnement, sage Évandre, je ne puis vous le taire, Œagrius était encore le seul qui eût un nom, le seul dont le père eût un tombeau. Les Titans n'avaient laissé de noms que là où était marquée l'empreinte de leurs pas puissants.

« Le roi barbare vit le désavantage de ses troupes. « C'en est fait, me dit-il, si nous ne « parvenons à rendre le courage à nos Thraces, « amollis déja par de si rudes ébauches de so- « ciété, amollis sans être domptés. Si nos bru- « tes ennemis savaient ce qu'est la victoire, la

« victoire serait à eux, et la société naissante « serait étouffée dans son grossier berceau. « Heureusement pour nous, ils n'ont pas des « yeux pour voir, des oreilles pour entendre. « Cherchez, Thamyris, sur la lyre d'Orphée, « les nombres qui raniment le courage des « hommes; ce n'est pas le moment d'inspirer « de pacifiques émotions. Faites triompher la « force intelligente sur la force aveugle. » Œagrius ignorait que même Hercule enfant ne peut être dévoré par des couleuvres; il ignorait que la victoire, qu'elle se fût trouvée du côté de la force intelligente ou du côté de la force aveugle, toujours eût créé un peuple. Toutefois j'obéis au roi barbare. Ces sons merveilleux, quoique produits à l'insu de ma faible science, opèrent un double prodige. Les Thraces prirent une attitude menaçante, en même temps que leurs ennemis sentaient un ascendant qui les dominait. Les éléments se calment, l'obscurité immense se replie comme un voile, la lumière du soleil vient éclairer le triomphe de la civilisation. Dès-lors le combat ne fut pas long à se décider. Œagrius, réprimant la sauvage fureur de ses arimaspes, fit cesser le carnage. Il laissa les

victimes échapper par une fuite en désordre. Il se contenta d'emmener quelques captifs, dont il protégea la vie avec mille peines. Il agissait ainsi par les conseils d'Orphée. Il soigna l'esprit grossier de ces captifs pour leur frire comprendre un peu la dignité humaine. Je secondai les soins du vainqueur bienfaisant, à l'égard de mortels destinés à devenir des hommes. Ils virent travailler la terre, ils virent de touchantes funérailles, ils furent présents à de saints mariages. Ils reçurent une nourriture qui flattait leur goût. Ceux qui, par la suite, voulurent retourner au milieu des leurs, en eurent la liberté. Il leur fut recommandé, pour toute rançon, de raconter les prodiges et les bienfaits de la vie sociale. Il n'y avait point de pacte à faire, car le droit des gens n'existait pas en fait, il reposait dans un sentiment confus de l'humanité. L'éducation providentielle des hordes indomptées commença par le retour des captifs. Ces peuples étonnés trouvèrent d'abord indigne de l'homme de ne pas tout attendre de la force. « La nourriture, disaient-ils, ne nous manque « point dans les forêts; les animaux finissent « toujours par succomber sous nos bras. » Ils

ne sentaient pas que déja c'était un progrès que de contester les avantages d'une vie nouvelle. « Du moins, leur dit-on, acceptez les « flèches qui assurent la victoire sur les ani« maux. » Ils commencèrent par recevoir les flèches; puis ils consentirent à dompter les taureaux, à labourer la terre, à faire des meules pour broyer le blé, à manger du pain rendu savoureux par le levain et la cuisson, à se servir encore du feu pour façonner les métaux, et pour préparer quelques uns de leurs aliments. Bientôt ces peuples, que nous appelions sauvages, par opposition avec les Thraces, ces peuples sans noms, et qui habitaient des lieux sans noms, se confondirent avec les Odrysiens eux-mêmes; leurs montagnes, leurs collines, leurs forêts, leurs rivières, et leurs fontaines, reçurent des noms, en même temps qu'ils reconnurent Dieu sous divers noms. Les hommes aussi eurent chacun leur nom, pour se distinguer les uns des autres. Ce n'est qu'avec un nom que l'homme peut espérer de vivre dans la mémoire des hommes; ce n'est que par un nom qu'il peut avoir un père et des enfants : le nom du patron devient celui du client, qui brille d'un

éclat emprunté; le nom du maître devient celui de l'esclave, qui est une chose et non une personne. Il faut des noms aux chants des poëtes.

« Les Telchines avaient découvert le fer et l'airain, qu'ils tiraient des entrailles de la terre. Les Cyclopes de Lemnos ne tardèrent pas de fournir des armes plus perfectionnées aux différents peuples de la Thrace, réunis sous les mêmes lois, soumis au même pouvoir. D'abord on n'avait connu que des glaives aigus, des dards acérés; mais bientôt ils firent de fortes cuirasses, des casques brillants, de larges boucliers. Les arts de la guerre et les arts du labourage faisaient des progrès égaux, car tout marche en même temps, et le monde est civilisé également par l'agriculture et par la guerre. Le commerce à son tour, selon les promesses d'Orphée, contribuera aussi à étendre toutes les conquêtes de l'intelligence humaine; et l'industrie achèvera de propager et de perfectionner les arts de la paix. Orphée, vous le savez, Évandre, monta le navire Argo : l'expédition de Colchos ouvrit un nouveau monde. Mais je ne vous entretiendrai point, roi pas-

teur, de cette expédition aventureuse, dont Jason fut le chef, et qui tient à un autre ordre de choses. D'ailleurs plus d'un récit en est parvenu jusqu'à vous.

« Maintenant, Évandre, je dois vous faire une remarque importante. D'après tout ce que je viens de vous dire, vous comprenez que dans la Thrace il n'y a point de ces hommes nommés héros par les peuples; et, vous le savez, ceux que nous appelons héros sont ceux qu'ici vous appelez opès ou viri. C'est ainsi, fils prudent de la Thyade, que les Grecs et les Latins n'emploient pas les mêmes mots pour exprimer des choses semblables, et c'est ce qui doit faire quelquefois pour vous la confusion de mes discours. Orphée donc ne voulut point établir la distinction des ames esclaves, des ames hostès, des ames opès. Quoiqu'il eût appris sans doute de Talaon que dans l'Inde les classes et même les sexes sont séparés par la différence des langues, il donnait à tous le privilége de la naissance, c'est-à-dire il établissait pour tous la sainteté des mariages. La guerre fait les esclaves; l'asile fait les serfs. Orphée n'établit point d'asile, et jamais il ne considéra la guerre que comme un moyen de civilisation. Il vou-

lait que l'éclatante lumière de Phanès éclairât tous les hommes. Les noms qui désignaient quelques régions de l'âpre sol de la Thrace étaient des noms imposés par les Titans durant leur règne cosmogonique; les lieux qui n'avaient pas été foulés par les pieds des Titans étaient restés innommés. L'union conjugale donna un nom humain aux personnes et aux lieux. Par-tout ailleurs l'imposition des noms a commencé par les espaces du ciel, qui eurent des limites avant les contrées de la terre. Cette chorégraphie sacrée, qui unit la terre au ciel, manque également à la Thrace. Ainsi donc Orphée, qui n'avait point reçu de Talaon la glèbe, mais seulement la semence, ne put fixer la propriété sur une base immuable; il ne put faire des Odrysiens un peuple-fundùs. Ainsi donc encore il n'institua point la fête de la naissance, cette fête qui est celle de l'ortùs, si célèbre parmi les nations latines, et qui suppose les classes, la propriété incommunicable en faveur de quelques uns, le lit nuptial identique avec la propriété. Orphée ne croyait qu'à une seule essence humaine. Tout ceci, je le vois, excite en vous un étonnement profond; mais, je dois vous le dire, c'est la cause à laquelle on

a attribué le peu de progrès des Odrysiens dans la société; ils ne sortiront pas, dit-on, d'un état de demi-barbarie. Ils pourront avoir des villes, mais on croit qu'ils n'auront jamais de cités. L'outre de l'éternité leur manque. Ils ne connaissent point les rites du sulcùs primigeniùs. Sans ortùs, sans droit de famille, ils seront toujours hostiques, et leur religion sera une religion toute plébéienne. Enfin ils n'ont pas passé par l'initiation de Saturne et de Rhée; ils sont arrivés de suite à celle de Bacchus et de Cérès. Le cruel Arès, redoutable arbitre des combats, celui que vous nommez Mars, telle est, telle sera la grande divinité des peuples divers de la Thrace; et leurs banquets seront encore de funestes images de la guerre. Mais leurs batailles ne seront plus un aveugle carnage, sans renommée, d'hommes sans noms, proie obscure de vils animaux. »

« Roi de la colline carrée, qui m'avez ac- « cueilli dans votre cour, continua Thamyris, « vous connaissez maintenant les choses que « j'avais à vous faire remarquer sur cette par- « tie de mon récit. Sans doute le peu de bien « que j'ai pu faire en Thrace sur les pas d'Or-

« phée, et avec le secours de sa lyre fatidique, « a été cause que je ne vous ai point été com- « plètement étranger lorsque les dieux m'ont « conduit devant vous. C'est aussi ce qui vous « a fait croire que j'étais né dans la Thrace. « Enfin c'est la même raison encore pour la- « quelle j'ai pu être considéré comme un dis- « ciple d'Orphée lui-même. Ma naissance au « reste est peu importante, et je ne suis rien « par moi. Ma destinée est dans mon nom, qui « signifie voix harmonieuse. Mes inspirations « ne sont pas puisées au fond de ma pensée; « les dieux ne m'ont pas accordé un don si « magnifique, et je ne suis qu'un reflet de la « lumière.

« Musée vous en apprendrait davantage; « Musée vous réciterait les chants d'Orphée; « mais il ne subsiste de lui que son nom. »

Évandre remerciait son hôte illustre des beaux récits dont il enrichissait sa mémoire; il lui demandait des explications nouvelles que Thamyris s'empressait de lui donner toutes les fois que sa propre science n'était pas en défaut, car il n'avait pas l'intention de rien celer au roi pasteur. C'est pourquoi il crut devoir

revenir sur une circonstance extraordinaire qui avait signalé la première bataille des Thraces, le peuple de Mars. Évandre eût voulu savoir si la Voluspa qui s'éleva du milieu de cette bataille, et qui, pour ces nouveaux guerriers encore à l'état d'arimaspes, fut comme une apparition fantastique, était ou une mimallone soudainement illuminée par l'inspiration de la lyre, et transformée à l'instant même en sibylle, ou l'une des suivantes de Bacchus, déja depuis long-temps sortie des rangs des profanes par quelque initiation antérieure, ou enfin si les barbares avaient été trompés par une illusion. OEagrius n'avait pu dire plus qu'il n'avait dit, et Thamyris se trouvait dans la nécessité de ne donner aucune explication à ce sujet; seulement il priait Évandre de remarquer que la Providence, et non la sagesse humaine, préside aux commencements des peuples. « Les barbares, ajou« tait-il, ont toujours quelque chose de sacré « et d'obscur dans leurs traditions, dans les « premiers évènements de leur histoire, et « d'ailleurs, soyez-en certain, les merveilles et « les prodiges ne manquent jamais pour l'ac« complissement d'un décret divin. »

Le poëte ne pouvait pas parler sans cesse d'Orphée; le roi l'interrogeait aussi sur Hercule, autre bienfaiteur du monde. « Hercule, « répondait Thamyris, n'avait point reçu des « dieux le pouvoir de façonner l'homme; il « dut attaquer par la force intelligente les for- « ces non intelligentes de la nature, pour les « rendre plus dociles à la volonté et aux tra- « vaux de celui qui était appelé à recueillir « l'héritage des Titans détrônés. Les serpents « et les lions furent des jouets pour les ro- « bustes mains d'Hercule enfant. Il luttait « corps à corps contre les fleuves, pour les « obliger à répandre la fécondité et non les « ravages sur leurs bords. Les cent têtes de « l'hydre furent abattues par lui; c'est-à-dire « qu'il livra à la culture les marais de Lerne, « d'où s'échappaient des vapeurs pestilen- « tielles, et que le laboureur n'aurait pu re- « muer sans mourir. Il vainquit Antée et les « brigands. Vous apprendrez plus tard par « moi, sage Évandre, que l'homme est con- « damné à faire la terre où il veut habiter, à « faire l'air et le climat. Ce Vélabre, roi mo- « deste, marais stagnant qui baigne vos col- « lines, sera de même un jour comblé; car,

« vous le savez, il en sort quelquefois de funestes émanations. Les troupeaux et les pasteurs périssent; et ce sol, si admirablement riche et beau, ne peut être habité sans danger. Évandre, les dieux n'ont pas livré gratuitement la terre à son noble possesseur. « Oui, c'est avec raison, excellent prince, que vous avez élevé des autels à Hercule, puisqu'il a enseigné à l'homme que sa vie est une vie de combat, de combat sans relâche. Le géant Antée ne peut être étouffé qu'en le soulevant de dessus le sol, toujours rebelle à la culture. Hercule a traversé l'immense forêt de la terre inculte, riche d'une sauvage fécondité, et a ouvert par-tout un large sillon de défrichements. Allons donc au grand autel d'Hercule; allons aussi à l'autel non moins sacré de Féronia, déesse généreuse de ceux qui, guéris de leur infériorité originelle, deviennent des hommes libres après avoir acquis la capacité du bien et du mal, de ceux qui sont parvenus à la dignité humaine, et dont les enfants seront ingénus.

« Je vous ai dit, Évandre, que les jaloux patriciats avaient succédé à l'empire des Ti-

« tans. Les travaux imposés par Eurysthée à « Hercule sont l'emblème admirable de cette « initiation sévère. Eurysthée est le grand pa- « tricien du monde civil qui commence; Her- « cule en est le grand plébéien, et ce plébéien « illustre a fini par conquérir le ciel. Ainsi « donc la terre est le prix du travail avant que « le ciel en soit la récompense. »

Tels étaient les entretiens de Thamyris, qu'on a dit fils du fameux chanteur Philamon et de la nymphe Agriope, avec Évandre, roi pasteur, qu'on disait fils de Mercure et de la nymphe Carmenta, la première muse latine. On racontait qu'en venant d'OEchalie, où il était allé visiter le roi Eurytus, Thamyris rencontra les Muses, et qu'ayant eu la témérité de disputer avec elles le prix du chant, il fut frappé de cécité. Il passe pour avoir célébré en beaux vers la création du monde et la guerre des Titans; mais il ne nous appartient pas de dire ce que nous ignorons.

Bornons-nous à continuer de prêter l'oreille aux récits que faisait le poëte, sous le toit hospitalier d'Évandre, au sein des col-

lines qui un jour seront à-la-fois Valentia, la cité patricienne, Rome, la ville plébéienne, maîtresse des peuples et des rois.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ORPHÉE.

LIVRE CINQUIÈME.



ARGUMENT

DU LIVRE CINQUIÈME.

Dans le poëme *de raptu Proserpinæ*, la culture et les lois suivent les pas de Cérès : cette philosophie antique ne fut sans doute pour Claudien qu'une création des poëtes. L'épopée est le premier horizon de l'histoire, chose absolument ignorée alors.

L'île de Lemnos eut un volcan, ce qui donna lieu à y placer les forges de Vulcain; mais ceci est de la mythologie après coup. La mythologie spontanée, celle d'Homère par exemple, place les forges de Vulcain dans le ciel. Il faut ne jamais perdre de vue les signes qui caractérisent divers âges de mythologie.

Nous retrouvons dans ce livre le Tirésias de l'Antigone; mais avec la différence qui doit résulter de celle qui est entre une épopée domestique et une épopée générale. Tirésias est un véritable hiérophante. Je finirai par développer toute la doctrine qui présida à la fondation des villes primitives et des asiles.

Une simple remarque suffira : la ruche est telle-

ment l'emblème de ces villes qu'on y trouve les différents emplois assignés par l'organisation même de chaque abeille, ce qui fut exact pour les divers individus de la cité.

Toute l'antiquité, au reste, fut persuadée qu'il avait manqué un degré d'initiation aux Thraces.

Avant l'appropriation du sol pour la culture, point d'amour de la patrie.

Les Arimaspes, nom d'une forme de civilisation incomplète : ces sortes d'emblèmes embarrassent toujours les historiens anciens, parcequ'ils veulent essayer de dégager les faits de leur forme épique antérieure.

Hérodote lutte ici contre Aristée de Proconnèse.

Je me suis expliqué à cet égard sur les Amazones.

Les ménades ne savaient pas figurer dans leurs danses l'harmonie des sphères célestes.

Les monuments indiquent qu'elles étaient tatouées.

Les chants en l'honneur des dieux étaient partagés en strophes et en anti-strophes : la strophe répondait au ciel des fixes, l'anti-strophe au ciel des étoiles mobiles.

Érigone, voulant conquérir pour elle et pour ses compagnes la capacité du bien et du mal, est, dans la sphère épique, ce que plus tard sera pour nous

la Virginie du Mont-Sacré, dans la sphère historique.

La même analogie sera manifestée entre Œdipe et Brutus.

En effet, Œdipe épousant sa mère après avoir deviné l'énigme de l'humanité, et Brutus donnant, par le conseil de l'oracle, le baiser à la terre, qui est, dans cet ordre d'idées, la mère de tous, c'est le même emblème à deux degrés différents; c'est-à-dire l'emblème de la prise de possession la plus puissante. L'antiquité ne recula jamais devant un symbole, jamais ne refusa de l'épuiser.

Les cérémonies funèbres étaient accompagnées de chants, parceque l'ame allait se réunir à l'harmonie universelle.

A la fin de la Vie de Romulus, Plutarque compare la vie actuelle à une initiation, et la mort à une apothéose.

ORPHÉE.

LIVRE CINQUIÈME.

TERPSICHORE.

ÉRIGONE.

« Durant mon séjour auprès d'Œagrius, les peuples qui gardent les portes de la Grèce envoyèrent une députation à ce roi. Elle était conduite par Tirésias, prêtre de Thèbes, et par un prêtre de Delphes, dont le nom n'a point été prononcé. Tirésias parla en ces mots au roi de Thrace : « Œagrius, fils vaillant de Tha-« rops, les peuples chargés par les dieux de « défendre une contrée qui leur est chère, vous « font une ambassade solennelle pour appren-« dre de vous la destinée de ce héros pacifique, « généreux, savant, qui vous a fait sortir de « vos muettes et ténébreuses forêts ; car le « monde en ce moment paraît se soulever tout « entier pour aller au-devant d'un glorieux

« avenir. C'est la voix puissante d'Orphée qui a « fait tomber autour de vous les barrières dont « vous étiez par-tout environnés. C'est lui « qui a créé votre intelligence. Nous aussi « nous avons vu les murs sacrés de l'Ogygie « cadméenne s'élever au son de la lyre d'Am- « phion. Dites-nous, roi d'une nation naguère « barbare, dites-nous si Orphée jouit encore « de la clarté des cieux, ou s'il est allé dans « les demeures heureuses rejoindre les dieux « qui l'envoyèrent aux hommes. Nous vou- « drions consulter ce génie inspiré, ce ma- « gnanime vainqueur du chaos de l'humanité; « nous voudrions l'interroger sur le fonde- « ment des lois sociales, sur l'origine du pou- « voir, sur l'importance de cette philosophie « admirable que les hommes appellent la mu- « sique; nous voudrions enfin qu'il nous com- « muniquât les secrets de ses hautes doctrines « sur Dieu, sur l'ame, sur les êtres. Que s'il a « été ravi à l'amour des hommes, roi d'une « nation naguère barbare, racontez-nous les « prodiges qu'il a opérés dans la Thrace. Dites- « nous et sa naissance, et sa vie, et sa mort, « afin que nous rendions un culte à sa mé- « moire. Le fort Thésée, le grand Laïus, vous

« en conjurent par notre voix. Nous le savons, « les races ingénieuses qui nous envoient vers « vous sont entraînées par leur imagination ; « elles veulent une religion qui parle à leurs « sens. La vérité a besoin de mille voiles pour « se montrer à elles; mais enfin il faut que les « chefs des peuples connaissent la vérité dé- « pouillée de ces mille voiles. Orphée seul « peut nous expliquer ce qu'il est bon de dire, « ce qu'il est bon de taire. OEagrius, nous som- « mes prêts à courir sur les traces d'Orphée, « pour apprendre de lui-même ce que nous « desirons savoir. Dites-nous donc, si vous en « êtes instruit, la contrée que maintenant il « éclaire, ou la retraite qu'il a choisie pour y « méditer en silence. »

« OEagrius répondit avec une noble simplicité : « Illustres députés de plusieurs nations « déja savantes, la renommée ne vous a point « trompés lorsqu'elle vous a raconté qu'Or- « phée avait opéré de si grandes merveilles « dans la Thrace; toutefois le peuple des Odry- « siens est encore le seul qui ait été conquis « par la lyre. Mais roi de ce peuple à peine « sorti de la barbarie, et naguère barbare moi- « même, j'ai comme lui subi l'influence du

« poëte divin, sans entrer dans les secrets de « sa puissance, ou dans les mystères de sa « mission parmi les hommes. Il ne m'a pas « jugé digne sans doute de contempler à nu « son ame sublime. Je lui obéissais comme à « un dieu; pour moi ses paroles étaient des « commandements dont je ne cherchais pas « même à comprendre le sens. J'ignore donc ce « qu'il faut dire, ce qu'il faut taire. Il n'y a « point ici deux peuples dans un seul; je fais « partie de la multitude. Un citoyen d'Hélio-« polis vient de nous apprendre qu'Orphée est « maintenant dans une contrée où la science « est ancienne. Je ne puis savoir ce que la sa-« gesse de l'Égypte doit ajouter à la sagesse « du héros. Et même, s'il faut vous le dire, je « ne suis assuré ni qu'Orphée existe encore, ni « qu'il ait pu pénétrer dans les souterrains où « toute loi-principe est enseignée; car le ci-« toyen d'Héliopolis ne vient point directe-« ment des bords du Nil, et ne raconte qu'une « chose dont il a vaguement entendu parler. « Le nom d'Orphée est déja si répandu, que, « même en Égypte, il peut courir de faux « bruits sur lui comme dans la Grèce bril-« lante et dans la Thrace obscure. Le monde

« est plein de son nom, et ce nom commence « à se mêler dans les fables, à disparaître dans « la nuit des traditions : les siècles se hâtent « pour de telles renommées. Quant à l'histoire « des premiers temps de sa vie, je l'ai apprise « seulement de Thamyris, qui la tient des prê« tres de la Samothrace, île sacrée, nommée « chez vous Dardania ou Leucosie. » Puis s'adressant à moi : « Thamyris, me dit-il, faites « part à ces envoyés illustres de ce que vous « m'avez dévoilé à moi-même. »

« Alors, fils de la Thyade, je dis les premières années d'Orphée ; OEagrius à son tour raconta les prodiges de la Thrace ; Tirésias ensuite nous instruisit des aventures du grand Hercule, de sa mort sur l'OEta, de son apothéose dans le ciel. Toutefois il parlait comme un initié devant des profanes.

« Les députés, hiérophantes savants, ne pouvaient partir sans assister au saint banquet de l'hospitalité. Ils y gardèrent une sorte de silence superbe à l'égard du roi barbare, dont ils dédaignaient au fond de leur ame les lumières imparfaites ; mais ils respectèrent en moi l'héritier de la lyre, et ils ne craignirent pas de me permettre d'avoir avec eux un en-

tretien. Bientôt ils comprirent que le langage des muses était mon propre langage, et ils me parlèrent avec quelque confiance. C'est dans cet entretien, sage Évandre, que j'ai appris pour la première fois les cérémonies par lesquelles les murailles des villes sont inviolables et religieuses; j'appris encore le mystère profond des choses fatales, auxquelles tient la durée de l'institution, et dont la plus importante est le palladium, arche vénérée, où sont renfermés les os du fondateur; j'appris ainsi ce qui fait la différence de la cité mystique, qui est Ogygie, et de la ville profane, qui est Thèbes. J'appris enfin dans toute son étendue la doctrine immense des asiles. Le mythe si considérable de Cadmus serpent, et de son épouse Harmonie, me fut révélé par Tirésias, ainsi que le mythe terrible des dents du dragon produisant une moisson de guerriers. Il me révéla en même temps la fameuse énigme du mont Phicéus, qui est à-la-fois l'énigme de la nature humaine et l'énigme des races royales. « Si pour monter sur le trône, « me disait le devin, OEagrius eût été obligé « de deviner cette énigme, je n'en doute « point, il eût été dévoré par le Sphinx. Or-

« phée, je le vois, n'a donné à ce roi barbare « qu'une initiation incomplète. » Tirésias me fit aussi, durant mon entretien, une peinture des danses orgiques du Cythéron. Ensuite les ambassadeurs prirent congé du roi et se retirèrent. Vous avez su, Évandre, tous les évènements de la Cadmée, qui ont suivi. Le devin illustre les prévoyait; il était facile de le voir à la tristesse de tous ses discours. Il connaissait trop bien la rigueur des destinées mortelles; il connaissait trop bien ce que renferme de douloureux l'identification d'une dynastie avec le sol et avec le peuple. C'est pourquoi, du moins telle est ma pensée, c'est pourquoi il eût desiré recevoir d'Orphée des instructions et des conseils, peut-être même des ordres puissants.

« Alors peut-être en effet eût été épargné au monde le spectacle déplorable des plus funestes infortunes qui puissent affliger la nature humaine; car il est permis de croire que si l'initiation à laquelle fut soumise la Thrace fut rendue trop facile par Orphée, celle qu'Amphion voulut imposer aux peuples de l'Aonie a été trop rigide, entourée de trop redoutables épreuves. Œdipe, nom à jamais marqué

d'une célébrité malheureuse, tu seras pour les profanes l'éternel emblème de nos misères; mais pour les sages et les poëtes tu seras de plus le vivant symbole de cette violente prise de possession du pouvoir royal saisissant à-la-fois les lieux, les hommes et les choses.

« Quoi qu'il en soit, l'histoire de la semence des dents du dragon me fit comprendre les combats civilisateurs des Thraces.

« Maintenant, vénérable Évandre, il me serait plus facile de résoudre vos doutes sur les différences qui résultent des diverses formes sociales primitives. Tirésias, ainsi que je viens de vous l'expliquer, a bien voulu m'instruire de ce que j'ignorais; et à mon tour, roi pasteur, je vais vous dévoiler une partie des mystères de la cité. Amphion, qui fut le fondateur de Thèbes, étendit les doctrines de la lyre, et les exprima par un rituel harmonieux mais sévère. Il fut auteur, dans le sens le plus rigoureux de ce mot; aussi fut-il dit étymologue et nomenclateur: c'est à lui que sont dus les noms de la contrée. Sa ville retraça les images variées de l'Olympe. Elle fut une île qui devait représenter la terre, et la terre elle-même est considérée comme une île entourée

du vaste océan. Le sillon sacré qui fixe l'enceinte de la ville fut donc l'océan obscur, borne inviolable. En dedans du sillon sacré est la ville, image de la terre; en dehors est le Tartare. La ville a sept portes, nombre des planètes qui gouvernent les destinéees do la terre. La capacité du bien et du mal est l'attribut de ceux sur qui repose le droit; ceux-là seuls composent la cité mystique. Les autres, d'une nature infime, étrangers aux dons de Prométhée, sont les habitants de la ville profane, et aucun droit ne peut leur être communiqué. Les uns et les autres sont dans l'intérieur de la ville, mais ils ne se confondent point. Voilà donc connue la distinction des opès et des inopès. Les opès, comme vous devez le comprendre, participent tous à la chose sacrée; les inopès en sont exclus. Mais si les inopès ne participent point à la chose sacrée, ils ont une religion hors du sillon qui figure l'océan, dans le Tartare, lieu livré à Saturne, lieu des Titans. La ville exotérique reçut le nom de la célèbre Thèbes d'Égypte. Ogygie, nom d'une île mystérieuse, fut le nom secret de la cité esotérique. La propriété et le mariage, choses identiques, furent le partage

exclusif des opès, et il ne pouvait en être autrement. Les inopès, sans noms, sans familles, sans propriétés, sans droits, eurent les noms, les familles, les propriétés, les droits des opès. Ils sont restés étrangers, et ils ne peuvent briller que d'un éclat emprunté. Ainsi Amphion constitua en même temps les patriciats et les asiles, c'est-à-dire qu'il procéda par la voie lente et cyclique de l'initiation évolutive appliquée à ce peuple; il a voulu que l'émancipation fût progressivement mûrie par une tutèle graduée. A présent, Évandre, vous savez pourquoi Tirésias, ami des hommes, eût si bien desiré connaître une législation spontanée, égale pour tous, telle que fut celle d'Orphée.

« Quant à moi, Évandre, de ce que Tirésias, savant dans la science d'évoquer les morts, était venu chercher Orphée en Thrace, je crus ne pas pouvoir douter qu'il ne fût encore sur la terre des vivants; et les paroles du citoyen d'Héliopolis, tout incertaines qu'elles étaient, me décidèrent à aller en Égypte. Je formai le projet, si je n'y trouvais pas Orphée, de m'y instruire d'une autre manière, en tâchant d'obtenir les bienfaits de l'initia-

tion. Il me semblait que tout ce qui m'arrivait en était comme une préparation.

« Mais avant de vous faire connaître mon voyage dans les royaumes de la sagesse, je veux, ô roi pasteur, vous dire les malheurs d'Érigone, jeune et belle ménade, dont un amour sans égal causa la fin lamentable. Comme tout est symbolique dans l'existence des hommes signalés par les dieux, je ne puis m'abstenir de vous raconter une aventure qui sans doute contient un sens profond, sous un emblème de tristesse et de malheur.

« Cette vierge, qui a reçu le nom d'Érigone, occupée aux danses religieuses de Bacchus, courait quelquefois avec ses folâtres compagnes, la tête couronnée de pampres verts. Plus souvent on la voyait errer seule, le front chargé d'ennuis, les paupières doucement abaissées sur ses yeux noyés de larmes. Il était facile de connaître qu'un feu secret la consumait. Souvent aussi elle apparaissait tout-à-coup, échevelée, le sein nu, le thyrse à la main, poussant de plaintives clameurs; de loin sa chatoyante nébride, flottant sur ses belles épaules, la faisait ressembler à un faon effarouché qui fuit les chasseurs. Elle allait dans les forêts et

sur les montagnes accuser l'implacable destinée. Ni les danses, ni les chants, ni les jeux des orgies sacrées ne pouvaient tempérer le sentiment de ses maux. « Qu'y a-t-il en moi, « disait-elle, qui me rend rêveuse et insen-« sée? Je me plonge en vain dans l'eau des « torrents; en vain je fais couler sur moi « l'onde glacée des fontaines. Je me livre à « mille emportements; je fais retentir l'air de « mes cris, je déchire mes pieds délicats en « courant parmi les forêts les plus sauvages, « et sur les âpres pointes des rochers. Puis « soudainement je retombe affaissée sur moi-« même. Nulle divinité ne viendra-t-elle à « mon secours? Culte insensé, es-tu fait pour « une vierge? » La vue des jeunes hommes alarmait sa farouche pudeur, et néanmoins elle voulait être remarquée par eux. Les hommages lui plaisaient. Lorsqu'elle traversait la foule, et que par-tout sur son passage elle entendait vanter sa beauté, elle était enivrée de ces louanges. Mais rentrée dans la solitude, les louanges n'étaient pour elle qu'un vain bruit. Ces acclamations, qui la sortaient d'elle-même, ne vivaient plus en elle. Que lui importaient les louanges des

jeunes hommes? Ah! vierge malheureuse, il te fallait un autre culte et un autre amour. Ton cœur enfante de plus grandes pensées et de plus nobles sentiments. Cérémonies extérieures de Bromius, vous ne pouviez lui voiler entièrement la lumière mystérieuse de Phanès!

« Cependant les prodiges opérés autour d'elle par Orphée éveillent les facultés endormies de son ame : « Voilà peut-être, dit-elle alors, « voilà celui qui doit mettre de l'harmonie en « moi. Il apaisera mes troubles comme il a su « apaiser les passions discordantes de la bar- « barie. Il lui sera plus facile sans doute de « dompter les sens tumultueux d'une faible « femme, d'une bacchante obscure, que d'ap- « privoiser les tigres et les ours. Mais non, je « le sens bien, il lui faudra toute sa puissance « pour calmer mes esprits, car les tourments « qui me dévorent sont plus amers et plus im- « périeux que les passions des hommes, que « les éléments, que les influences mêmes des « astres. »

« Enfin elle vit Orphée. Alors d'autres troubles vinrent augmenter ceux qui déja habitaient son sein. Ce ne fut plus le dégoût de son

culte, ce ne fut plus le désir d'un autre amour, qui vinrent assaillir son ame. Ses facultés nouvelles tendirent vers le héros avec une violence irrésistible. Elle dédaignait naguère les acclamations des jeunes hommes, elle les méprise à présent. C'était une conquête d'un ordre bien différent qu'elle voulait tenter. Une sorte de vanité s'empare de ses esprits, en même temps que l'admiration. Sa chevelure ne flotte plus en désordre. Sa nébride, dépouille éclatante d'un jeune faon, fut retenue sur ses blanches épaules par une agrafe d'or. Une molle langueur tempérait le feu de ses regards. « Si les yeux du poëte divin pouvaient « se reposer sur moi! disait-elle; lui qui se « croit au-dessus de l'amour, si je pouvais l'as« sujettir à l'amour! Ma mère, qui fut la plus « belle des mimallones, compagnes de Bacchus, « ne m'a-t-elle pas appris que la beauté est une « fleur éclatante mais passagère? Parmi les ra« pides jours de la jeunesse, peut-être en est-il « un seul, et, dans ce jour encore, peut-être « un seul instant, où le fragile chef-d'œuvre, « parvenu à toute sa perfection, ne peut plus « que perdre de son fugitif éclat. Ce jour si re« marquable entre les jours, cet instant si ra-

« pide, brillent-ils sur mon visage? Est-ce à « cette heure même que la puissance du char-« me est invincible? »

« Ainsi parlait la ménade; et l'infortunée ne s'apercevait pas qu'elle entreprenait une lutte au-dessus de ses forces. Vierge trop ambitieuse, tu ignores sans doute que cet Orphée n'est point un homme vulgaire; nulle autre que la fille de la vision ne peut posséder son cœur, et les grandes destinées qu'il lui est donné d'accomplir sont incompatibles avec l'humaine faiblesse. Non, elle ne l'ignore point, mais elle a depuis long-temps été avertie qu'il y avait une sphère lumineuse où l'amour finissait par faire pénétrer l'ame la plus obscure; et elle croit qu'elle pourra s'élever ainsi au niveau d'Orphée. Elle essaiera du moins ce charme enivrant de fascination qui réside en elle; perdue dans la confusion de ses pensées, elle ne craindra pas d'employer, s'il le faut, le secret des ménades pour enflammer l'imagination des hommes. Vains projets! vains calculs d'un esprit égaré! Bientôt elle comprit que l'ascendant d'Orphée était trop pur, et qu'il ne pouvait subsister avec la seule idée, l'idée la plus vague de la science acquise

par les séductions de la beauté. Elle-même sentait son front se couvrir d'un nuage de pudeur, et ses yeux versaient des larmes de honte. Elle fut éclairée trop tard; la blessure qu'elle avait reçue était mortelle. Les danses de ses compagnes folâtres n'avaient jamais eu le pouvoir de la satisfaire; néanmoins elle s'y livrait avec plus d'ardeur qu'auparavant. Elle croyait échapper ainsi à son sort. Puis tout-à-coup elle cherche la solitude, pour se dérober également aux recherches ardentes des jeunes hommes, et aux empressements des jeunes filles. Elle veut fuir tous les lieux où Orphée porte ses pas, mais elle est toujours entraînée à se précipiter involontairement avec la foule des peuples, pour entendre les chants du poëte; elle se dit toujours que c'est pour la dernière fois, et toujours elle y est ramenée par une force qu'elle ne peut vaincre.

« Un jour elle ose s'approcher de cet homme merveilleux. Elle n'avait point de couronne sur la tête, et sa main était désarmée du thyrse. Un voile, parure inaccoutumée de la vierge malheureuse, descendait sur son visage charmant. Ce tissu trop léger pour cacher ses traits, pour tempérer la flamme de ses regards

enivrés, était à-la-fois un asile pour sa timide pudeur, un attrait de plus pour son incomparable beauté. « Poëte divin, lui dit-elle avec « égarement, je ne sais quelle ardeur allume « tout mon sang, je ne sais quel vertige af- « faisse ma tête. Mille illusions me tourmen- « tent; la raison m'abandonne. Mon sommeil « est troublé par des songes funestes, et ma « veille elle-même est comme un songe dou- « loureux. Sans doute c'est une maladie sacrée « que les dieux m'ont envoyée. Tous me disent « que la musique pourrait me guérir, et voilà « pourquoi je me mêle à la foule des peuples « pour entendre tes chants inspirés; mais ce ne « sont point de tels chants qui peuvent me ren- « dre à la santé et à la vie; ils sont faits pour « adoucir les hommes nés du chêne ou du ro- « cher; moi, je n'ai point le caractère inflexi- « ble des hommes, je suis une jeune fille « qu'une femme sans force a nourrie de son « lait. Les fantômes de la nuit m'épouvantent, « les lassitudes du midi m'accablent, le crépus- « cule du matin m'attriste, et celui du soir me « plonge dans d'inexprimables angoisses. Au- « cune heure du jour ne me convient, aucune « heure de la nuit ne me donne le repos. Je ne

« trouve un peu de calme ni dans le fond des « forêts, ni sur les sommets des montagnes, « ni sur les bords des fontaines. Les feux du « soleil me brûlent, le souffle du zéphyr ne « me rafraîchit point. Attendris pour moi les « sons de ta lyre, allons ensemble dans un « lieu écarté. Je te raconterai les courses des « ménades, leurs danses symboliques sur le « Cythéron, leurs combats contre de vaillants « guerriers, les fureurs de quelques unes, la « gloire de quelques autres, les lieux où plu-« sieurs ont acquis cette renommée réservée « aux hommes, et ont obtenu des tombeaux « après leur mort. Poëte divin, tu chanteras « les paroles qui peuvent guérir une vierge in-« fortunée. On dit que le dieu de la poésie est « aussi le dieu de la médecine. Prends pitié, « je t'en conjure, prends pitié de la vierge qui « va mourir, si tu ne viens à son secours. »

« Orphée, ému d'une douce compassion, suivit Érigone; il la suivit dans un lieu écarté de la foule. Elle, exaltée par l'amour, prodiguait aux arbres et aux fontaines des paroles de joie et de tendresse, qui attestaient son égarement, et elle marchait toujours, et elle s'avançait toujours dans la solitude. « Que je suis

« heureuse! disait-elle; quel repos est en moi! » Orphée était confus et affligé d'un tel délire. Incertain, il ne savait s'il ne devait point abandonner les traces de la ménade; mais, emporté toujours par la compassion, il continuait de la suivre. Enfin elle s'arrête, et s'adressant au poëte: « Poëte divin, lui dit-elle, je te remercie; maintenant que nous sommes dans la so-« litude, fais-moi entendre les accents que tu « m'as promis. » Orphée se met à chanter, en s'accompagnant de la lyre; il chante les louanges des dieux immortels, la gloire de ces ames choisies que les dieux ont suscitées pour faire du bien aux hommes. Érigone écouta quelques instants avec calme; puis son agitation recommença. « Poëte incomparable, lui dit-elle, « ce ne sont point là les chants que je te de-« mande. Je te l'ai dit, je ne suis point un homme « farouche, je suis une faible femme qui vou-« drait se connaître. Le malheur m'opprime, « je succombe sous quelque maléfice, et tu sais « des paroles harmonieuses dont le charme a « le pouvoir de vaincre les maléfices. N'as-tu « donc point de chant pour apaiser les souf-« frances de l'ame? n'en as-tu point pour affer-« mir la pudeur des vierges? Chante, chante

« les merveilles de l'amour! N'est-ce pas l'a-
« mour qui a tout créé dans le monde? »

« Que me demandes-tu, ménade infortunée?
« s'écriait Orphée dans un trouble inexprima-
« ble. Ah! les accents que tu exiges de moi,
« depuis long-temps sont endormis sur ma
« lyre. Je ne pourrais les réveiller sans des
« peines cruelles; et d'ailleurs je ne suis pas le
« maître de choisir les modes de mes chants;
« ma lyre est comme une puissance surnatu-
« relle qui ne rend que des sons inspirés. Mais,
« crois-moi, c'est bien assez de céder à l'amour
« sans chercher à le développer dans les ames. »
« Voilà qui est parler comme parlerait Minerve
« elle-même, ou la chaste Diane, dit la ménade
« avec un sourire douloureusement railleur.
« Orphée, je vous croyais un poëte, et je ne
« vous savais pas tant de prudence. Je croyais
« aussi que vous étiez susceptible de compatir
« à toutes les misères. Eh bien! c'est le besoin
« d'aimer qui tourmente mon cœur. Oui, je
« veux aimer. Ne crois pas que ces hommes du
« chêne ou du rocher, appelés par toi à des
« lumières si nouvelles, puissent me présenter
« l'époux de mon choix. Il me faut un dieu,
« ou un mortel que le génie égale aux dieux.

« Écoute, je ne serais pas la première fille de « la terre que les dieux auraient jugée digne « d'attirer leur attention.. Je suis belle, et nulle « n'est plus belle que moi. Je sais des danses « que les divinités elles-mêmes envieraient. Les « Heures, lorsqu'elles voltigent autour du char « du soleil, en répandant des roses, n'ont pas « plus de grace et de légèreté. Tu ne m'as pas « vue jouant avec les tigres dételés de Bacchus ; « ils frémissent sous ma main qui ne craint « point de les caresser; leurs yeux clignotants « s'allument, mais ils replient sous leurs pieds « leurs griffes redoutables, et ils me suivent « avec une merveilleuse docilité. Ils obéissent « à la cadence de mes pas, au son de ma voix, « aux signes de ma main, à la puissance de « mon regard. Je suis belle avec ma nébride « tachetée de couleurs ondoyantes, avec mes « cheveux flottants, avec mes attitudes suaves « et variées, et agitant dans les airs un thyrse « orné de feuillage. Mais personne encore n'a « connu le fer acéré que déguisent les rameaux « verdoyants de mon thyrse ; ma lance est restée « innocente comme l'ongle aigu de la panthère « apprivoisée de Bacchus. Orphée, tu m'ap« prendras les nobles et doux mystères de la

« lyre, et je ravirai ton ame par mes chants, « après avoir fait le charme de tes yeux par ma « présence. Si tu es égal aux dieux, fais-moi « ton égale. Que ta gloire se repose sur moi, « et qu'ensuite je meure ! Nul être n'est seul sur « la terre. Les animaux des forêts ont eux-mê- « mes chacun une compagne. Et toi, Orphée, « serais-tu hors de la loi commune? Ah! le ty- « ran, que tu veux que j'évite, déja me possède « tout entière. Poëte divin, daigne du moins « me redire les chants qui te furent inspirés « pour fléchir l'inexorable roi des morts. »
« Jeune et belle ménade, dit Orphée, ton mal « me cause une pitié profonde; mais les chants « qui peuvent fléchir le roi des morts peuvent- « ils de même fléchir le tyran qui est en toi? « Érigone, élève ton ame vers les régions étoi- « lées où réside l'éclatant Phanès, où habite la « majesté des dieux. Élève ton ame vers les « hautes régions de la beauté qui ne passe « point. Tu me disais tout-à-l'heure : « N'est-ce « pas l'amour qui a tout créé dans le monde? » « Ah! ménade infortunée, il faut bien que je « te l'apprenne, chaque homme a reçu des « dieux immortels des devoirs à accomplir; et « ces devoirs, une fois connus, font entendre

« leurs voix impérieuses dans le fond des cœurs.
« Elles me disent à moi qu'il ne m'a pas été
« donné de créer par l'amour, mais par la puis-
« sance de la parole; elles me disent de civi-
« liser les hommes, et non de régner sur le
« cœur des femmes. N'as-tu jamais goûté le
« miel qui se trouve dans le creux des vieux
« chênes? On dit que c'est un présent des dieux,
« et qu'il nous a été apporté du ciel avec la
« rosée du matin. Non, il n'est point un pré-
« sent immédiat des dieux, il ne nous vient pas
« du ciel comme la rosée du matin. Une mou-
« che brillante et légère, douée d'un instinct
« parfait, le compose avec l'essence des fleurs.
« Symbole des cités futures, mais symbole
« ignoré, le peuple des abeilles est de deux
« sortes; les unes produisent une postérité, les
« autres, restées vierges, enrichissent et aug-
« mentent le trésor commun. La virginité est
« aussi quelquefois imposée aux hommes. »

« Érigone, rougissant d'une douce pudeur, laisse échapper quelques larmes; puis elle dit d'une voix émue et tremblante : « Oserai-je,
« poëte divin, te rappeler un souvenir? dis-
« moi, la renommée a-t-elle menti lorsqu'elle
« nous a parlé d'une femme heureuse entre

« toutes les femmes? d'une femme... » « Ah!
« reprit Orphée, ne t'accuse point de réveiller
« un souvenir cher et sacré; ce souvenir n'est
« jamais absent de mon cœur. Mais apprends
« ceci, Érigone, nymphe dont le sort devrait
« tant exciter l'envie, si le bonheur et la gloire
« se mesuraient sur la beauté, apprends ceci:
« Eurydice ne me fut point donnée comme
« une épouse est donnée à son époux. Elle fut
« ma sœur et ma compagne mystique. Sitôt
« que notre pensée se fut permis d'envisager
« les plus augustes mystères de l'initiation
« nuptiale, alors elle me fut enlevée. Junon
« pronuba refusa de sourire dans le ciel. Ju-
« piter ombriòs n'avait dans ses trésors aucune
« ame à purifier par notre ministère. La der-
« nière initiation que nous avions osé desirer,
« l'initiation douce et redoutable qui contient
« à-la-fois les promesses de la vie et les pro-
« messes de la mort, cette initiation ne put
« s'accomplir que dans la moitié funeste de
« ses promesses. » « Eh bien ! s'écrie Érigone,
« que cette moitié funeste s'accomplisse aussi
« en moi ! Une telle gloire me suffit; qu'elle
« me soit accordée, et que la mort vienne en-
« suite me frapper! Pourrais-je d'ailleurs sou-

« tenir le poids d'une si grande félicité? Non, « non, les facultés du bonheur ont des bornes « bien plus étroites que les facultés de la dou- « leur! Je mourrais donc, mais que je meure « ton épouse! » Orphée restait en silence. Érigone était accablée par la multitude de ses pensées et de ses sentiments. « Réponds-moi, « Orphée, lui dit-elle, veux-tu que je sois ta « sœur? veux-tu que je sois ton épouse mysti- « que? veux-tu que je sois ton esclave obéis- « sante, et que je te suive dans tes courses aven- « tureuses, comme les tigres de Bacchus me « suivent lorsque je les tiens en laisse? Tu ne « m'enseigneras d'autre science que celle de « louer les dieux immortels, ou de tendre les « cordes de ta lyre lorsque tu voudras chanter. « Je me tiendrai, si tu le veux, en silence de- « vant toi; j'obéirai au moindre signe de tes « yeux. Pour toi, oui, je m'en sentirai la force, « pour toi je ferai taire toutes les voix de la « nature. Nul enfant ne s'assiéra sur mes ge- « noux, et ne m'enchantera de son innocent « sourire. Que te faut-il de plus? Et cependant « comment as-tu été instruit de ce qui s'est « passé dans les profondeurs où se cachent et « Junon pronuba et Jupiter ombriòs, divinités

« qui me sont inconnues? Ta pensée a-t-elle « des ailes qui puissent te porter dans les sphè- « res célestes? »

« Orphée, laissant tomber sur la ménade un triste regard, lui dit : « Érigone, un effort « qui fut au-dessus d'Eurydice, qui vainquit « la fille de la vision, ne saurait être facile « pour toi, pour toi faible mortelle, qui n'es « point née d'un Titan. » « Si un tel effort fut « au-dessus d'Eurydice, reprend Érigone, sans « doute, poëte cruel, ce fut parceque toi- « même n'étais pas insensible à l'égal d'un ro- « cher. A quoi servent tant de détours? Je n'ai « pu t'inspirer aucune pitié, tu méprises une « ménade, tu voudrais que je fusse vouée aux « muses, que j'eusse été élevée dans leur noble « culte. Poëte divin, pourquoi me punirais-tu « du crime de ma mère? »

« Alors Orphée, s'inclinant sur la ménade, et la contemplant avec une tendresse toute paternelle : « Ma fille, lui dit-il, ne crois pas « que je dédaigne une ménade vouée au culte « de Bromius, ne crois pas que je condamne ta « mère pour y avoir consacré la belle nymphe « dont je cause involontairement la peine. « Mais, je te l'ai dit, une seule femme a pu

« être à-la-fois et ma sœur vénérée et mon « épouse mystique. Cette femme fut pour moi « la vision des dieux ; pour les autres elle fut « la guérison des maux. Elle est apparue sur « la terre à-la-fois pour éprouver et pour pu« rifier. Elle a mis en moi des sentiments que « les dieux voulaient sans doute qui y fussent. « Elle a donné la vie à mes propres pensées. « Quand j'ai été ce que je devais être, elle m'a « été ravie : c'était tout ce qu'il lui était donné « d'accomplir. Ah ! si tu m'étais apparue dans « la tempête, comme elle m'est apparue pour « la première fois, croirais-tu que tu eusses « servi les dieux dans le même dessein ? Quoi « qu'il en soit, Érigone, toute l'inspiration « est en moi ; maintenant nulle créature hu« maine ne peut rien me révéler. Il faut que « je vogue seul sur l'océan du monde. Mon « cœur est un sanctuaire d'où le souvenir « d'Eurydice ne doit plus sortir pour être « remplacé par aucune affection qui puisse « m'en distraire. »

« Érigone à ces mots verse un torrent de larmes, et Orphée, ému d'une magnanime compassion, pleure avec la ménade infortunée. Puis d'une voix entrecoupée de sanglots elle

dit : « Oui, je t'ai compris, je sais ce que fut « la fille de la vision ; je sais que tu dois en « conserver religieusement le souvenir. Laisse-« moi dans ma solitude et dans ma misère. « Mais tu ne seras pas remplacé non plus dans « mon cœur. Non, Orphée, nul ne dormira « sur la couche parfumée que je te destinais. « Continue, poëte divin, de travailler à la « pénible tâche que tu t'es imposée. Tu ne peux « être arrêté dans ta carrière glorieuse par une « pauvre ménade. Ah ! je m'accoutumerai à ma « solitude ; ton image pourra m'y suivre, « puisque aucun obstacle terrestre ne sera « entre nous. Une seule grace, Orphée, fais-« moi entendre les chants qui contiennent les « leçons de la sagesse. »

« Alors Orphée, s'asseyant auprès de la ménade, entonna un hymne dont voici la grande et noble pensée : Intelligences humaines, non, vous ne seriez pas assez vastes pour concevoir toute la Divinité, pour la concevoir même dans ce qui vous est accessible. Une image simple et unique accablerait l'imagination, éblouirait l'esprit, se déroberait aux sens. Pendant un temps les attributs de la Divinité, séparés par la pensée humaine, infirme, de-

viendront eux-mêmes des divinités que les mortels adoreront. Les attributs de Dieu seront des dieux, les noms des dieux seront encore des numèns. Orphée se mit ensuite à chanter les noms des dieux, les mille noms du grand Être, et, à chacun de ces noms, il invoquait la Providence éternelle. Poésie admirable, vos accents durèrent tant que dura le jour, et vous apaisâtes tous les tumultes de l'ame. Le poëte et la ménade se retirèrent ensemble. Le soleil venait de disparaître derrière l'horizon; les parfums et le crépuscule du soir formaient une heure délicieuse. Ils s'entretenaient en marchant, et leurs entretiens n'avaient rien de pénible ni de contraint.

« Les jours qui suivirent s'écoulèrent paisiblement. « Enseigne-moi, disait Érigone, en« seigne-moi l'art de tirer des sons de la lyre, « afin qu'après ton départ, poëte divin, je « puisse chercher un adoucissement à mes « maux, une distraction à ton absence. »

« Orphée indécis ne sait s'il doit obtempérer à ce desir peut-être imprudent; toutefois, craignant de paraître trop sévère, il se décide à essayer ce que pourra la communication de la grande doctrine contenue dans la musique.

Il place donc la lyre civilisatrice sur les genoux de la belle ménade, et dispose toute l'attitude de la vierge infortunée avec un soin généreux et paternel. Il lui enseigne comment ses deux mains doivent être occupées en même temps, l'une à presser mollement les cordes tendues pendant que l'autre en détacherait les sons. Il lui apprit la mesure et l'intervalle de chaque son, et la manière dont il devait se marier avec la voix. Érigone, tout à-la-fois docile et impatiente, arrondissant ses bras charmants avec une grace infinie, semblait caresser l'instrument harmonieux; elle commença par en tirer des sons isolés, puis quelques accords timides qui la ravissaient d'une joie naïve. Mais lorsque ses doigts légers vinrent à vouloir faire vibrer celles des cordes qui disent les lois de la société, aussitôt elles se brisèrent avec un bruit éclatant. « Dieux ! « s'écria Érigone épouvantée comme du plus « sinistre présage, quel prodige affreux ! Ah ! « je le sais trop à présent, poëte généreux, c'é« tait pour tromper mes desirs présomptueux « que tu m'appelais nymphe ; mais je suis une « simple mimallone, que ma nature profane « exclut de toute initiation. La Parque se hâte

« bien de me punir d'un effort sans doute té« méraire : destin inflexible, à quoi me ré« serves-tu ? »

« A ces mots son front se couvre d'une pâleur mortelle, et ses yeux laissent échapper des larmes abondantes. Orphée ne tarde pas à comprendre la cause d'un tel malheur. « Ne te trouble point, Érigone, s'écrie-t-il à « l'instant même ; la faute en est à moi, j'ai « manqué de prudence. J'aurais dû ôter au« paravant ces deux cordes, qui n'étaient « point faites pour être interrogées par toi. Il « m'était imposé, nymphe charmante, de sa« voir ce qu'il t'était permis d'ignorer; il m'é« tait imposé de savoir que tu es privée de la « capacité du bien et du mal, faculté puis« sante, barrière, hélas! insurmontable, qui « nous tient séparés l'un de l'autre. Tant « que tes doigts n'ont touché qu'aux cordes « mélodieuses de la prière, la lyre n'avait rien « à te refuser; mais sitôt qu'ils ont voulu « ébranler les consonnances sociales, l'instru« ment fatidique a poussé un cri qui nous a « avertis tous les deux de notre imprudence. « Érigone, continue avec confiance tes essais « sur les cordes qui restent, et qui doivent te « suffire. »

« La ménade confuse et profondément affligée, écoutait à peine ces paroles compatissantes. Elle se sentait comme repoussée à jamais de la haute sphère où elle aurait voulu s'élever avec le poëte divin. Elle vient de recevoir une atteinte mortelle. Cependant elle put reprendre quelque calme; et, se soumettant à sa triste destinée, elle consentit à vaincre sa trop juste douleur. Alors Orphée se mit à lui enseigner les sons religieux qui portent l'ame à la mélancolie, tristesse intime mais non désolée, et qui la font s'élancer dans un autre avenir. « Oui, disait-elle, voici les « sons qui sans doute réjouissent les ombres « heureuses; Orphée, lorsque tu ne seras plus « parmi nous, lorsque je serai exilée de ta « présence comme déja je le suis de tes facul- « tés éminentes, je ne serai qu'une ombre, « mais je serai une ombre heureuse. » Érigone, docile aux leçons de son maître, et qui avait formé le généreux dessein d'apprendre au moins ce qu'il lui était donné d'apprendre, parvint bientôt à connaître les notes harmonieuses et solennelles de la piété envers les dieux. Orphée crut la ménade guérie, ellemême le croyait; dans leur sublime inno-

cence, ils ignoraient le pouvoir invincible de l'amour, de l'amour qui se plaît à franchir toutes les sortes de hiérarchies, qui finira par confondre les ordres et les classes.

« Orphée ne pouvait plus prolonger son séjour dans la Thrace; il se devait à d'autres travaux. Il ne réunit plus que deux fois la foule des peuples. Érigone allait chercher les jeunes ménades ses compagnes, et les amenait pour leur faire entendre les chants d'Orphée. Ce troupeau de mille couleurs variées ressemblait à ces troupeaux de tigres et de panthères qui accompagnent Bacchus dans ses courses bienfaisantes, dans ses brillantes excursions, dans ses conquêtes civilisatrices. Le sentiment du bien et du beau pénétra dans la plupart des ménades. Les cordes brisées et rétablies de la lyre, consonnantes aux autres cordes, enseignaient la dignité humaine, fondée sur la conviction d'une essence unique. Toutefois de tels prodiges ne pouvaient être opérés que par la main inspirée du poëte lui-même.

« Cependant Orphée partit. Un jour on vit un léger esquif sur la mer orageuse; on entendait de doux accents: c'était Orphée qui,

seul, s'abandonnait à la providence des flots. Les peuples réunis sur la plage poussaient des cris d'admiration. Érigone, assise à l'écart, versait des larmes amères. Elle recueillait dans son ame les sons ravissants qui partaient de la barque. Et c'était bien à elle en effet, plutôt qu'à la foule des peuples, que les chants du poëte étaient adressés; car c'était de ces accents qui ont le pouvoir d'apaiser les flots, et de tempérer les rigueurs des mânes. Il voulut écarter un instant de sa pensée le souvenir d'Eurydice, pour mieux calmer Érigone, pour mieux conjurer le malheur. Mais la ménade éprouva encore une fois que nul chant ne peut suspendre les peines de l'amour. Hélas! l'heptacorde, qui était resté entre ses mains, et qui était un gage si précieux de la tendresse toute paternelle d'Orphée, était en même temps pour la vierge malheureuse un triste témoignage de son infériorité. Longtemps encore l'éclatant Phanès de l'égalité éblouira les yeux sans les éclairer. L'avancement des destinées humaines est au prix d'initiations lentes, successives, mesurées.

« Depuis ce jour, on vit la ménade inconsolable fuir ses compagnes, errer dans la

solitude. Quelquefois on l'apercevait tout-à-coup, légère comme une biche blessée, disparaissant au fond des forêts; quelquefois suspendue sur des abymes, sautant de rocher en rocher, franchissant les bruyantes cascades; quelquefois encore elle s'arrêtait au milieu des vastes bruyères, pour essayer les chants mélancoliques d'Olen de Lycie, les chants glorieux de Linus, qu'Orphée lui avait enseignés. Elle vantait les charmes et les félicités d'Eurydice. Souvent on l'entendit entonner un hymne à Bacchus, et cet hymne, sur ses lèvres ardentes, devenait un brillant épithalame.

« Triomphateur de l'Inde, Bacchus, divi« nité puissante, viens assister à la noce de « ton heureuse prêtresse, car tu n'interdis pas « l'hymen aux ménades. Tes prêtresses ne « sont pas déshéritées des biens de la vie. « Viens consoler celles qui sont délaissées! « Viens sur ton char attelé de tigres obéis« sants; tes tigres connaissent ma voix. Je sais « presser sur leurs langues de feu les grappes « vermeilles dont le suc les enivre. Viens! « Évohé! Évohé! Ah! que je vive assez pour « voir le jour de mon bonheur! »

« Préparez le voile nuptial! continuait-elle, « mères augustes, dites les paroles solennelles « qui éveillent le génie des races! Jeunes filles, « allez dans les prairies cueillir les fleurs qui « doivent couronner la nouvelle épouse! Que « l'aurore de l'éternité luise par moi sur toutes « les mimallones de la Thrace! que par moi « leurs destinées cessent d'être obscures! Mes « maux enfin sont finis. Après une nuit dou-« loureuse, oui, j'ai entendu, et je ne puis en « douter, j'ai entendu, dans mes songes du « matin, une voix qui me disait: « Éveille-« toi, Érigone, éveille-toi, ô la plus glorieuse « et la plus belle, voici que la barque divine « trace un sillon de feu sur la mer éblouis-« sante, et te ramène celui que tu aimes, celui « qui doit mettre un terme à ton opprobre! « Toutes les cordes de la lyre frémiront sous « tes doigts désormais inspirés! Éveille-toi! »

« Puis elle ajoutait avec un sentiment profond de toute espérance déçue : « Hélas! « hélas! l'instant si fugitif de la beauté passe « ainsi qu'une ombre vaine; et déja ne com-« mence-t-elle pas à s'évanouir? Elle va donc « s'éteindre dans la solitude! »

« Bientôt elle cessa d'éviter la foule des peu-

ples. Elle n'était plus vêtue de la chatoyante nébride, et le pudique péplos cachait en partie sa ravissante figure, dont la douleur n'avait point terni la beauté. Elle se mêlait aux jeunes guerriers et aux agriculteurs. Elle parlait sans cesse du poëte divin. Elle redisait le chant de la tempête. Elle disait aussi les mille noms de la Divinité, enfermés dans des vers harmonieux. C'était un spectacle singulier et sinistre de la voir, l'œil égaré, dire les préceptes de la sagesse, revêtus de tout le charme de la poésie; et elle avait perdu la raison, que nul ne s'en doutait. Elle souffrait des maux inouïs, et elle chantait en quelque sorte à son insu, le plus souvent des paroles qui avaient un sens très élevé, souvent aussi des paroles harmonieuses dont le sens était indécis. Elle se croyait un être sacré, parcequ'elle avait été honorée de l'affection d'un homme tel qu'Orphée. « C'est lui qui m'a tout enseigné, disait-« elle, et nul ne peut comprendre la multitude « et la grandeur des choses qu'il m'a ensei-« gnées. » La foule se pressait autour d'elle, et elle disait encore : « Ne me regardez pas, « je suis une vierge sainte; Orphée a pleuré « sur moi. » Et tous obéissant à la ménade,

détournaient leurs regards où brillaient à-la-fois l'admiration et la pitié.

« Je n'ai vu la ménade qu'une seule fois; c'est lorsque j'arrivai dans la Thrace. Roi pasteur, je ne pourrais vous dire la noble compassion que me fit éprouver l'infortunée. Son visage était pâle. Ses yeux exprimaient en même temps que l'égarement je ne sais quel feu d'amour et de poésie. Elle avait les cheveux rassemblés avec soin sur sa tête. Ses vêtements légers et charmants étaient arrangés avec une grande recherche de décence et de modestie. Un voile rejeté en arrière venait le plus souvent cacher sa figure enivrée de douleur. Ce qu'elle évitait par-dessus tout, c'étaient la parure et les attitudes d'une ménade. Alors elle ne chantait plus les préceptes de la sagesse, mais les charmes fugitifs de la beauté. La souffrance de sa voix touchante annonçait un être en qui la mort habitait déja. Le nom d'Orphée ne venait que rarement sur ses lèvres décolorées; et dans ces courts instants, un éclair de vie traversait son visage. Elle ne gémissait point sur elle-même; elle plaignait Orphée d'être condamné à la solitude.

« Œagrius me dit: « Voici la lyre que le

« poëte m'a laissée : poëte vous-même, essayez « si vous ne pourrez pas ranimer la vierge « qui va mourir ; c'est la lyre des prodiges. » O roi pasteur, je ne voulus pas mériter le reproche de n'avoir pas tenté au moins un dernier remède. Mes doigts se placèrent sur la lyre civilisatrice ; et, accoutumée aux sons produits par Orphée, la lyre dit plus que je n'aurais su lui faire dire moi-même. « Dieux ! « s'écrie la ménade, est-ce donc que le poëte « divin revient parmi nous ? Revient-il vers « sa fille pour ne plus la quitter ? Oui, oui, « tu es mon père. Ah ! cette larme que je sens « tomber sur mon front n'est-elle pas une « larme de la pitié paternelle ? »

« Cependant Érigone ne put supporter plus long-temps le poids de la vie. Elle succomba, elle succomba comme la fleur chargée de trop de rosée. Elle fut punie aussi d'avoir voulu changer les destins d'un homme que les dieux s'étaient réservé. Néanmoins sa mort fut paisible. Elle recouvra tout-à-fait sa raison avant de mourir. Elle dit : « Je vais trou- « ver Eurydice, et j'attendrai auprès d'elle le « poëte divin dans les bocages de l'Élysée. » Son ame se détacha doucement de son enve-

loppe mortelle, et la nymphe parut s'endormir dans les songes du bonheur. Je me trompe, Évandre; c'était une expression bien plus sublime qui s'épanouissait sur la figure incomparable de la vierge. Vous le savez, le sommeil qui produit les songes a été comparé aux petits mystères, où l'on n'obtient qu'une initiation incomplète. La mort a été comparée aux grands mystères où l'on reçoit la pleine révélation de l'époptisme. Érigone, qui n'avait pu être qu'éblouie par la brillante lumière de Phanès, l'a pu supporter sans peine sitôt qu'elle a eu franchi le seuil redouté de la vie. Elle va se mêler aux chœurs de l'Élysée, et nulle corde de la lyre divine ne se brisera sous ses doigts. Ainsi donc ceux qui sont entrés dans la route continuent d'y marcher lorsqu'ils ont déposé leur vêtement terrestre; et les destinées humaines toujours finissent de s'achever dans une autre vie.

« Les ménades menèrent un grand deuil autour du tombeau de leur belle compagne, morte à la fleur de ses ans, et frappée d'une blessure incurable, d'une blessure que tous les dictames de la terre ne pouvaient apaiser. Les ménades chantèrent des hymnes, puis, em-

portées à-la-fois par leur douleur et par la vive expression de leur douleur, elles devinrent furieuses, et formèrent le projet de venger les dédains d'Orphée. Mais il ne leur sera pas donné d'accomplir ce dessein insensé. Elles instituèrent une fête anniversaire pour la mort p ématurée de leur compagne malheureuse. Dans cette fête lugubre, maintenant, à ce que j'ai appris depuis, elles poussent de terribles gémissements. Avec leurs thyrses, elles figurent Orphée, Orphée déchiré, et jeté dans l'Hèbre. Malheur alors au téméraire qui viendrait troubler de pareilles cérémonies! Il subirait le sort d'Orphée. Même on dit que les exemples n'en sont pas rares. Ensuite elles se livrent à d'incroyables lamentations pour déplorer ce meurtre. Elles cherchent la grande et noble victime pour lui donner une sépulture honorable, et le nom d'Eurydice retentit le long des rives de l'Hèbre. Elles ne s'apaisent que par les hymnes de l'apothéose. Telles sont donc les renommées qui vivent parmi les peuples! Ainsi la malédiction et la louange s'attachent au même nom, dans le même temps et dans la même contrée. Orphée continue ses brillants travaux comme si sa gloire

était insensible à-la-fois à la louange et à la malédiction.

« Mais sachez une chose, vénérable Évandre; sans doute Orphée eût dû périr par les mains des ménades, s'il lui eût été donné de les initier dans tous les mystères de la vie sociale. Vous l'avez vu, un tel pouvoir ne lui fut point accordé. Ces cris confus d'Évohé, qui retentissent dans les orgies, je dois vous le dire, sont des cris dépourvus de sens. Ils manifestent une langue imparfaite, expression bruyante et vague d'une société qui est dans sa première enfance. Toutefois la semence féconde est enfouie dans le sillon; la moisson ne peut se faire attendre.

« Roi pasteur, j'ai vu et la mort et les funérailles d'Érigone, et le tableau de cette touchante ménade est souvent devant mes yeux.

« Telle fut donc, Évandre, la différence d'Eurydice et d'Érigone. Eurydice était destinée à opérer la guérison, c'est-à-dire à relever les natures infimes. Érigone desira s'élever à la connaissance du bien et du mal, sans en avoir la capacité. L'amour d'Eurydice ressemblait à la pure inspiration du génie poétique; l'amour d'Érigone était la magie même

de la volupté. Orphée, héros et plébéien, ops et inops, ne pouvait être l'époux ni de la noble nymphe ni de la ménade restée dans les rangs des mimallones profanes. Les deux vierges ont été ravies par une mort différente et également merveilleuse; elles ont été consumées l'une et l'autre par la lumière trop éclatante de Phanès. »

Ici l'entretien fut interrompu par le vieux Nautès, interprète sacré des oracles divins, non pas seulement poëte, mais aussi prêtre et prophète. Thamyris va continuer ses récits devant le pontife vénérable, pour qu'il connaisse les leçons puisées dans l'initiation.

Écoutons la suite des récits de Thamyris.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE
DES MATIÈRES
CONTENUES DANS LE CINQUIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE.







